

M
425
Sup
G. FÉLIX
EN SUISSE









EN SUISSE



L'AVALANCHE

G. FÉLIX

EN SUISSE

PÈLERINAGES CÉLÈBRES

ET

SENTIERS INCONNUS



TOURS

ALFRED CATTIER

ÉDITEUR

EN SUISSE

PÈLERINAGES CÉLÈBRES

ET

SENTIERS INCONNUS

CHAPITRE PREMIER

D'OÙ NOUS VENONS.....

Aller où les autres ne sont pas allés, voir ce qu'ils n'ont pas vu, s'agenouiller aux endroits qu'ils ont dédaignés, baiser le sol qu'ils ont foulé sans s'apercevoir qu'il était saint, se perdre parfois dans une gerbe de montagnes aux cîmes neigeuses et, de là-haut, contempler à loisir les vallons fleuris et les vertes collines, croiser le long du chemin des âmes simples et bonnes dont la franchise éclaire le sourire, n'est-ce pas faire un heureux voyage ?

Dans cette course sans but, nous n'avons suivi

que la fantaisie de notre cœur qui nous poussait là où nous étions sûrs de rencontrer, avec l'eau des fontaines et les senteurs des aromates sauvages, des populations hospitalières et catholiques, des églises où l'on dit la messe, des clochers où l'on sonne l'*Angelus*, des cimetières plantés de croix. En Suisse, nous n'avons vu ni Berne, ni Genève, ni Zurich, mais nous avons visité les coins perdus, les hameaux que menace l'avalanche, ou que protège le rocher inaccessible. Nous avons salué la vraie *Suisse inconnue*, celle qui se cache et qui garde son mystère, celle qui veut rester ignorée. La plus belle peut-être — belle de cette beauté austère et grave qu'il faut étudier pour la comprendre, mais qui captive sans retour ceux qui l'ont contemplée.

Nous y avons gravi bien des sentiers difficiles, nous y avons coudoyé beaucoup de braves gens, mais, les sentiers plaisaient à notre pied encore ferme et sûr et le contact de ces braves gens nous a appris que l'humanité n'est pas partout aussi

laide qu'on le dit. Çà et là, nous avons cueilli des souvenirs et des fleurs ; nous avons noté de vieilles et naïves coutumes à la veille de disparaître ; nous nous sommes arrêtés devant de grandes et nobles figures trop peu connues, elles aussi. Nous avons bénéficié du petit bonheur des surprises, de l'imprévu des rencontres, des hasards de la route, du beau temps et de la pluie, de ce mélange d'heureuses fortunes et de désagréments légers qui sont le plus grand charme des voyages. Nous sommes revenus la pensée satisfaite, le cœur ému et les mains pleines d'une odorante moisson : c'est tout ce que nous étions allés chercher.

CHAPITRE II

FLÜHLI

En Suisse où tout est pittoresque, rien n'est pittoresque comme la vallée de Flühli. Un terrain accidenté, quelques maisons en bois, des troupeaux épars, une petite rivière, la Melcthal, qui coule au fond d'un ravin, de beaux arbres, des chapelles et c'est tout. Mais tout autour une ceinture de montagnes admirablement belles, d'où descend une brise âpre et caressante qui passe sans cesse sur la vallée et y apporte toute la fraîcheur des neiges éternelles et toutes les enivrantes senteurs des plantes des Alpes. Et puis, il y a dans ces régions quelque chose de plus encore, c'est l'écho harmonieux, le parfum mystique d'un autre âge : on sent qu'un saint a passé par là.

Quand les bons saints d'autrefois étaient près de rendre le dernier soupir, il se répandait, disent les vieux chroniqueurs, il se répandait autour d'eux une odeur toute céleste : on eut dit les parfums mélangés de l'encens et des roses. La chambre mortuaire, la cité, les champs voisins en étaient embaumés, et tous ceux qui respiraient le divin arôme ne pouvaient s'empêcher de songer au ciel.

Or, après quatre siècles écoulés, la merveilleuse senteur qui se répandit à la mort du Bienheureux Nicolas de Flüe s'est perpétuée dans ce petit coin de terre : l'aromate mystique, fait des fleurs de la montagne et des vertus de la vallée, charme encore les sens et continue à enivrer les âmes.

Les descendants du Bienheureux sont restés pieux, hospitaliers, et l'on se croit ici l'homme d'un autre âge et même d'un autre monde ; rien n'a changé ; le caractère de l'habitant, s'inspirant du calme majestueux de la nature, est resté

simple et noble, religieux et patriotique ; l'étranger, le passant, le pèlerin leur est toujours un frère en Notre-Seigneur. Ils le saluent en disant : « Loué soit Jésus-Christ. »

Ne demandez pas où est l'auberge, il n'y en a point, mais si vous voulez vous reposer, vous rafraîchir, faire un modeste repas, allez frapper au presbytère. Le Curé, dont les cheveux ont blanchi et dont le visage sourit toujours, vous servira lui-même ce que vous aurez désiré.

Il a la bonté, la dignité du prêtre et la simplicité rustique et joyeuse des pâtres qui composent sa paroisse. Avant d'avoir guidé les âmes dans les pâturages de la foi, il a longtemps conduit ses brebis dans ceux de la vallée, et c'est ainsi qu'il a appris à être prudent pour ceux qui marchent dans les sentiers périlleux de la vie, miséricordieux pour ceux qui tombent.

Il fait si bon dans le petit presbytère, que beaucoup de ceux qui ne voulaient que passer, s'arrêtent, et demandent à M. le curé de partager pen-

dant quelques temps son toit et sa table. Le vieillard ne sait pas dire non, et voilà comment, durant tout l'été, le presbytère se transforme en une sorte d'hôtellerie fort modeste où séjournent de nombreux touristes. Des pasteurs protestants avec leur famille, de hauts fonctionnaires des gouvernements de Berne et de Bâle, viennent chaque année serrer la main du vieux prêtre. Celui-ci soupire en songeant qu'ils ne sont pas de la bergerie, mais il les aime et les revoit toujours avec plaisir.

Les hôtes catholiques traversent de bon matin une galerie en bois, montent un escalier de quelques marches et arrivent ainsi dans l'élégante chapelle où M. le curé dit la messe et où les habitants du pays viennent tous assister aux saints mystères. La journée se passe ensuite uniforme et douce : la promenade et la méditation pour le touriste qu'a séduit tant de calme et de paix, le travail austère pour ces braves gens.

Ceux-ci, entre tous les enchantements de leur

gracieux Obwalden, ont un goût marqué pour la solitude du Ranfft, pour la cabane de frère Nicolas.

Il y a dans la vie du Bienheureux un épisode plein de douceur, une de ces touchantes faiblesses que Dieu laisse au cœur des saints, peut-être pour nous rendre, à nous, la sainteté plus facile, plus accessible. On raconte que Nicolas, après avoir dit adieu à tous ceux qu'il aimait, s'achemina vers un pays lointain ; il voulait mettre entre lui et les siens une infranchissable distance, afin sans doute d'être plus fort dans sa résolution et de ne pas s'exposer à rencontrer un jour, au détour du chemin, sa femme tant aimée ou l'un de ses douze enfants.

Il marche rapidement et s'éloigne sans retourner la tête ; mais quand la dernière montagne eut disparu, et qu'il se trouva en face d'une contrée qu'il ne connaissait pas, il sentit fléchir son courage ; son cœur jusque-là si vaillant se prit à trembler. Ne plus revoir sa femme et ses enfants,

c'est possible encore, mais vivre loin de ses montagnes, c'est tenter ce que Dieu n'exige pas sans doute, car il sait bien, le bon Dieu, que les forces de l'homme ont une limite.

Et frère Nicolas retourne sur ses pas ; il arrive pendant la nuit au seuil de sa maison sur laquelle les étoiles versaient leurs rayons tremblants. Peut-être lui donna-t-il un regard, mais il passa et vint à dix minutes de là prier et dormir au pied d'un arbre où, plus tard, à l'aide de quelques planches, il construisit sa cellule.

Elle subsiste encore malgré l'action destructive du temps et des pieuses déprédations des pèlerins qui veulent emporter dans leurs demeures une parcelle du bois béni. On ne peut être qu'à genoux ou couché dans l'humble réduit de frère Nicolas; c'est là qu'il a vécu vingt ans de la vie parfaite et qu'il est mort de la mort des justes.

*
* *

De l'autre côté de la vallée, à plusieurs centaines de mètres d'élévation, on voit une vieille chapelle, à l'aspect étrange, singulièrement placée dans une échancrure de la forêt. C'est *Saint-Nicolas-des-Bancs*, ainsi nommée parce qu'elle est dédiée à l'évêque de Myre et que, suivant la tradition, elle ne se composait primitivement que du chœur, devant lequel se trouvaient à découvert les bancs pour les fidèles.

Le prêtre seul et la Sainte Victime étaient abrités contre le soleil et la pluie. Le peuple restait exposé à toutes les intempéries et l'on croit voir encore, sur les têtes blondes des petits enfants, les boucles s'agiter sous les rafales du vent ou les caresses de la brise.

Une poésie reposante et douce enveloppait la prière faite ainsi sous la voûte des cieux, dans ce temple auquel les montagnes de neige servent de colonnes et le gazon de pavé. La mosaïque de fleurs remplace les dalles de marbre et de porphyre et c'est du sol même que s'élèvent les par-

fums de l'encens. Les sapins austères font songer aux grandes statues, immobiles et sereines comme l'éternité, qui décorent nos cathédrales ; l'avalanche qui tombe, le torrent qui mugit, le ruisseau qui murmure, remplacent les grandes orgues et je ne sais si jamais musique d'église fut plus majestueuse et plus sublime.

De la lumière, ruisselant dans la brume matinale, semble émerger l'image de la Vierge, dont les formes mystiques insaisies et insaisissables emplissent la pensée et défient le pinceau. Les blanches vapeurs qui l'escortent font songer aux ailes immaculées des anges, et le soir, quand le soleil tombe, on voit sur les nuages amoncelés au bord des cieux, la brillante réverbération que projettent, du haut du paradis, les chœurs enflammés des séraphins.

Quand les fidèles quittaient cet incomparable sanctuaire, la nuit était profonde et les voix divines de la solitude et du silence, se mêlant au murmure harmonieux des sources, répan-

daient dans leurs cœurs croyants le calme et la paix.

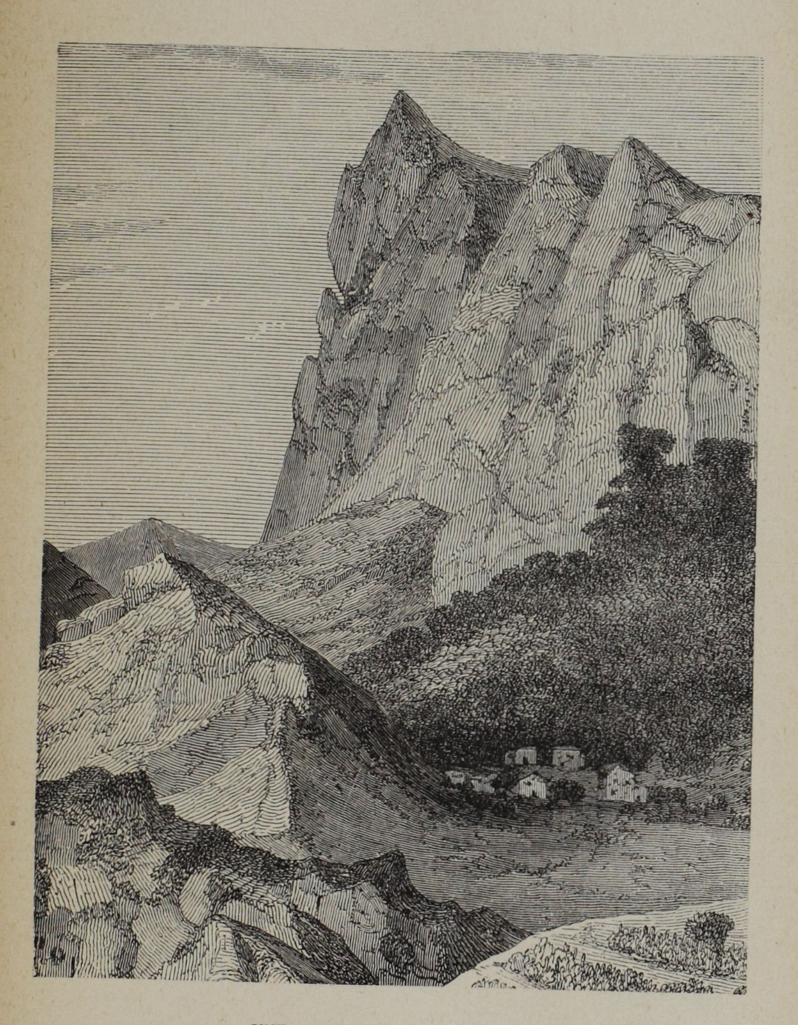
La chapelle s'est agrandie, mais elle a gardé le secret de son origine qui, depuis bien longtemps, intrigue les archéologues et les historiens : on dirait que leurs recherches la font sourire et qu'elle se plaît à rester mystérieuse. En vain, ils se demandent pourquoi, en cet endroit éloigné de toute habitation, on a bâti une chapelle aussi vaste, pourquoi la tour n'est pas attenante à l'église, mais isolée, comme le sont les campaniles italiens ; pourquoi enfin, cette chapelle a été dédiée à saint Nicolas, qui, dans la Suisse allemande, est le patron des bateliers et dont les chapelles se trouvent plutôt au bord des lacs ?

De plus, la cloche porte une inscription qui a défié jusqu'ici la perspicacité des épigraphistes.

Récemment, la chapelle de Saint-Nicolas est devenue plus intéressante encore. Des réparations ont amené la découverte de vieilles peintures à fresque, que recouvrait le crépissage du

chœur. Une série de tableaux représente la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une autre, la vie du saint évêque de Myre.

Un artiste de talent s'est chargé de reconstituer en entier ces fresques, qui doivent dater du XIVe siècle et qui, malheureusement, ont beaucoup souffert.



UNE GORGE DANS LES ALPES

CHAPITRE III

SACHSLEN

Du rocher majestueux qui a donné son nom à la vallée de Flühli, le saint ermite Nicolas éteignit un jour l'incendie de Sarnen par la seule vertu de sa bénédiction. Non loin se trouve le bourg de Sachslen où reposent aujourd'hui ses restes vénérés. « L'imagination ne peut rien créer de plus joli, de plus gracieux, de plus tranquille que ce bourg de Sachslen avec ses noires maisons de bois, capricieusement jetées sans ordre et sans plan sur le versant d'une colline tachetée de beaux arbres, tapissée d'herbes, caché au sein des montagnes, près de deux petits lacs (Lungernsee et Sarnensee), qui brillent au milieu des sombres forêts, comme deux gouttes de rosée dans les herbes. La maison suisse n'est

nulle part aussi vraie, aussi pure de tout mélange étranger, aussi riche et aussi élégante dans sa simplicité, qu'à Sachslen. On y retrouve tous les vieux ornements du passé, les naïves peintures, les légendes pieuses, les solives curieusement travaillées, les nombreuses fenêtres vitrées de petits verres ronds qui ne laissent pas voir dehors : échantillon complet et peut-être unique aujourd'hui de la Suisse d'autrefois.

« Notre première visite fut pour l'église riche, spacieuse et de mauvais goût, mais d'un mauvais goût qui ne déplaît point. Les Unterwaldois y montrent avec orgueil huit ou dix belles colonnes de marbre noir, taillées dans je ne sais quelle carrière du canton : véritables joyaux nationaux pour eux, trouvaille inestimable, et dont le pieux usage qu'ils en font relève encore le prix. On serait surpris de voir tant de magnificence dans cette église de village, surtout lorsqu'on songe à la pauvreté de l'État, si les prodiges du sentiment religieux pouvaient étonner. Nous avions avec

nous un jeune protestant qui n'en revenait pas.

« Lorsque nous fûmes arrivés devant le maître-autel, le custode qui nous accompagnait tira un rideau, et nous nous sentîmes pénétrés d'un sentiment de respect en voyant les restes précieusement conservés d'un homme qui fut à la fois un héros catholique et un grand citoyen, le Bienheureux Nicolas de Flüe. Une piété plus sincère et plus vive que délicate s'est plue à orner les ossements séculaires de toutes les parures mondaines que l'austère anachorète avait dédaignées toute sa vie. Le squelette est tatoué d'or et de diamants. Mais si le bon goût peut y reprendre quelque chose, le cœur y trouve son compte, et ne trouve rien de messéant dans cette affreuse prodigalité. Parmi ces ornements, il en est d'ailleurs qui ont le caractère aussi élevé que touchant : le Bienheureux porte à son cou une demi-douzaine d'ordres de tous les pays : ce sont des décorations que ses descendants ont gagnées au service étranger. La croix de Saint-Louis et la croix d'honneur, con-

quises l'une après l'autre à la pointe du sabre sur les champs de bataille, y figurent glorieusement [1]. »

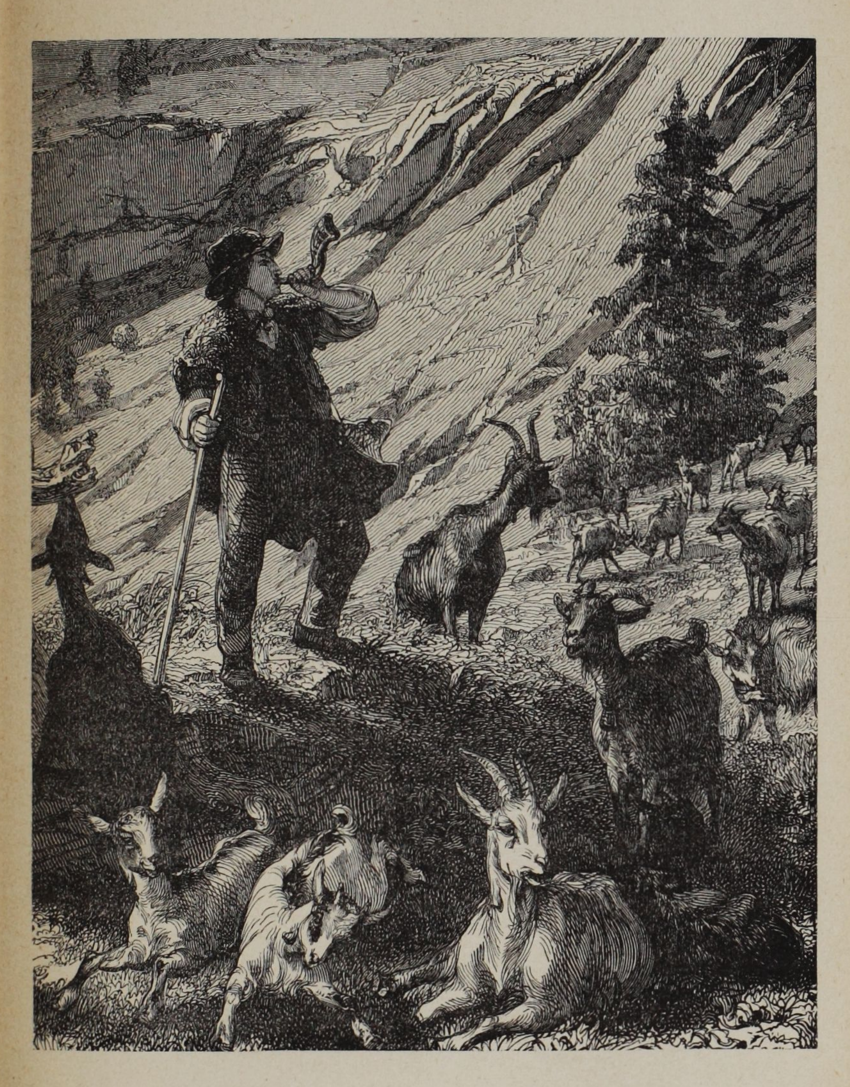
L'image du Saint se retrouve partout dans ce pays, sous le toit du pauvre, sur le sentier des forêts, dans les recoins les plus déserts, et partout on voit des gens agenouillés, récitant leur chapelet, devant ces patriotiques stations, qu'entoure le paysage grandiose.

*
* *

Le soir, une teinte d'un rouge lumineux éclaire les grandes montagnes, et la lune émerge de derrière les hautes cîmes : on dirait une divinité bienfaisante sortant d'un palais enchanté et traînant après elle les merveilles du Bosphore.

Ce crépuscule limpide et brillant perd peu à peu son éclat, et le silence se fait ; seule la voix isolée des pâtres jette encore dans les airs ces inimitables modulations, dont le souvenir fait

[1] Louis Veuillot.



LE CHEVRIER

naître dans le cœur des Suisses éloignés de leur patrie, de si mélancoliques regrets et leur cause d'irrésistibles nostalgies. On sait qu'il était autrefois défendu en France de les faire entendre, là où les régiments suisses tenaient garnison.

Pour les montagnards et pour leurs troupeaux, il est l'heure de prendre le repos de la nuit, mais auparavant il reste à tous un devoir à accomplir.

Au moment où l'étoile du berger paraît à l'horizon, le plus ancien des pâtres monte sur un tertre élevé, et d'une voix forte crie dans l'*entonnoir à lait* qui, en ce moment, lui sert de porte-voix : « Que Dieu daigne nous bénir, qu'il bénisse nos chères Alpes et nos bien-aimés troupeaux. »

Pendant cette courte prière, solennelle dans sa simplicité, les vaches et les brebis restent immobiles ; les premières avec leurs grands yeux mélancoliques regardent le pâtre et sentent vaguement sans doute que cet homme est vraiment le roi de la création, puisque, seul entre les êtres, il a le droit de parler au Souverain

Maître. Je songeais à Adam lorsqu'il vit défiler devant lui les premiers animaux, et je me disais qu'ainsi il avait dû appeler sur eux les bénédictions du Créateur.

CHAPITRE IV

LA BÉNÉDICTION DES MONTAGNES

A quand remonte la belle et sainte coutume de bénir ainsi chaque soir au sein de la montagne le coin de terre qui nourrit le troupeau, le pan de rocher qui protège le chalet, c'est ce que personne ne saurait dire. J'ai lu, dans un bien vieux livre, la description de cette cérémonie nocturne, telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui. « De même, dit l'auteur, que le paysan tessinois cherche, par des prières, à défendre contre la grêle ses champs, ses prés et ses vignobles, de même, dans les pays des Alpes, les pâtres appellent chaque soir le secours de Dieu et des saints sur leurs bestiaux. »

Par une longue formule de prière récitée à la tombée de la nuit, d'une voix haute, et sur un point élevé de la montagne, le pâtre le plus important ou le plus vieux de la contrée implore pour l'Alpe entière la protection céleste.

Ces phrases s'échappent courtes et saccadées, à travers un entonnoir à lait qui lui sert de porte-voix.

Cette espèce de cantilène, sur le rythme des litanies, tombant ainsi d'en haut dans les vallées étroites et profondes, produit l'effet le plus saisissant et, quel que soit la croyance ou le septicisme du voyageur qui l'entend, il ne peut se défendre d'une pieuse et inoubliable émotion.

Les chants se répondent d'une Alpe à l'autre comme une plainte venue du ciel qui enveloppe la montagne de mystère et de poésie.

Sur le Napf, la bénédiction consiste à répéter chaque soir, en se tournant vers le couchant, la prière de l'*Angelus*.

La tradition populaire veut que ce soit de ce côté-là, que le chevalier-spectre, au blanc destrier, erre pendant les ténèbres, retenu maudit, tantôt sur des rochers inaccessibles, tantôt dans les profondeurs d'un insondable précipice.

Dans d'autres régions, la bénédiction des Alpes peut se traduire ainsi :

Ho-ho, hoho, hohé ! les vaches,
Marchez toutes, au nom de Dieu. Amen.
Ho-ho, hoho, hohé ! les vaches.
Que le sang du Sauveur
Préserve tout, corps, âmes, honneur et bien,
Tout ce qui appartient à l'Alpe.
Dieu nous soit en aide, et Notre-Dame bien-aimée
Dieu nous soit en aide, et saint Wendel
Dieu nous soit en aide, et saint Antoine.
Dieu nous soit en aide, et saint Éloi !

N'oublions pas que saint Wendel est le protecteur des brebis, que saint Antoine guérit le bétail et que saint Éloi garde les chevaux.

A l'heure où il nous fut donné d'entendre l'étrange mélodie, le soir illuminait les mon-

tagnes de reflets ardents, et nous, assis sur l'herbe d'un pâturage, tout près d'un rustique chalet, nous respirions avec délices l'air pur et embaumé des Alpes. Pendant longtemps nous avions regardé autour de nous les chèvres capricieuses jouant sur le toit gris, dont les bardeaux sont retenus par d'énormes pierres chargées de mousse. Les vaches revenaient lentement et le garçon de ferme, après avoir rempli des jattes de lait, les reconduisait en chantant sur l'Alpe où elles devaient passer la nuit.

Bientôt le crépuscule monta de la vallée, les lumières qui inondaient ces sommets s'éteignirent et les lueurs pourpres se voilèrent peu à peu. C'est à ce moment que la brise apporte les sons lointains de quelque cloche du soir et que le pâtre, gravissant la hauteur qui domine le pâturage, entonne d'une voix sonore la bénédiction.

La prière varie quelque peu selon les régions ; les saints invoqués ne sont pas partout les mêmes.

Sur la hauteur où nous nous reposions, la prière commence par l'*Ave Maria*, puis le pâtre ajoute :

Que Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ
Protège nos corps, nos âmes, nos biens et l'Alpe tout
[entière.
Que Dieu nous protège et le bon saint Georges
Qu'il veille sur nous et nous garde !
Que Dieu nous protège et saint Martin
Qu'il veille sur nous et nous garde !
Que Dieu nous protège et le bon saint Gall
Et tous les saints !
Que Dieu nous protège et Pierre !
O Saint Pierre !
Prends en ta main droite ta clef,
Et ferme à l'ours le passage ;
Au loup la dent,
Au lynx la griffe,
Au corbeau le bec
Au vautour le vol,
A la pierre la chute !
Que Dieu nous protège de tout heure mauvaise,
Que ces animaux ne puissent ni déchirer, ni mordre
Pas plus que les méchants Juifs ne purent tromper le
[bon Dieu.

Que Dieu protège tout ici, dans cette enceinte,
Et la bonne Mère avec son Enfant !
Que Dieu protège tout ici, dans la vallée.
Ici et partout !
Que Dieu nous protège et nous soit en aide
Ave Maria !

Et d'Alpe en Alpe l'écho porte les paroles de l'antique prière qui se termine, comme elle a commencé, par l'*Ave Maria*.

* * *

Ailleurs, dans le Valais, la bénédiction se fait plus solennellement, mais une fois seulement chaque année, le jour de la Sainte-Anne. Dès quatre heures du matin, la paroisse, réunie autour de l'église, erre entre les tombes en attendant le moment de se mettre en marche. Avant de prier pour les vivants, on prie pour les morts, et ces humbles, couchés sous leurs petites croix, à l'ombre des saules pleureurs,

des lièvres mélancoliques, des œillets parfumés, des lis qui regardent le ciel, ont conservé une large place dans les souvenirs. On est moins oublié sous la croix et les fleurs que sous les édifices de marbre ornés de statues et d'inscriptions. Ceux qui dorment là ont vu mieux que nous où ils allaient; ils y ont pensé plus souvent; ils ont su qu'au bout des sentiers fleuris ou des sombres routes de la vie, il y a le gouffre béant dans lequel nous disparaîtrons et ils se sont paisiblement préparés à y tomber.

Vers cinq heures, la procession se forme et s'engage entre de grands rochers noirs dans une de ces gorges étroites qui aboutissent aux pâturages.

Le chemin d'ordinaire est resserré, les passages dangereux. Les pèlerins défilant un à un, sous les épais brouillards du matin, ne distinguent pas leurs voisins les plus proches.

Une ombre d'inquiétude se mêlerait à la

prière si l'on n'entendait, indiquant la voie, les petites clochettes joyeuses des enfants de chœur et le chant du curé qui psolmadie le verset :

« *Parce Domine, parce populo tuo*
Quem redemisti precioso sanguine tuo. »

Quand enfin, on arrive au chalet d'en haut, les vachers, au milieu de leur bétail, attendent auprès de la grande croix.

Le prêtre, suivi des servants, s'avance alors à la tête du cortège ; il plonge dans l'eau sainte une branche de rododendron, et bénit de la voix et du cœur bergers, chalets et troupeaux. Puis la procession se remet en marche, et la cérémonie se répète ainsi auprès de tous les chalets de la montagne.

Quand tout est terminé, les pâtres fidèles aux anciennes traditions d'hospitalité, apportent d'immenses jattes pleines de lait et chacun y puise à sa fantaisie. On redescend ensuite

au village, heureux de savoir la montagne exorcisée, bénite, et ses habitants à l'abri des dangers nombreux auxquels les exposent les intempéries et les précipices.

CHAPITRE V

LES VIEILLES CLOCHE

Aucun pays comme les *Waldstetten* n'élève vers le ciel d'aussi nombreux clochers, en aucun lieu de la terre les cloches ne sonnent plus souvent.

Où trouveraient-elles pour leurs chansons un pareil silence, de semblables échos ; où donc ces collines fleuries, ces rochers nus, ces montagnes vierges qui redisent l'harmonieux carillon ?

Tantôt, c'est la petite cloche d'argent qui chante sa prière, si pénétrante et si suave que les habitants des étoiles se penchent pour mieux entendre. La voix puissante de l'airain se joint bientôt à ses accents, et quand elles chantent ainsi toutes deux, nous chantons, et nous pleurons quand elles pleurent.

Dans toute la Suisse primitive, les cloches sont restées chrétiennes ; elles n'ont annoncé que les grandes et saintes choses; les divins mystères, la naissance et la mort, les combats héroïques et sanglants où l'on meurt pour défendre la religion et la patrie. Toutes ont gardé leur devise burinée sur l'airain : « Jésus, Marie ! que ma voix soit la terreur de tous les démons ! » Elles ont parfois annoncé la défaite, jamais le déshonneur ou la désertion.

Car ce peuple paisible et vigoureux est resté vaillant à la guerre et vaillant dans sa foi ; il sait encore prier; il sait garder sa liberté, ses autels et ses tombeaux.

Il sait aimer et comprendre encore le calme divin de ses Alpes, la splendeur de l'aurore qui illumine les sommets, la mélancolie lumineuse de leurs soleils couchants.

Il aime la neige des hivers qui amortit le son des cloches; il aime les brises de mai qui leur rendent leurs plus joyeuses vibrations.

Aucune de ces vieilles cloches n'a démérité de la confiance du peuple : elles sont restées fidèles à leur poste, fidèles à leur mission, fières de leur rôle, fières aussi parfois de leur dimension et de leur poids. L'une d'elles depuis longtemps jette aux passants ce malicieux défit :

« Cinq cents quintaux je pèse,
Qui ne me veux croire me descende,
Aux grands poids du pays me pèse,
Me remonte et me repende. »

La chronique ne dit pas que personne ait relevé le gant.

Il y a dans un recoin de ce pays, non loin de Stanz et de Rotzloch, sur les bords d'un sentier qui ondule entre les rochers et la plaine, la petite chapelle de Alleweg, dont la cloche, chaque fois qu'elle s'ébranle, rappelle aux habitants une mémorable épopée de leur histoire.

C'est là qu'à l'époque des luttes héroïques des Nidwaldiens contre les armées françaises, vingt-deux jeunes filles, armées de fusils et barricadées

dans une habitation isolée, soutinrent un siège de plusieurs heures et tombèrent l'une après l'autre, jusqu'à la dernière, sans un regret, sans une larme, heureuses et fières d'avoir eu le mortel honneur de défendre leur cher pays, ses libertés, sa religion. Quand on pénétra dans la maison, ces vingt-deux jeunes filles chastement drapées dans leur costume national, gracieux et ensanglanté, dormaient le paisible et glorieux sommeil des braves.

Jeanne d'Arc dût tressaillir en voyant les fils de son pays de France devenus les bourreaux de celles qui l'égalaient en patriotisme et en vertu.

Durant quatre jours, — du 4 au 8 septembre 1798 — deux mille Nidwaldiens tinrent tête à seize mille Français; tout ce peuple de pâtres avait pris les armes : les hommes, les femmes, les enfants, les vieux pères en cheveux blancs. Les vainqueurs en firent une horrible boucherie : On trouva parmi les morts cent-deux femmes et vingt-cinq enfants. Cinq cent quatre-vingt-quatre

maisons furent pillées et brûlées; l'armée de Schauenbourg profana la chapelle de Winkelried, égorgea sans pitié les pauvres gens qui s'étaient réfugiés dans les églises, perça d'une balle sacrilège le prêtre à l'autel, qui chancela et mourut sur les degrés du sanctuaire. Les cloches, qui n'avaient cesser de sonner, entonnèrent alors le glas funèbre et triste comme la mort, elles annoncèrent à la Suisse que les héros montagnards étaient vaincus.

Quand le sang des martyrs eut séché sur le seuil de l'église, les vieilles cloches reprirent leurs antiques chansons et du haut des tours elles se remirent à sonner. Et nulle part comme ici, elles n'ont le secret de ces intraduisibles prières qui nous font tressaillir, de ces accents troublants et purs, doux comme le rêve, profonds comme le mystère, insaisissables comme le bonheur, qui jettent les âmes dans une inconsciente extase. Et c'est ainsi qu'elles chantent leur chant éternel sur les débris des siècles qu'elles

ont vu passer : sur les tombes elles ont encore des sanglots, et pour bercer le nouveau baptisé de joyeuses cantilènes.

Leur voix semble s'incliner comme une voix amie vers le cœur heureux ou vers l'âme en détresse ; mais bientôt elle remonte comme remonte la prière. La cloche traduit nos soupirs et voilà pourquoi ses accents sont pour nous d'un charme incomparable.

La voix de la mer a plus de majesté, celle du vent des gémissements plus plaintifs, la voix de l'orage a plus d'éclat, aucune ne pénètre la pensée de rêveries pieuses et graves, n'a des accords plus mâles, plus forts et plus doux, n'exprime mieux nos aspirations intimes que la cloche catholique.

CHAPITRE VI

MELCHIOR-PAUL VON DESCHWANDEN

Dans toutes les églises de cette région, dans les plus humbles chapelles, on trouve des tableaux d'une grande beauté qui parfois contrastent étrangement avec la simplicité rustique de l'édifice. Ce sont des anges abîmés dans l'adoration, des saints en extase, des Vierges aux yeux baissés, des élus enveloppés dans de longues robes blanches ou bleues. Tout est harmonieux, pur et doux ; seul, un souffle d'amour tranquille anime ces physionomies : c'est la contemplation profonde, la quiétude absolue. Rien dans le visage des saints ne rappelle les luttes qui ont précédé la victoire ; le peintre semble avoir oublié que la Vierge était mère aussi, et les anges qui adorent l'Enfant-Dieu

ont un sourire si calme qu'il fait songer à l'éternelle et immuable adoration. Ce sont des rêves de jeunes filles interprétés par le pinceau d'un maître. Or, ce maître est un enfant du pays : Melchior-Paul von Deschwanden est né à Stanz et y est mort. Ses inspirations artistiques ont ce quelque chose de naïf et d'enfantin qui faisait le fond de son caractère. Tout petit il avait aimé d'un ardent et spécial amour la Très-Sainte Vierge, Saint Jean-Baptiste et les anges, et c'est à eux qu'il consacra les premiers essais de son talent. Il les peignit comme il les avait vus dans son cœur, jeunes, beaux, recueillis. Des deux mille toiles qu'il a produites, pas une qui ne fasse songer au ciel et aimer la vertu ; pas une qui, à côté de la pensée mystique, en fasse naître une moins pure ou moins pieuse. Peut-être a-t-on le droit de reprocher à ces belles toiles un peu d'uniformité, mais qui voudrait s'en plaindre ? la vertu se ressemble toujours par quelque côté, et c'est ce côté là surtout que von Deschwanden a voulu glori-

fier; ces visages font prier, c'est ce que cherchait l'artiste.

Tout peintre du reste est doublé d'un physiologiste : à force d'étudier des physionomies diverses pour en fixer les traits sur la toile, il apprend à lire dans les âmes. Ainsi se révèlent à ses observations le génie, l'élévation du caractère ou la vulgarité des sentiments. Or, von Deschwanden aimait de préférence les figures d'enfants : de là, ces fronts purs qu'aucune ride ne plisse, ces sourires innocents, ces confiants regards.

De tout temps, une de ses récréations préférées fut de voir jouer les enfants dont les gracieux visages inspiraient ses tableaux, et les enfants, d'instinct, lui rendaient son affection. Ils vénéraient ce vieil ami, le saluaient de loin et dès qu'il passait, se rangeaient joyeusement pour faire place où venaient se disputer ses caresses. Mais s'il caressait, c'était pour avoir le droit de parler du bon Dieu. Ses rapports avec la jeunesse n'avaient pas d'autre but, attirer les âmes vers les

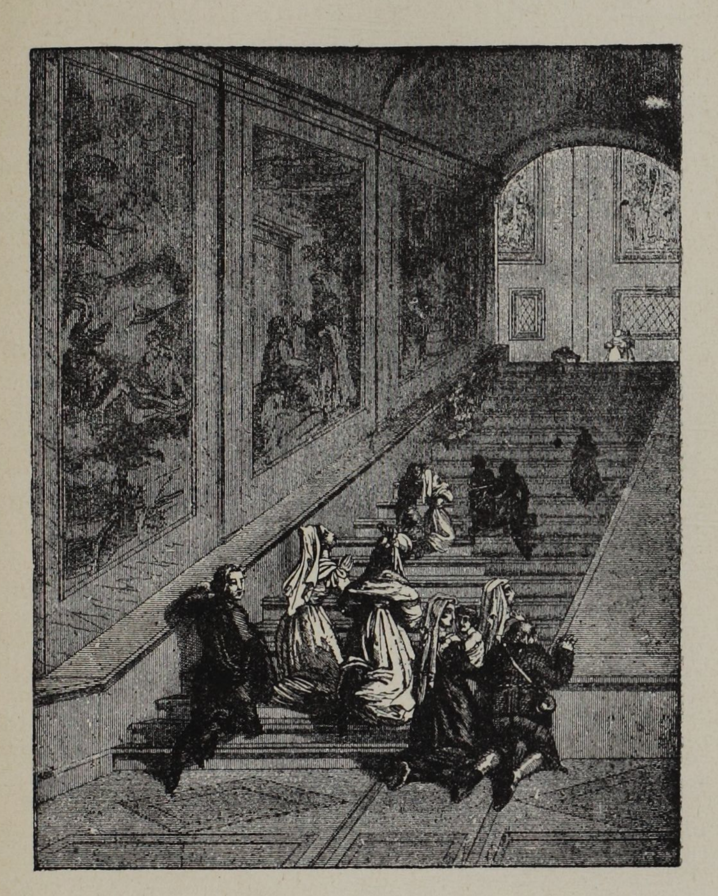
pensées plus hautes de la foi, élever les cœurs vers l'Amour incréé. Lors de son premier voyage sur le Rhin, il fit la connaissance d'un jeune mousse vers lequel il se sentit attiré comme il l'était vers tout être faible et bon et, bien vite, il profite de ce rapprochement pour offrir à l'enfant un livre de prières et lui rappeler ainsi les pieuses habitudes de la famille.

A cet amour pour les enfants dont la seule vue fait naître la pensée du bonheur, Deschwanden joignait l'amour des pauvres. « Tandis que le bon Dieu me fait la vie si douce, écrivait-il, tandis qu'il me donne si abondamment tout ce qui m'est nécessaire, je souffre de voir chaque jour passer sous ma fenêtre de pauvres gens qui manquent de tout. Sur la route gelée, les traîneaux se succèdent chargés du bois recueilli sous la neige sans nul souci des vêtements couverts de givre et des mains gelées. Et quel sera le prix de ce rude travail ? Un peu de chaleur qui, dans quelques jours, manquera de nouveau d'aliment ; la joie de

voir s'illuminer d'un feu pétillant le pauvre foyer, le plaisir d'entendre bouillir dans la marmite de fer, le maigre repas, la satisfaction de songer que les lits misérables seront moins froids pour recevoir les membres fatigués !... quelle misère ! Et cependant je les vois contents, résignés, heureux. Quand parfois je rencontre leurs regards, il m'adressent un bon sourire et un amical « Bonjour. » Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix et joie sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

La piété de l'artiste égalait sa bonté. Chaque matin, avant de prendre ses pinceaux, von Deschwanden allait à l'église, assistait à la messe et très souvent s'approchait de la sainte communion. Les crayons et les couleurs ne lui suffisaient pas, il lui fallait l'inspiration. Or, il savait que toute inspiration vient d'en haut, et c'est à Dieu qu'il venait la demander. Aussi était-ce pour lui un vrai chagrin que d'être privé des saints mystères. Même en voyage il ne se départait pas de

la louable habitude d'entendre journellement la messe et s'efforçait d'y suppléer quand les circonstances l'avaient empêché de satisfaire ce pieux désir. Son historien nous raconte comment von Deschwanden visita l'Italie plusieurs fois et toujours avec un enthousiasme croissant. Rome surtout l'attirait, et qui peut dire les émotions qui attendent dans la ville éternelle l'âme du chrétien, du poète et de l'artiste. Deschwanden était tout cela et plus que tout autre il dût sentir monter son âme vers les régions intermédiaires qui ne sont pas encore le ciel, mais qui déjà ne sont plus la terre. Que de fois son esprit impressionnable ne dût-il pas s'arrêter, interdit, devant les merveilles de Rome, éprouver ce je ne sais quoi — souffrance ou joie, ou sentiment combiné de ces deux impressions — qui fait pleurer devant les grandes œuvres, les augustes cérémonies, les vestiges palpitants des saints. Comme tant d autres, Deschwanden ébloui « s'est tu dans l'admiration », car le génie ainsi révélé à qui sait



LA SCALA SANTA

le comprendre fascine, aveugle, accable. Rien ne peut expliquer le silence qui se fait dans l'âme en présence de ces immortelles beautés. L'existence matérielle fait place à la seule pensée qui vit doublement, se dilate et s'élève : on sent qu'on approche de la sphère du divin.

Les souvenirs du Sauveur et des saints attiraient surtout l'artiste chrétien. Il vénérait avec transport les reliques insignes de la passion de Jésus, gravissait à genoux la *Scala Santa*, baisait les traces de saint Pierre et de saint Paul, priait et pleurait sur la poussière des martyrs, suivait avec respect les pas des confesseurs et des docteurs. Sa piété l'amena un jour à Subbiaco. Il voulait voir ces sommets d'où sont descendus, dans les plaines de l'Occident, les splendeurs des vertus monastiques. Ce jour-là on avait dû quitter Rome de grand matin et les voyageurs n'avaient pu assister au saint Sacrifice. Pendant quelque temps, la caravane marche sans rien dire, occupée du site grandiose et pittoresque

qu'animent les chutes de l'Anio et que l'imagination des voyageurs repeuplait des saints personnages qui l'ont illustré. Tout à coup, von Deschwanden rappelle que la sainte messe n'a pas été entendue, exprime ses regrets et propose à ses compagnons de route d'y suppléer en partie en récitant ensemble le chapelet. Et les voilà tous se rapprochant l'un de l'autre, réglant l'allure de leurs mulets et faisant retentir de leurs pieux *ave* les gorges profondes qui conduisent à *Sagro Speco*.

C'est dans cette solitude que saint Benoît s'était d'abord retiré, là qu'il vécut trois ans dans une sombre caverne, se préparant par la prière à la mission qui devait faire de lui un des plus grands hommes qui aient paru en ce monde. Les ombres réunies de saint Benoît et de sainte Scholastique sa sœur durent s'incliner vers les pèlerins pour recueillir sur leurs lèvres et porter à la Très-Sainte Vierge leurs humbles prières.

Ainsi toute sa vie et en toute circonstance,

Deschwanden fut semblable à lui-même. Sa simplicité se retrouve toujours : on sent l'homme qu'aucune considération humaine n'arrête, qui sait jouir avec modération et souffrir sans se plaindre. Son existence entière s'est écoulée entre le travail et la prière ou plutôt le travail continuait sa prière. A soixante-dix ans, il se coucha un jour, pour mourir. La maladie fut courte, la préparation calme et édifiante. L'artiste mourut sans laisser de fortune, car il avait travaillé surtout pour les églises et les couvents pauvres, mais il a laissé des continuateurs de son œuvre et Dieu veuille que l'un ou l'autre de ses élèves ait hérité de son talent et surtout de sa piété.

CHAPITRE VII

LE CHAPELAIN
JACOB MATHYS DE RICKENBACH

Puisque nous en sommes aux figures originales et sympathiques si fréquentes dans le canton d'Unterwald, nous ne négligerons pas de saluer en passant un Robinson de la linguistique, perdu et ignoré dans son propre pays, et que le vaisseau sauveur ne vint jamais tirer du désert de l'oubli.

C'était le type, à peu près disparu, du savant indifférent aux vanités et aux biens de ce monde, comme à ses injustices et à ses dédains. Pareil

au chercheur d'autrefois, il vécut renfermé dans sa tranquille existence, ne désirant ni ne soupçonnant rien du bruit que réussissent à faire autour d'eux les érudits de notre époque. Comme le naufragé qui a tant captivé notre enfance parvint seul et sans aide à se procurer dans une île déserte les choses nécessaires à la vie, ainsi notre héros arriva par ses seules forces et sa seule intelligence à acquérir une érudition capable de faire frémir plus d'un prince de la science contemporaine.

On se sent pris d'admiration et de mélancolie en feuilletant la biographie du chapelain Jacob Mathys de Rickenbach. Dans un cahier jauni par le temps, il a consigné, en TRENTE-SIX LANGUES, les pénibles efforts d'une âme qui se console par l'étude de l'isolement et des misères d'une existence dépourvue de toutes les joies que procure la plus modeste aisance.

Cette biographie est datée de 1844.

Le manuscrit partagé en deux colonnes contient, à droite, la traduction allemande du texte en langues étrangères. Il est heureux que l'auteur ait pris cette précaution, sans cela où aurions-nous trouvé assez de savants pour nous révéler la modeste autobiographie de l'humble chapelain ? Nous en traduisons, sur le texte allemand, les principaux passages.

Le polyglotte débute par la langue hongroise :

« Je suis né en 1802, à Rickenbach-le-Haut, d'où ma famille est originaire. En 1806, mon père dût vendre le peu de terre qu'il possédait ; il devint journalier et travailla comme un simple manœuvre. Deux ans plus tard, il quitta Rickenbach avec toute sa famille et s'établit à Beckenried, espérant trouver sur les bords du lac des Quatre-Cantons un salaire plus rémunérateur. C'est là que mon père eut l'idée d'ouvrir une école, pour enseigner aux jeunes gens à lire et à écrire. Je vis cela avec admiration ; le savoir de mon père me parut merveilleux ; mais je ne me

bornai pas à regarder et à admirer, je cherchai à apprendre aussi, et bientôt je fus en état de lire quelques mots d'écriture et de tracer moi-même les lettres de l'alphabet. Un hasard heureux m'ayant mis entre les mains un livre imprimé, je courus à mon père et lui demandai de m'instruire. Mais hélas ! je commençais à peine à lire couramment, que mon père, ayant fermé son école, n'avait plus le temps de s'occuper de moi. Une personne charitable voulut bien me payer trente jours d'écolage chez un autre maître, et ce fut tout : à cela s'est borné l'instruction que j'ai reçue dans ma jeunesse. »

Dès lors, l'enfant fut à peu près abandonné à lui-même; il lisait avidement tous les imprimés qui lui tombaient sous la main. Mais il avait peu de temps libre, et il raconte en langue POLONAISE, comme quoi il avait dû presque toujours s'occuper de durs travaux manuels. « J'accompagnais mon père par monts et par vaux, nous allions ensemble à travers les bois et les prairies, de

maison en maison, tantôt pour recueillir de la résine, tantôt pour arracher des racines pour les médecins et les distillateurs de gentiane, tantôt pour chercher du bois pour les tonneliers et autres ouvriers, etc. »

Ici, Mathys déplore vivement que son père, dont la misère était à son comble en l'année de disette 1817, n'ait pas eu de quoi lui acheter une grammaire latine et que personne n'ait voulu l'aider à s'en procurer une.

Un des paragraphes suivants, écrit en RUSSE, raconte comment le jeune homme se rendit en Bavière, où il accepta une place de valet de ferme. La détresse de sa famille était si complète, que les six florins nécessaires au voyage avaient été empruntés.

A force de travail et d'économie, Jacob Mathys réussit cependant à épargner quelques florins et eut bientôt le bonheur de se procurer la grammaire latine si longtemps désirée. « Je me mis à l'étude avec ardeur, dit-il, je ne perdis plus un

seul instant. Même en travaillant, je déclinais et je conjuguais. »

Hélas ! les difficultés surgissaient de toutes parts pour le pauvre latiniste; il ne comprenait pas le texte des exercices et se vit obligé d'acheter un dictionnaire. Le précieux volume en sa possession, il poursuivit son travail avec une incomparable ardeur; mais, la recherche de chaque mot ne tarda pas à lui paraître fastidieuse. Afin de l'éviter, il trouva ingénieux de commencer par apprendre par cœur le dictionnaire entier. Grâce à sa merveilleuse mémoire, il y réussit en très peu de temps.

Le jeune homme ayant atteint sa vingt et unième année désirait revoir son pays : il y revint à peu près aussi pauvre qu'il en était parti six ans auparavant, et s'engagea de nouveau comme valet à Walfenschienen.

Cette fois, du moins, les circonstances devaient favoriser ses goûts : obligé de passer trois mois tout seul, dans un pâturage près d'Engelberg, il

profita de son isolement pour étudier le latin de toutes ses forces. L'hiver suivant le jeune berger, de retour à Rickenbach, racontait au chapelain de cette petite localité ses faits et gestes durant les quelques années passées à l'étranger. Le dialogue entre le prêtre et Jacob est écrit en CHINOIS.

Au cours de la conversation le chapelain ayant découvert que Mathys avait appris le latin, l'engagea à compléter ses études.

Le jeune homme ne demandait pas mieux que de suivre ce conseil. Il alla à Stanz, où une personne charitable lui fournit pendant quelque temps ce qui lui était nécessaire.

A cet endroit de son récit Mathys change brusquement de langue et nous raconte en MALAIS comment, après avoir quitté Stanz, il étudia successivement à Soleure, à Fribourg, à Lucerne et à Coire.

Pendant cette période, ses protecteurs moururent et le pauvre étudiant fut obligé de gagner

sa pension en donnant des leçons particulières.

Enfin, en 1831, il entra au séminaire de Coire et eut le bonheur d'être ordonné prêtre.

Mais Jacob Mathys était voué à la pauvreté ; il eut a subir encore toutes sortes de difficultés et de déboires jusqu'à ce qu'il parvint à être installé comme chapelain à Rickenbach. Son traitement était de quatre cents francs, mais à la chapellenie était jointe une de ces petites hôtelleries encore fréquentes dans la Suisse primitive où le curé est chargé de donner l'hospitalité aux voyageurs qui s'arrêtent dans la localité. Or, les passants étaient pauvres et nombreux et l'établissement ne faisait pas ses frais.

C'est en FRANÇAIS et en ITALIEN, que le narrateur mentionne les désagréments de sa situation et décrit la rigueur du climat.

Dans cette solitude, où pendant une partie de l'année il avait peu à faire, Mathys se livra de nouveau à l'étude des langues. « J'achetais de

vieilles grammaires dans les ventes aux enchères : mon petit revenu ne me permettant pas toujours de m'adresser aux libraires.

« Un jour, M. le landammann Wyrsch, de retour des Indes Orientales, m'amena l'un de ses fils pour que je lui enseignasse l'allemand. Le jeune garçon ne parlait que le malais et un peu le hollandais. Son père lui avait sans doute défendu de parler avec moi le malais, car, malgré toutes mes instances, je ne pus jamais entendre de lui que deux syllabes qu'il prononça un jour devant moi, au lever du soleil : *mata*. C'est le commencement de *matakari,* qui veut dire en malais *soleil.* Je fut bientôt jaloux d'apprendre aussi cette laugue. Je fis venir de Hollande une grammaire et un dictionnaire malais et quelque temps après, j'écrivais une lettre en langue malaise à M. le landammann Wyrsch. Il la comprit et me répondit par une lettre dans la même langue que je compris également. Ces deux missives étaient écrites en caractères *arabes*.

« L'étude de cette langue me procura de véritables jouissances, parce que j'avais à ma disposition les livres nécessaires ; mais pour d'autres, où j'avais, tout au plus, une grammaire et des exercices de lecture, le travail devenait pénible. Une grammaire chinoise et deux cahiers d'exercices me coutèrent si cher, que je n'aurais osé le dire à personne et que je ne songeai plus à acheter autre chose. » — Cette énorme dépense était de vingt-deux francs !

L'autobiographie raconte ensuite comment le chapelain, fatigué de son auberge, réussit à s'en débarrasser en la louant pour vingt-quatre florins. Au printemps, il alla s'installer dans une autre maison, nouvellement construite, dont il donne en langue HOLLANDAISE cette gracieuse description : « Il y manque la porte d'entrée, les sept fenêtres qui devraient correspondre aux sept ouvertures de la muraille, l'escalier qui conduit au premier étage et bien d'autres choses encore. Les murs et les parois sont encore tout humides.

« Pas de poêle !

« Le vent souffle à travers les fentes et c'est à peine si l'on peut y allumer une lampe. »

Dans cette étrange demeure le chapelain gagna des rhumatismes qui lui firent craindre de devenir tout perclus.

« L'hiver fut très rude. Pendant quatre mois, je n'ai pu quitter la maison que pour aller dire la messe à la chapelle et même parfois à grand peine à cause de la neige et du vent. Il y eut certains jours où la couche de neige entre la maison et la chapelle atteignit quatre mètres d'élévation. »

Le pauvre chapelain n'était pas au bout de ses tribulations. Appelé à desservir la paroisse des Dallenwyl, la plus pauvre des communes du pays, les travaux du ministère occupèrent plus exclusivement son temps et il dût laisser de côté la philologie. Mais on vint un jour lui montrer un certificat d'origine d'un citoyen américain, que personne ne pouvait lire ; cela suffit pour réveiller ses instincts de polyglotte et il se remit avec

un nouveau zèle à l'étude de l'ANGLAIS, de l'HÉBREU et du SANSCRIT.

Tant d'érudition ne devait pas arracher à la misère le trop savant et trop modeste prêtre : Jacob Mathys mourut à l'HOPITAL de Stanz, le 9 mars 1866.

Ses connaissances linguistiques qui, pratiquement, lui ont si peu servi, ne furent heureusement pas entièrement inutiles à ses compatriotes ; il a rendu d'éminents services comme collaborateur au grand dictionnaire du dialecte suisse-allemand et a fourni une grammaire et un dictionnaire du dialecte de l'Unterwald-le-Bas. Les érudits font grand éloge de ces deux travaux.

La biographie manuscrite de Mathys est conservée au petit musée historique de Stanz. La valeur des échantillons des diverses langues qu'elle contient est très différente : le grec, l'espagnol, le russe sont écrits correctement ; le français et le latin le sont beaucoup moins. Les différents cha-

pitres sont écrits en hongrois, polonais, serbe, russe, grec ancien, grec moderne, hébreu, chaldéen, arabe, suédois, espagnol, portugais, romanche, hollandais, provençal, latin, sanscrit, persan, malais, français, italien, danois, vieux français, anglais, bohémien, etc. etc.

CHAPITRE VIII

LA MONTAGNE DES ANGES

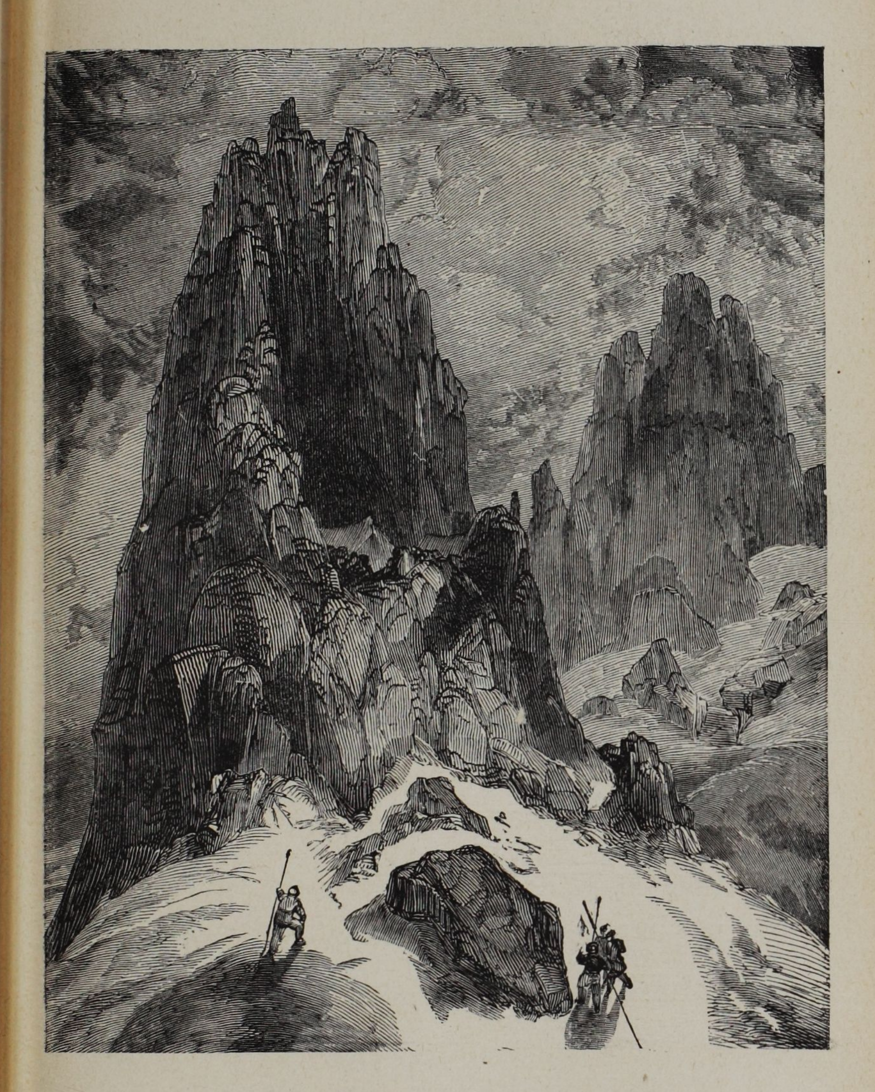
Au XIIe siècle, un noble baron venu de Saint-Blaise, Conrad de Seldenbüren, aimait à contempler l'une des blanches montagnes qui dominent le pays d'Unterwald. Il se disait qu'il ferait bon à servir Dieu dans ces régions et il priait le Seigneur de lui révéler sa volonté.

Un soir qu'il s'était attardé plus que de coutume, il vit les rochers s'illuminer subitement et des formes miroitantes et légères s'agiter dans cette clarté comme un semis d'étoiles dans un rayon de lune. C'était l'heure où les Anges passent sur les cîmes, secouent le duvet de leurs ailes sur les linaigrettes et les édelweiss, broient le carmin de la rose des Alpes et le bleu pourpré des gentianes. Ils distillent dans les nuages

les rosées balsamiques qu'ils versent ensuite dans le sein des auricules et des violettes et sur la mousse des rochers. Les petites fleurs, par leurs parfums, semblent les remercier de les avoir faites si attrayantes et si jolies, mais ces purs esprits savent que toute louange doit remonter à Dieu, qu'aucun rayon du feu divin ne doit être détaché de son centre et que toute flamme qui ne retourne pas à l'éternel foyer brille dans l'espace un instant rapide et s'éteint aussitôt. C'est pour cela que, sans s'en réserver rien, ils recueillent dans un même encensoir et la prière des hommes et le parfum des fleurs et qu'après avoir plané sur la montagne, ils rentrent dans le paradis pour les offrir à Dieu.

Conrad de Seldenbüren les voyait allant et venant dans leurs vaporeuses tuniques, leurs chants célestes arrivaient jusqu'à lui, et il entendit distinctement ces mots : Viens ici, viens ici.

Son désir d'aller rejoindre les anges pour servir et chanter le même Dieu fut alors si violent



LA MONTAGNE DES ANGES

que dès le lendemain, 1er avril 1120, il faisait creuser au sein même de la montagne, dans une étroite vallée que protège la cîme imposante du Titlis, les fondements d'un monastère.

Des Bénédictins en furent les premiers habitants et leur présence n'éloigna pas les anges ; au contraire, on aperçut plus souvent ces êtres fluides, aériens, errant sur la pointe des glaciers, et colorant le roc aride de l'amétiste des soldanelles et de la topaze des crocus. Ils semaient à pleines mains les silènes roses, l'aster bleu, la joubarbe sanglante, les myosotis aux feuilles argentées.

Quand, plus tard, la vallée abrita toute une population de pâtres, les anges et les fleurs remontèrent un peu : on ne vit plus les esprits célestes qu'à travers les nuées blanches qui couronnent les montagnes, et leurs concerts vinrent de si loin qu'on n'en saisit plus les accords perlés. On a remarqué seulement que les jours où un nouveau moine, couché sous le drap mortuaire et couvert

des prières de l'Église, dit au monde un irrévocable adieu, les anges se rapprochent, se rassemblent en foule, on entend distinctement leurs voix et les fleurs alpines sont toujours, ces années-là, plus nombreuses, plus parfumées, plus belles.

Si la plupart des ascensionnistes n'entendent et ne voient rien, c'est que beaucoup n'ont pas le cœur et la pensée assez purs pour mériter de voir et d'entendre les merveilleuses apparitions. Mais les saints moines savent à quoi s'en tenir et les petits bergers innocents connaissent bien les endroits où les anges sèment avec plus de profusion les roses, les édelweiss, et les grandes fougères qui portent imprimées à l'intérieur de leurs tiges les deux lettres sacrées : C.- J., Christ-Jésus.

La légende assure que la grotte de Bethléem, où la sainte Vierge déposa son saint Enfant, était garnie de fougères desséchées. Depuis le jour où elles ont servi à Jésus de premier berceau, les

cryptogames de même espèce ont toutes gardé l'empreinte merveilleuse des divines initiales.

Et chaque printemps, quand le vent de la montagne soupire autour d'elles et développe leurs nouveaux feuillages, elles nous invitent à adorer avec plus d'amour le Dieu de la crèche.

*
* *

L'Abbaye nouvelle releva directement du Souverain Pontife, et le pape Calixte II lui confirma le nom de *Mons Angelorum* qu'elle s'était choisi. Elle le mérita deux fois, car les moines, comme les anges, chantèrent sur la montagne les louanges du Seigneur, et la méditation, le travail, le renoncement au monde, l'obéissance absolue, les veilles, l'austère solitude firent de leur existence une vie toute angélique. Leur premier abbé, Adel Helm, fut un saint et, sous sa sage direction, le couvent se peupla bien vite de religieux. Une source thermale qui jaillit miraculeusement à ses pieds, tout auprès de la maison, contribua

longtemps à la santé de tous. Ce fut lui qui reçut les vœux du fondateur, l'humble Conrad de Seldenbüren, qui ne voulut d'autre emploi, dans le monastère élevé par ses soins, que celui de frère convers.

La vie de Conrad était pure, sa piété exemplaire ; il vivait heureux dans sa retraite et espérait y mourir au milieu de ses frères. Envoyé dans son pays par son supérieur pour le règlement de quelques affaires, il partit seul, ne se connaissant pas d'ennemis, mais il fut surpris en chemin et lâchement assassiné — six ans après avoir posé la première pierre du couvent d'Engelberg.

A cette époque, on commençait à réunir la bibliothèque, devenue plus tard si riche en livres précieux. Les moines ajoutèrent à l'agriculture, aux arts, aux métiers, à la prière, qui occupaient leur temps, la transcription des manuscrits, car la conservation et la diffusion des arts et des

sciences entrèrent toujours pour beaucoup dans les constitutions monastiques. Un religieux poète, qui chantait la sainte Vierge dans des strophes pleines d'amour, fleurissait alors au couvent d'Engelberg et exprimait en des vers élégants sa naïve et touchante piété.

Deux fois par an, l'abbé rendait la justice aux vassaux de l'abbaye. Justice toute paternelle, car les abbés ne voyaient dans leurs sujets que des frères et des enfants.

Cette cour de justice se tenait en plein vent, sous l'ombrage d'un grand chêne qui, durant des siècles, se couvrit chaque printemps d'un vigoureux feuillage. Cet arbre était contemporain de la fondation du monastère, et les habitants de la vallée l'avaient en grande vénération. Quand on vit qu'il allait périr, qu'il était nu et dépouillé, et qu'il fallait lui dire adieu, on n'eut pas le courage de lui choisir un successeur, et dès lors la cour de justice se tint dans une des salles du monastère.

Trois fois durant le cours des siècles l'incendie dévora les bâtiments, trois fois la peste décima les religieux. Mais les édifices se relevèrent glorieusement de leurs ruines fumantes, et des cadavres amoncelés sortit une vertu féconde qui fit germer dans les parvis du temple de nouveaux adorateurs. Aujourd'hui encore l'abbaye d'Engelberg, fière de son passé, protégée par le Titlis et par le regard des anges, continue au sein de la montagne sa mission providentielle.

CHAPITRE IX

LE DRAGON

Les légendes ne sauraient manquer à ce petit coin de terre et, si mes lecteurs le veulent bien, j'en ai une autre à leur conter.

Elle eut pour théâtre le revers de la montagne, non loin de Stanz, et pour héros un Winkelried, nom prédestiné, que devait entourer le prestige du merveilleux, bien avant qu'un exploit de véritable héroïsme l'eut revêtu d'une auréole de gloire. Struthan de Winkelried, l'aïeul du grand soldat qui devait sauver sa patrie, avait été armé chevalier par Frédérick II, après la bataille de Faenza, en Italie, mais un combat singulier lui avait attiré la disgrâce du Souverain. Celui-ci laissa au coupable la liberté de choisir entre deux peines également sévères : l'exil ou la lutte

contre le *Lindewurm*, sorte de dragon redouté qui dévorait les troupeaux, dévastait les prairies, inspirait à tous la crainte et l'effroi.

Or, Struthan était un brave, qui aimait son pays et n'avait nulle envie de le quitter ; il préféra la périlleuse rencontre qui lui était offerte et pénétra, à travers mille dangers, dans la retraite du monstre. Sa lance recouverte d'une toison devait servir d'appâts. En effet, la proie imaginaire attira l'animal hors de son antre et il grimpa jusque sur l'emplacement découvert où se trouve actuellement une chapelle. Le peuple échelonné sur les collines voisines, comme sur les degrés d'un forum, attendait, frémissant, l'issue de ce combat digne de saint Georges lui-même.

Au moment où le monstre veut se jeter sur lui, le guerrier, d'un mouvement rapide et sûr, enfonce sa lance dans la gueule sanglante et, d'un coup d'épée, tranche la tête hideuse. Une immense acclamation accueillit cet heureux triomphe. Le

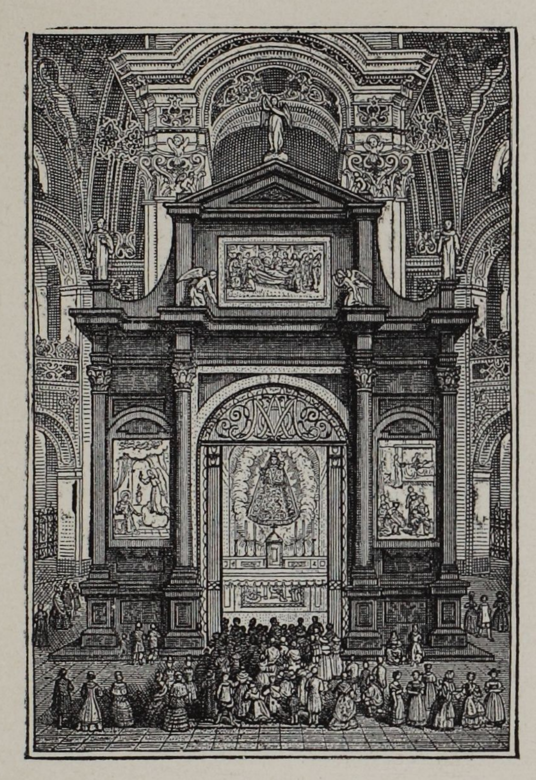
héros, dans l'excès de sa joie et en signe de victoire, jeta son arme dans les airs et en ressaisit la poignée au moment où elle allait retomber à terre.

Un nouvel hourra salua ce tour d'adresse, mais des gouttes de sang empoisonné, découlant du glaive invincible, avaient traversé la cotte de mailles : Winkelried s'affaissa. Les joyeuses acclamations de ses concitoyens n'avaient pas cessé que déjà il avait rendu le dernier soupir.

Depuis, la brise des montagnes d'Unterwald souffle l'héroïsme. Les femmes et les jeunes filles elles-mêmes ne peuvent se soustraire à la mâle ardeur qui se dégage de ce sol privilégié et quand, cinq cent quarante-huit ans plus tard, les armées françaises firent aux braves Unterwalnais une guerre sanglante, les cadavres des femmes, des jeunes filles et des enfants couvraient, après la bataille, l'arène du combat.

La chapelle de Winkelried destinée à honorer la

mémoire d'Arnold et de son aïeul Struthan fut brûlée, mais elle ne tarda pas à être rebâtie. Depuis, pas un touriste en Suisse ne passe sans venir la saluer et les enfants du pays font bonne garde autour de ce monument vénérable.



CHAPELLE D'EINSIEDELN

CHAPITRE X

EINSIEDELN

Aux pieds de la Vierge des Ermites mille ans ont passé, mille prairies nouvelles émaillées des fleurs printannières ont fourni les bouquets qui se sont flétris devant son autel. Mille fois l'horloge a sonné cette heure solennelle et grave qui marque le passage d'une année à une autre ; mille fois les anges sont venus mêler leurs voix à celles des vieux moines pour chanter le Noël d'amour et l'*Alleluia* joyeux ; mille fois, durant chacun des jours de ces mille années, des voix pieuses ont redit l'*Ave Maria,* antique et sublime parole qu'autour de moi répétaient encore vingt mille pèlerins fervents.

C'était le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix et la plus grande solennité d'Ein-

siedeln. Dès la veille, les pèlerins, de tous côtés affluent vers le grand village; de l'église aux montagnes tout l'espace est bientôt envahi et les hôtels, pourtant très nombreux, ne réussissent à loger que la petite partie des pèlerins ; la plupart passent la nuit en plein air ou sur le seuil de l'église. Sur toutes les places, sur toutes les avenues, sur tous les chemins, on entend toutes les langues, on rencontre des gens de tous les pays ; on voit les vêtements les plus bizarres, les physionomies les plus diverses. La vivacité française et la turbulence italienne étonnent, sans le blesser, le flegmatique allemand. Tous les cantons de la Suisse sont là, chacun avec son caractère original et son costume national particuliers : on dirait cent peuples venus de tous les coins du monde pour se réunir en une même pensée aux pieds de Notre-Dame des Ermites.

L'église ne tarde pas à se remplir et les pèlerins, prosternés devant l'image miraculeuse, font retentir de leurs prières les voûtes profondes

longtemps après que les ténèbres sont descendues sur les vastes solitudes des montagnes et des vallées. Peu à peu les cierges s'éteignent et l'obscurité devient absolue; seule la lampe du tabernacle et celle qui brûle devant la sainte chapelle continuent à répandre dans l'église une faible et incertaine clarté. Alors, de tous les côtés de l'édifice, s'élève l'antique salut tombé des lèvres de l'Ange, il y a dix-neuf siècles : *Ave Maria*.

Tantôt cette prière s'élève forte et vibrante, tantôt elle ressemble à un gémissement ou à un soupir. Les faibles échos du sanctuaire la redisent, il semble que les têtes d'anges sculptées dans le bois ou la pierre la murmurent, que les statues en bronze de la Cène de Pozzi la répètent, qu'elle monte plaintive et tendre de la crypte funèbre où les saints moines dorment le grand sommeil. La sainte prière est chargée de porter au ciel tous les sentiments, toutes les espérances, toutes les tristesses : gratitude ou supplications, gémissements de la pénitence, élan de l'amour, pleurs de la

mère, joyeuse ferveur de l'enfant, tout ce que l'âme humaine peut rêver ; tout ce qu'elle peut dire et demander à Jésus, s'exprime par ces mots : *Ave Maria.*

Le jour de la fête, dès quatre heures du matin, les moines de l'abbaye passent dans les nefs, graves et recueillis, chacun d'eux s'arrêtant devant l'autel où il va dire la sainte Messe.

Le R. P. Abbé célèbre pour le peuple et distribue la divine Eucharistie.

La journée se passe en prières et le soir a lieu la célèbre procession.

Tout est féerique dans le déploiement de ces pompes catholiques : les montagnes vêtues d'ombre se confondent avec le ciel, qui leur prête le miroitement de ses étoiles et, au milieu de ce grandiose amphithéâtre, la foule des pèlerins s'avance à la suite du prélat qui porte le Saint-Sacrement.

Les religieux défilent, un cierge à la main, et des-

sinent dans la nuit une longue traînée lumineuse. Une grande croix de feu, qui domine toute la scène, inonde les foules recueillies d'une clarté intense, magnifique image de la divine lumière que le Crucifié est venu répandre sur les ténèbres du monde.

Arrivé au reposoir que domine la statue de la Sainte Vierge, le R. P. Abbé, entouré de ses moines, entonne les hymnes eucharistiques, puis il se tourne vers la foule pour donner la bénédiction.

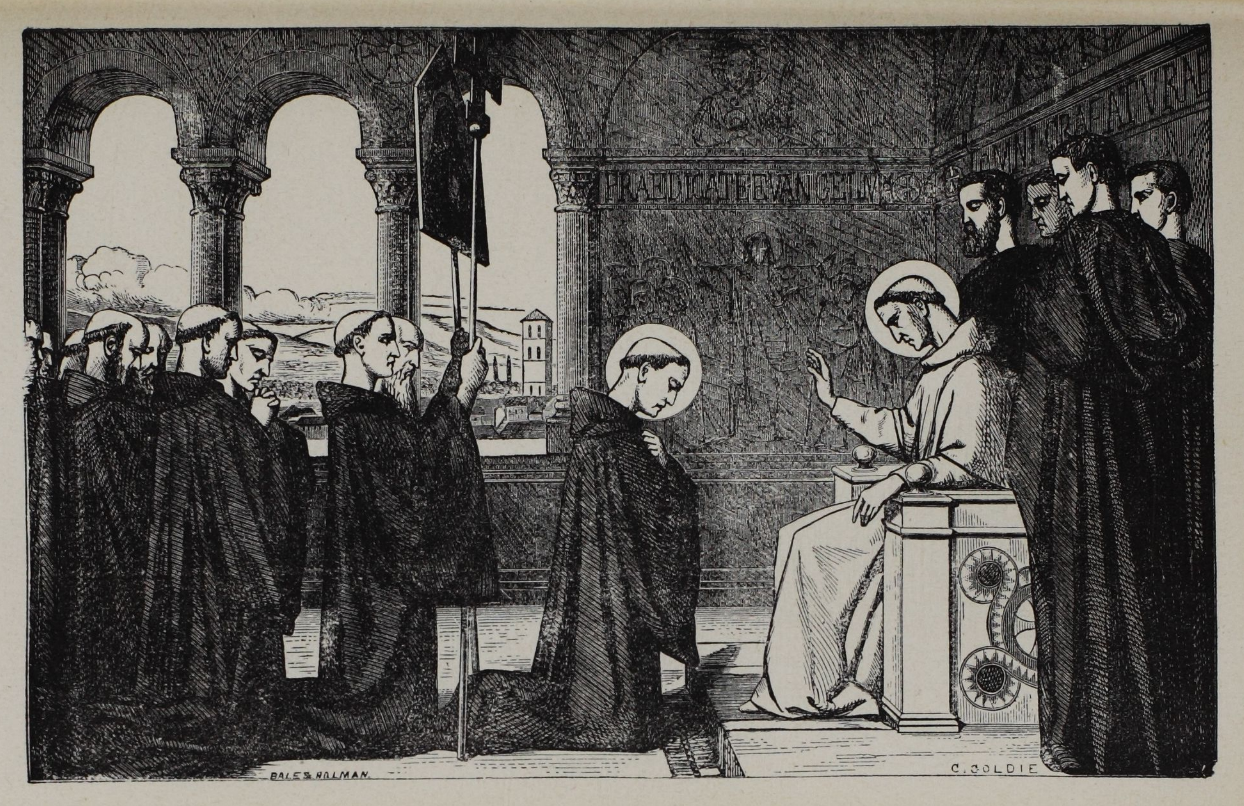
Nous éprouvâmes une émotion bien puissante, irrésistible, lorsqu'à notre tour nous pûmes fléchir le genou sur ce sol purifié par la pénitence et par des vœux pleins de foi. Quelque chose, qui ne s'exprime point dans le langage des hommes, nous fit comprendre qu'en effet, le souverain maître devait regarder avec amour ce coin de terre béni, et par l'intercession de Marie y semer ces miracles que toutes les douleurs obtiennent de sa bonté.

Tout le monde se met à genoux et le silence devient absolu, profond comme celui qui doit se faire au ciel quand les cantiques des anges cessent de s'y faire entendre. Ce peuple prosterné suspend sa joie, sa douleur et sa prière pour s'abîmer dans l'adoration. Et quand ils se relèvent, tous répètent sans doute cette parole d'un illustre pèlerin d'Einsiedeln, heureux habitant du ciel aujourd'hui, saint Charles Borromée :

« Après la maison de la sainte Famille, qu'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par la main des anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, transportée de pieuses ardeurs. »

*
* *

L'élection d'un Abbé à l'antique Abbaye d'Einsiedeln est une véritable scène du moyen âge. Les cérémonies les plus majestueuses et les plus significatives sont accompagnées de formalités minutieuses rigoureusement observées.



L'ÉLU REÇOIT DES PÈRES DE L'ABBAYE LA PREMIÈRE VÉNÉRATION

Avant l'ouverture de la séance d'élection, le notaire apostolique, les scrutateurs, les témoins, prêtent serment de ne rien dire, de ne rien laisser transpirer avant le temps, des opérations électives, ni de leur résultat.

Quand chaque capitulaire a affirmé son identité, constaté celle des autres et déclaré qu'il les reconnaît comme ayant le droit de voter, on recueille, conformément à une ancienne coutume, les suffrages dans un ciboire.

Ensuite, les votants se retirent et le contrôle des billets de vote est fait par le président, les scrutateurs et les témoins.

Cette opération terminée, les électeurs rentrent dans la salle du chapitre. Sur leur réquisition et après quelques formalités, le premier scrutateur proclame le résultat du vote en ces termes :

A la gloire de la Très-Sainte Trinité, de la Très-Sainte Vierge Marie, de saint Benoît, de saint Meinrard et des patrons de l'Abbaye, je déclare que N. N. est véritablement et régulièrement élu

Abbé du monastère d'Einsiedeln et je le proclame comme tel.

Aussitôt le nouveau supérieur est solennellement conduit à l'église au milieu de ses frères, au son joyeux de la musique et des cloches.

L'Évêque entonne le *Te Deum*, et tandis que le chœur poursuit avec enthousiasme ce chant d'allégresse, l'élu reçoit des Pères de l'abbaye la première vénération.

Cette cérémonie s'appelle « l'hommage », mais c'est moins un témoignage de soumission des religieux, envers le maître qu'ils se sont choisi, qu'une première étreinte d'amour du Père pour ses nouveaux fils, auxquels il donne, avec cette charité que, seuls, les cloîtres connaissent, le baiser de paix.

CHAPITRE XI

LA FÊTE DES MENDIANTS A GERSAU

Les mendiants sont les rois de ce monde : leur fortune tient sur leur dos et tandis que nous sommes chargés de paquets et d'effets encombrants, eux, d'un pas allègre, parcourent la vie. Le véritable mendiant est un grand philosophe ; moins il a, plus il est content, ce lui est un bonheur de ne posséder rien. Ou plutôt il se sent si bien le propriétaire libre sans corvée ni impôt de tant de belles et bonnes choses qu'il n'est jamais tenté de nous porter envie.

Les mauvais voisins, ni les mauvaises récoltes ne troublent sa paix, et comme personne ne lui

demande rien, il ignore le chagrin de refuser. Il a sa large part de vent, de soleil et d'air pur; les forêts sont à lui, les prairies, les grandes routes lui appartiennent; le ciel et les étoiles sont faits pour lui. Il en jouit, en amateur que rien ne presse ou ne dérange et cependant il n'aura jamais vu toutes ses richesses, jamais il ne vivra assez longtemps pour saluer, même de loin, ses bois, ses montagnes, ses incomparables coups d'œil, ses rivages enchantés.

Néanmoins ces admirables possessions ne lui donnent pas des rentes et il peut encore s'approprier ces paroles de Salomon :

« Les richesses de l'homme sont la rançon de son âme ; mais celui qui est pauvre n'est pas même menacé. Le riche se tire de la main des voleurs en leur abandonnant son bien, le pauvre passe sans qu'on l'arrête. »

Cet heureux mendiant n'est pas, comme on pourrait le croire, inutile en ce monde : trop infirme ou trop vieux pour travailler, il prie, il

chante des cantiques, il cueille des fleurs et nous offre des bouquets.

Dans les contrées sincèrement religieuses on ne méprise pas les mendiants ; il y en a qu'on estime et qu'on aime. Parce qu'ils manquent du nécessaire en sont-ils moins nos frères, et parce que notre nécessaire, à nous, leur serait un superflu encombrant, en sont-ils moins sages que nous ?

Au sujet des pauvres il y a des idées grandes et naïves qu'on ne retrouve que dans les pays catholiques. Certaines paroisses de la Suisse primitive leur font chaque année une fête spéciale, et pendant bien longtemps la *kermess* des mendiants à Gersau, dans le canton de Schwitz, est restée l'une des plus originales.

Gersau, jolie bourgade des bords du lac de Lucerne eut longtemps l'honneur d'être la plus petite république de l'univers : durant quatre siècles, elle jouit d'une indépendance incontestée.

Adossée au Righi et toute enfouie dans la verdure des châtaigners, la grande montagne la protège si bien contre les vents du nord que le figuier et le pêcher croissent en pleine terre. C'est la Nice des rives du lac ; le sol y est fertile, les habitants y jouissent d'une large aisance que, durant des siècles, ils ont tenu à faire partager à tous les pauvres du canton. Dans ce but, à une époque déterminée et trois jours durant, les misérables et les estropiés arrivaient de divers côtés et venaient se réjouir au village.

On les recevait tous à table et la table était bien fournie : tout le monde avait contribué au festin. Les hôtes, oubliant leur misère, buvaient du cidre, mangeaient des gâteaux, faisaient de la musique et jouaient les vieux airs nationaux. Les enfants aimaient beaucoup ces pauvres gens qui avaient l'air de s'amuser si bien et leur apprenaient de nouveaux jeux et de nouvelles chansons. Les bourgeois ne dédaignaient pas de porter la santé des boiteux et des aveugles en

guenilles qui, pendant ces jours, étaient les héros du pays. On les écoutait volontiers, on riait parfois de leurs drôleries, mais toujours avec bienveillance. On les traitait avec une joyeuse familiarité et les pauvres faisaient pour un an provision de dignité. Ils se sentaient par quelques côtés les égaux de ceux qui les recevaient en amis; ils voulaient mériter leur estime et tenaient à conserver sous leurs haillons l'humble fièreté de chrétien.

*
* *

Quel est le touriste à Lucerne qui ne se rappelle un homme assis tout le jour sur un banc vers le milieu du pont couvert? Physionomie résignée, profondément triste, ne demandant rien, recevant avec une reconnaissance mélancolique la pièce de monnaie que le voyageur distrait laisse tomber dans sa main. Souffrant toujours, ne se plaignant jamais, regardant vaguement les cen-

taines d'étrangers qui chaque jour passent devant sa misère, affairés, causant, rieurs. Presque tous s'éloignent sans le voir, sans le secourir, et cependant c'est un frère aussi et un frère malheureux. Dès neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil, il reste immobile à la même place, où il trouve pour la journée un abri contre la chaleur et contre la pluie.

Avant de venir s'y installer, il a entendu la messe à Saint-Pierre, la chapelle du bout du pont; il a demandé à Dieu le pain du jour, il l'a prié de bénir les passants généreux.

Qu'ils sont heureux les pays où les pauvres savent encore prier, où les mendiants viennent à l'église, ou s'en vont sur les grandes routes le rosaire à la main. Ces mendiants-là, restés chrétiens dans leur misère, ne ressemblent en rien à l'être tombé que, dans les grandes villes, on désigne sous le même nom.

Il convient d'ajouter que le type de ce mendiant ingénu, pittoresque et philosophe, tend de plus en

plus à disparaître ; peut-être parce qu'il n'y a que les peuples profondément croyants qui comprennent encore le rôle du pauvre dans la société.

CHAPITRE XII

LE « PÈLERINAGE A ROME » A LUCERNE

Une grande et solennelle procession, qui présente un caractère très original, a lieu chaque année dans la ville même de Lucerne.

Elle se déroule de la collégiale jusque sur les hauteurs du Musegg, enveloppant toute la cité d'un réseau de prières. La fête dure trois jours, durant lesquels tous les environs affluent vers la capitale du canton. Dès le matin de la première journée, l'immense cortège se met en mouvement et traverse les rues pavoisées. Au premier rang marchent les principaux dignitaires, portant les saintes images.

Après eux, des artisans, des gens de campagne, des hommes, des femmes, des enfants, tout un

peuple enfin suit les larges bannières brodées d'or et psalmodie les chants sacrés. On a vu parfois jusqu'à cinq cents prêtres en surplis prendre part à la cérémonie ; les ordres religieux y sont largement représentés et spécialement les RR. PP. capucins. Le capuchon rejeté en arrière, ils s'avancent lentement, laissant lire sur leurs pâles visages l'éloquent récit de leurs privations et de leur sérénité. D'une main amaigrie, ils tiennent le chapelet, de l'autre, le cierge symbolique. Leurs yeux baissés ne voient pas la foule, mais leurs oreilles attentives écoutent les saints cantiques et leur voix s'y mêle, mâle et sonore.

Pour la trois cent douzième fois, les Révérends Pères assistaient cette année à l'antique procession, dont il faut faire remonter l'origine au XIVe siècle. Un épouvantable incendie avait presque entièrement détruit, en l'année 1340, la ville de Lucerne qui était alors construite en bois. Les citoyens effrayés eurent recours à la prière et firent vœu de faire toutes les années une grande

procession afin d'obtenir du ciel d'être à l'avenir préservés de ce terrible fléau. Il était stipulé que le prêtre le plus savant du pays serait chargé de prononcer, en cette circonstance, deux sermons, l'un en latin et l'autre en allemand. Or, ce fut en l'année 1584 que les capucins, sous la conduite du Père Gardien Jérôme de Varese, prirent part, pour la première fois, à la fête du Musegg. On y remarquait aussi le saint ermite du Ranft, le Frère Nicolas, qui venait à Lucerne se joindre pieusement au *pèlerinage à Rome.* C'est ainsi qu'on nommait alors et qu'on nomme encore aujourd'hui la célèbre procession, — sans doute parce que les faveurs spirituelles obtenues de la munificence des Souverains Pontifes, sont les mêmes que celles attachées au pèlerinage de Rome ou à la visite des Saints Lieux.

Chaque année semble ajouter à l'importance de cette manifestation religieuse. Les étrangers qui se trouvent à Lucerne s'unissent aux gens du

pays et les types les plus divers, comme les costumes les plus variés, se rencontrent dans les rangs.

Parmi les dignitaires qui marchent gravement sous la croix et les saints étendards, on remarque un vigoureux vieillard qui porte fier et vaillant ses quatre-vingts hivers. Monsieur S. de B., autrefois ingénieur, aujourd'hui chevalier du Saint-Sépulcre, a été soldat du Pape; il a servi sous La Moricière, s'est battu à Castelfidardo et n'est rentré dans ses foyers que lorsque l'armée pontificale eut été définitivement congédiée.

De ses exploits militaires et de son séjour à Rome, il lui est resté une innocente manie — tous les vieux soldats rapportent des camps une manie innocente. Celle de notre héros s'inspire tout à la fois de ses connaissances liturgiques et de son amour pour la décoration. Bon chrétien, très catholique, il met une sorte de dévotion à porter des bijoux assortis à la fête du jour. L'épingle de la cravate et les boutons des manchettes sont

des rubis les jours où les prêtres revêtent des ornements rouges. L'ancien colonel a de fort belles perles pour les fêtes de la Vierge et des émeraudes pour les dimanches après la Pentecôte. Durant tout le carême, il ne se permet que l'améthyste, qu'il remplace le vendredi saint par du jais artistement taillé. De gros diamants cerclés d'or brillent à son cou et à ses poignets le jour de Pâques. La topaze et le grenat se combinent harmonieusement dans les bijoux réservés aux fêtes de Saint-Esprit.

Le bon vieillard doit être très fort sur les rubriques, car jamais, au grand jamais, il ne s'est trompé de couleur ; jamais il n'a mis de blanc pour la messe des martyrs, jamais de rouge ou de violet pour la fête des vierges. Pour la procession du Musegg, il a adopté le vert, en signe d'espérance, et nous voyons de loin les riches émeraudes miroiter sous les premiers rayons du soleil de mars.

De nombreuses association pieuses d'hommes

et de femmes font partie du cortège. Nous distinguons entre toutes *la Grande congrégation des lettrés*, dont l'origine remonte à plusieurs centaines d'années et date del'époque où les RR.PP. Jésuites avaient à Lucerne un collège prospère. Elle a pu durer jusqu'à nos jours, sans interruption et sans défaillance, malgré les orages soulevés, depuis trois siècles, par les bouleversements politiques et sociaux. Les membres, au nombres de cent, se recrutent parmi les hommes les plus distingués et les plus instruits du pays. C'est une sorte d'académie libre sous le vocable de la Très-Sainte Vierge.

Quand l'un des congréganistes vient à mourir, chacun de ses confrères est tenu d'assister à ses obsèques et de faire dire aussitôt une messe pour le repos de son âme ; de telle sorte que le défunt a immédiatement quatre-vingt-dix-neuf messes de *Requiem*.

Le jour del'Épiphanie, le président — un savant très distingué parfois, en tous cas, toujours un

homme de grand mérite — vient, un cierge à la main, s'agenouiller au pied de l'autel et lit, à haute voix, une prière latine en l'honneur des Saints Rois mages qui, comme on le sait, sont les patrons des savants. Ne furent-ils pas les premiers en effet que l'observation des astres, la contemplation de la nature, l'étude des sciences abstraites, les recherches de la philosophie firent monter, jusqu'à Dieu, « qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même[1] ? »

*
* *

Tout dans ce vieux pays a gardé son cachet de respectable vétusté, même les bonbons. Les amateurs de la confiserie d'il y a cinq cents ans feront bien d'aller à Willisau, une jolie petite ville que dominent, de tous côtés, des châteaux en ruines à l'aspect sombre et menaçant.

En cherchant bien, ils découvriront une boulangerie où se confectionnent, comme l'affirme

[1] Bossuet.

une vieille inscription au-dessus de la porte, les véritables et vénérables *Ringli*, dont l'origine se perd dans le passé.

Il s'en fait dans la ville de Lucerne une grande consommation. Les indigènes trouvent ces biscuits excellents et ils ont raison. C'est un mélange de miel, de farine et d'amandes qui rappelle par la couleur les pains d'épices, par la forme, les pains d'anis, mais qui valent beaucoup mieux que ces deux produits modernes et prouvent que nos aïeux et trisaïeux n'étaient pas moins gourmands que nous.

CHAPITRE XIII

LA CAVALCADE DU JOUR DE L'ASCENSION DE MUNSTER

La vieille abbaye de Beromunster, dans le canton de Lucerne, a conservé plus d'une coutume dont l'origine remonte très loin dans le passé. Mais entre toutes, il n'en est pas de plus intéressante, rappelant mieux les mœurs du moyen âge, que la procession à cheval du jour de l'Ascension.

Chaque année, ce jour-là, dès quatre heures du matin, les chanoines réunis dans le chœur chantent un office et, immédiatement après la messe, le cortège se forme.

L'huissier du chapitre, en grand costume, ouvre

la marche. Il est revêtu d'un ample manteau rouge et porte à la main un bâton que surmonte une statuette en argent de l'archange saint Michel.

A ses côtés, le sabre au poing, deux dragons, les plus forts et les plus beaux jeunes gens du pays.

Ensuite vient un lévite escorté de porteurs de falots. Après eux, une fanfare à cheval, et enfin le curé de Munster monté, lui aussi, sur une haquenée blanche et tenant dans ses mains le Très-Saint Sacrement.

Les prédicateurs chargés des sermons du jour, des ecclésiastiques nombreux, les chanoines de l'abbaye entourent l'officiant. Tous sont à cheval, mais les bêtes sont bien dressées, bien tranquilles et rien ne vient troubler la gravité de la cérémonie.

Après le clergé, suivent les membres du conseil de fabrique en manteau noir, les habitants du bourg et des environs, qui possèdent des che-

vaux et enfin un détachement de cavalerie. On compte ainsi quelques centaines de chevaux.

Le reste du cortège s'avance à pied, sur deux files, le chapelet à la main. Il y a foule, mais la tenue est irréprochable.

Après avoir traversé les rues sinueuses du bourg, le cortège se dirige vers une colline, du côté de la forêt. Quand toute l'assistance est arrivée à la lisière du bois, les chevaux s'arrêtent, les voix se taisent, le silence se fait profond. Seuls le bruissement des feuilles, ou les gammes perlées des fauvettes troublent cette solennelle attente.

C'est alors que l'orateur désigné commence son discours et parle d'une voix vibrante du Très-Saint Sacrement ; il ne descend pas de son cheval, de sorte que l'on dirait un général haranguant ses troupes avant le combat : cavaliers et fantassins sont là, mais ce n'est pas l'ardeur guerrière qui anime leurs regards, c'est la piété la plus touchante dans sa simplicité.

Quatre fois, comme à la procession de la Fête-

Dieu, le cortège s'arrête pour entendre la lecture d'un évangile.

Quand la procession arrive sur la terre d'une grande ferme, bien connue dans le pays, le fermier, en habit de fête, apporte sur un plateau, une belle couronne de fleurs dont le prêtre orne aussitôt l'ostensoir en adressant au donateur de vifs remerciements.

Cette petite cérémonie terminée, le défilé poursuit sa marche, traverse les terres de la ferme et arrive bientôt sur le terrain d'un autre propriétaire. Celui-ci fait distribuer à chaque cavalier une tartine de beurre frais, mais l'usage de manger la tartine séance tenante est tombé en désuétude. Les cavaliers les reçoivent encore, seulement ils les donnent aussitôt aux pauvres gens qui, dans l'espoir de ce régal, se présentent nombreux. Beaucoup de cultivateurs en conservent des fragments pour les donner à leur bétail, absolument comme dans d'autres contrées on fait manger aux chevaux et aux vaches

le pain bénit à cet effet le jour de la Saint-Antoine.

C'est dans la paroisse de Rickenbach qu'a lieu le grand office et le second sermon de fête, dont le sujet imposé doit toujours être la prière. Autrefois ce discours se prononçait au milieu de la forêt voisine, ce qui répondait mieux au caractère général de la cérémonie.

Le curé du village reçoit ensuite à sa table tous les cavaliers qui prennent officiellement part à la cérémonie. Les autres, soit à l'auberge, soit simplement assis sur le gazon, font de leur côté un repas frugal.

Quand tout le monde est restauré, les cloches s'ébranlent de nouveau et le cortège se reforme.

La troisième station a lieu à Sewlen, non loin de Niederwyl, et la quatrième au-dessus de Wittwil. Autrefois, le trajet était encore beaucoup plus long. La procession passait sur le territoire du canton d'Argovie et payait son tribut d'entrée en faisant jeter au peuple par l'huissier du cha-

pitre, une poignée de monnaie. Depuis 1845, l'itinéraire a été raccourci et cette coutume supprimée.

Au passage d'un petit ruisseau, appelé le Winon, les participants sont exactement comptés par un homme placé là tout exprès. La passerelle est si étroite qu'on ne peut y passer qu'un à un, ce qui facilite le travail. Or, il y a eu, certaines années, quatre à cinq cents cavaliers et plus de huit cents piétons.

Enfin, après avoir décrit, à travers les villages et les fermes, un vaste circuit irrégulier et accidenté, décoré partout comme pour une fête, la procession rentre en bon ordre, majestueuse et recueillie, dans le bourg de Munster.

Il est près de deux heures de l'après-midi.

Au milieu de la grande place s'élève un arc de triomphe, recouvert de fleurs et de verdure ; des deux côtés des rues, le peuple fait la haie ; les fenêtres sont garnies de spectateurs, les cloches sonnent à toute volée. L'officiant arrête son che-

val, quatre autres cavaliers l'entourent et couvrent d'un dais le Très-Saint Sacrement. L'ostensoir est alors paré d'une nouvelle couronne de roses blanches et rouges : c'est l'instant le plus solennel.

La foule se prosterne; le prêtre, sans descendre de sa monture, élève l'hostie sainte et, traçant dans l'air un large signe de croix, donne la bénédiction.

Tout le monde se relève et, tandis que la procession fait le tour de l'église collégiale, on voit l'image du Christ s'élever dans les airs et disparaître dans des nuages d'encens.

CHAPITRE XIV

SAINT-ADRIEN, PRÈS DE WALCHWYL

La montagne est parfois bien cruelle à ceux qui l'aiment : demandez à ce vieillard que vous voyez auprès du joli lac de Zoug.

L'azur des eaux est si pur et si doux, la végétation qui se déroule sur ses rives si touffue et si abondante, qu'on dirait un saphir enchassé dans une guirlande d'émeraudes. Rien de gracieux, de simple et d'élégant comme le paysage que forment ici le lac et les montagnes. C'est une solitude vivante dont tous les aspects sont riants. L'ancienne chapelle de saint Adrien, parée de chèvrefeuille et de capucines, augmente le charme : c'est là que le vieil Hurlimann vient quelquefois s'asseoir. Il regarde devant lui longuement, vaguement, puis il essuie du revers de

la main les larmes qui remplissent ses yeux; mais jamais il ne les tourne du côté de la montagne; quand il lève les regards, c'est vers le ciel.

Cependant il est né là, entre le lac et le rocher; il les aimait tous deux. Aucun enfant du village ne s'était plus souvent que lui balancé sur les flots argentés, personne n'avait eu le pied plus agile pour courir d'une cîme à l'autre.

Son travail et sa persévérance avaient su rendre fertile le sol aride, il avait planté de beaux arbres à l'abri des rochers, il avait tapissé d'herbes odorantes les coteaux dénudés. Sa maison décorée de lierre et de jasmin avait la physionomie du monde la plus aimable. Elle tournait le dos à la montagne contre laquelle elle était appuyée et regardait le petit lac qui lui envoyait les caresses de ses brises à travers l'épais feuillage des châtaigniers. Et quand venait l'automne tout le voisinage admirait les pommiers rouges de pommes, les pruniers chargés de fruits, les

dalhias du parterre et les feuilles dorées des charmilles.

Le montagnard remerciait la divine Providence, car dans ces pays où tous sont honnêtes et pieux, Hurlimann était le plus honnête et le plus pieux. Dieu l'avait béni dans sa famille; il avait un bon et robuste fils de vingt ans, deux jeunes filles blondes et bonnes comme l'avait été leur mère.

Quand il revient au bord du lac, une terreur mêlée de tristesse pèse sur son âme; le 26 août 1880, une effroyable catastrophe lui a tout ravi. Le filet d'eau ordinairement limpide et pacifique qui descend de la montagne grossit subitement et soudain se précipita comme un torrent impétueux arrachant tout sur son passage.

Les jeunes filles revenaient des champs, insouciantes et gaies; elles allaient toucher leur habitation quand, saisies par le courant, elles se sentirent rapidement emportées. Leurs cris de

détresse attirèrent l'attention de leur frère qui se jeta à la nage et tenta de les sauver, mais bientôt tous trois disparurent aux yeux des spectateurs impuissants et terrifiés.

En ce moment, un quartier de roche se détacha, tomba comme la foudre dans la plaine inférieure, entraînant dans sa chute les arbres, les terres cultivées et ensevelissant comme sous la pierre d'un tombeau le chalet et les troupeaux d'Hurlimann.

Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard d'une course au village voisin, toutes ses richesses, toute sa joie, tout son bonheur, toutes ses espérances de la terre avaient disparu. Il ne lui restait rien : pas un abri pour dormir ou pleurer, pas un enfant pour le consoler

De l'humble prospérité, il est tombé dans l'entière misère.

Comme Job, il est frappé, comme Job, il se soumet ; aussi bien que Job, il sait porter le poids

de la douleur. Le vivant Rédempteur que le patriarche voyait briller dans la nuit de l'avenir, Il nous est venu, nous l'avons entendu, Il nous a appris comment il faut souffrir. A cette grande parole : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, que son nom soit béni », le chrétion n'a pas ajouté les plaintes sublimes et touchantes de Job, il n'a pas dit : « Cessez de m'affliger, ô mon Dieu, puisque mes jours ne sont que néant. La vie m'est à charge, je m'abandonne aux pleurs et aux regrets ; je parle dans l'amertume de mon cœur et je dis à Dieu : Ne me condamnez pas ; faites-moi connaître pourquoi vous me traitez de la sorte. Est-il digne de Vous d'exercer votre puissance contre une feuille que le vent emporte et de persécuter un brin de paille desséchée ? »

Non, une seule parole est tombée de ses lèvres, c'est la parole divine de Jésus : « Mon Dieu, que votre volonté se fasse. »

Avons-nous jamais songé à l'influence bénie

de cet exemple du Sauveur, qui a ainsi vulgarisé l'héroïsme ?

Un jour, en ces lieux désolés, la nature reprendra son droit de conquête : le liseron des haies et la pervenche des bois reviendront entourer de leurs lianes flexibles les troncs d'arbres brisés ; les lichens, les orchidées, les églantines blanches et roses s'échapperont des rochers entr'ouverts. Assis au seuil de la chapelle sur quelque bloc de granit revêtu de mousse, le vieillard reverra cette vie et cette jeunesse, mais aucune pensée amère ne montera à son cœur : les yeux humides et les lèvres souriantes, il tressera des couronnes pour les tombes de ses enfants et se dira tout bas que les couronnes du Paradis sont bien plus gracieuses encore et bien plus durables.

UNE ÉPITAPHE CUEILLIE DANS LE CIMETIÈRE DE ZOUG

Hier liegt der Zugerbot.
Lieber Gott!
Gib mir das ewige Leben.
Denne, wär ich der liebe Goth
Und du der zugerbot,
Ich würd's dir auch geben

Ce qui veut dire littéralement :

Ci-gìt le messager de Zoug.
O mon Dieu !
Donne-moi la vie éternelle
Car, si j'étais le bon Dieu,
Et toi le messager de Zoug
Je te la donnerais aussi.

CHAPITRE XV

NŒFELS

Il y a encore des catholiques dans le canton de Glaris et pendant longtemps on leur laissa célébrer en paix l'anniversaire de la bataille de Nœfels gagnée en l'an du Seigneur 1388, contre six mille Autrichiens, par cinq cents hommes de Glaris et quelques gens des cantons forestiers. Onze pierres énormes indiquent encore au voyageur les diverses phase de ce glorieux combat qui délivra le pays de la domination autrichienne. Avant la bataille, les Glaronais avaient fait cette courte prière : « O saint patron, ô saint Fridolin ! ô fidèle compatriote, puisque le pays est ta propriété, aide-nous aujourd'hui à nous maintenir. » Après la bataille, ils rendirent des actions de grâces à Dieu et voulurent perpétuer par une fête annuelle

le souvenir de leurs exploits. « De toutes les paroisses on se rendait processionnellement au champ de bataille en chantant des litanies. Le service divin était offert sur le lieu même dans une de ces chapelles que les vieux Suisses ont élevées partout, où Dieu donna la victoire à leurs armes. On priait pour tous les morts. Un prêtre, ordinairement quelque bon capucin, faisait ensuite un sermon à la fois religieux et patriotique, puis, on s'en retournait comme on était venu. Les protestants se joignaient en grand nombre aux processions, et, ainsi que les autres, ils chantaient des litanies, tant la vieille foi a laissé de profondes racines chez ceux dont les pères ne se sont point enrichis des dépouilles de l'Église [1]. » Le prêtre officiant rappelait pieusement les noms des cinquante-cinq citoyens qui ont payé de leur vie la victoire remportée par Pierre Ambuehl et lisait en grande pompe et solennité l'acte officiel chargé de transmettre aux générations à naître le grand

[1] Louis Veuillot.

souvenir. On nous pardonnera de citer cette pièce qui garde aux personnages et à l'époque leur physionomie à la fois guerrière et naïve.

« Au nom de la Très Sainte Trinité, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, Amen.

« A celles fins que, par nous, grâces soient rendues au Dieu tout-puissant, à la Sainte Vierge Marie, aux glorieux princes du ciel saint Fridolin et saint Hilaire [1] nos fidèles défenseurs, et à toute l'armée céleste, et de peur que le souvenir des grands secours et soulagements que nous avons reçus dans notre détresse ne se perde, ceci sera mis en écrit, d'autant que la mémoire et l'entendement de l'homme sont faibles, et que dans la suite des temps on met bientôt en oubli les choses du passé ; c'est pourquoi nous, le landamman et les hommes du pays de Glaris, savoir faisons à tous ceux qui sont ici présents, et à tous ceux qui y seront par après, que mortelles hosti-

[1] Saint-Hilaire a donné son nom à la vallée de Glaris ; la prononciation gutturale des glaronais a fait de Hilaire — en latin *Hilaris*, — *Glaris* et par corruption *Glarus*.

lités et guerres à outrance étaient survenues entre le sérénissime prince et Seigneur, le duc Léopold d'Autriche d'une part, et les honorables, prudents et avisés, nos très bons amis les fidèles et chers Confédérés d'autre part. — Et voici les Confédérés qui pour lors étaient alliés : Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zoug et notre pays de Glaris. Or, il advint qu'en ces jours-là le susdit Léopold d'Autriche marcha contre la petite ville de Sempach en Argau, à dessein d'y endommager les Confédérés dans leurs corps et biens. Alors nos bons amis les fidèles et chers Confédérés de Lucerne, Uri, Schwitz et Unterwald, entreprirent de le repousser et marchèrent, le 9 juillet de l'an où l'on comptait 1386, devers Sempach, et là fut occis le susdit Léopold d'Autriche et avec lui seize comtes et barons ; une grande quantité de chevaliers et de gens d'armes y furent aussi déconfits et mis à mort. Ensuite, au milieu du mois d'août, nos bons, fidèles et chers Confédérés de Zurich,

d'Uri, de Schwitz, et nos gens du pays de Glaris, s'en allèrent contre la ville de Wesen et la prirent le premier vendredi après la fête de Notre Dame, et cela bien loyalement.

« Les gens de Wesen prêtèrent aux Confédérés serment à toujours, ce qui resta ainsi sans paix ni trêve jusqu'au prochain jour de saint Gall. Alors fut moyennée une paix par certaines villes impériales jusqu'au jour de la Chandeleur, puis cette paix fut prolongée jusqu'au carême. A cette époque la guerre recommença, et beaucoup d'hommes pieux et vaillants du pays s'en vinrent dans la ville de Wesen, afin d'icelle garder et défendre et afin que notre pays de Glaris demeura sûr et tranquille. Tandis que nos gens se fiaient au serment et à l'honneur de ceux de Wesen, quelques hommes de cette ville ont machiné contre les nôtres un drame terrible et donné, dans le plus grand secret, de méchants avertissements à nos mortels ennemis. Si bien qu'au prochain quatre-temps, le samedi de l'an où l'on comptait

1388 depuis la naissance de Jésus-Christ, notre bon Sauveur, ces mortels ennemis pénétrèrent nuitamment et à l'improviste dans la ville de Wesen, dont les portes leur furent livrées par les bourgeois. Les Glaronais furent occis par l'épée des gens de Wesen et des ennemis. Plusieurs des nôtres furent mis à mort dans leur lit, où ils s'étaient couchés et endormis sans défiance, car ils avaient cru prendre leur repos chez des amis sûrs. Ainsi furent déconfits par grande perfidie et pitoyablement occis, beaucoup de gens de bien, et ce fut à grand'peine que quelques-uns purent se sauver.

« Le 9 août, jeudi de la semaine de Pâques, de la même année, se rassemblèrent de rechef nos mortels ennemis de la seigneurie d'Autriche. On comptait quinze mille hommes, tant à cheval qu'à pied, qui marchèrent sur Nœfels, en notre pays de Glaris, et rompirent à grandes forces nos lignes et murs de défense. Des nôtres, il n'y avait contre eux que trois cent cinquante hommes,

dont trente nous avaient été envoyés en assistance et consolation par nos bons amis, fidèles et chers confédérés de Schwitz. Les ennemis nous tuèrent bien des braves gens, mais ils furent déconfits près de la Rauti, avec le secours de Dieu tout-puissant, de la sainte Vierge Marie, de nos chers et fidèles soutiens dans nos détresses, saint Fridolin et saint Hilaire, et de toute l'armée des cieux.

« Les ennemis furent mis en grande déroute, tellement que nous leur prîmes onze bannières et que nous leur tuâmes deux mille cinq cents hommes. Quant à ceux qui se noyèrent dans le lac et dans la Linth, on ne saurait en évaluer le nombre. Plusieurs des auteurs du massacre de Wesen périrent en cette journée.

« Et afin que par nous et par nos descendants, grâces soient à jamais rendues au Dieu tout puissant, à la sainte Vierge Marie, aux glorieux princes du ciel, saint Fridolin et saint Hilaire, nos fidèles aides dans les périls, et à tous les saints

de Dieu et pour qu'on n'oublie jamais les grands secours et reconforts que nous en avons reçus, nous avons établi d'un commun accord, pour nous et nos descendants, une procession dans toutes les églises de notre pays, qui s'accomplira de telle sorte, que de chaque maison, le plus honorable personnage aille tous les ans, le second jeudi du mois d'avril, en grande dévotion, par les chemins et sentiers, où les nôtres, à pareil jour, ont enduré grande peine et labeur, jusqu'au moulin, près des fontaines. Que cela se fasse, avant tout, à l'honneur et gloire de Dieu, de Notre-Dame, de saint Fridolin, de saint Hilaire et de toute l'armée céleste, et ensuite pour la consolation et le repos de toutes les âmes des nôtres, qui ont exposé leur vie pour garder à notre pays ses biens et son honneur, ainsi que pour l'âme de ceux qui ont été massacrés à Wesen. Il ne faut pas oublier tant de braves gens qui ont combattu en la bataille : leur souvenir doit vivre à jamais.

« Au nom de Dieu, et en témoignage public et

digne de foi, Nous, les gens du pays de Glaris, avons en commun fait apposer, à ce titre, le sceau de notre pays.

Donné au mois d'avril, le vendredi avant la saint Ambroise, de l'an où l'on compte, depuis la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1389. »

CHAPITRE XVI

UN GRAND PHILANTHROPE

Le révérend père Théodose, capucin

Je ne sais si la Suisse peut offrir à l'admiration de ses enfants plus noble et plus patriotique figure que celle du Révérend Père Théodose, un pauvre capucin qui, sans argent et sans crédit, sut créer et faire vivre des œuvres vraiment grandes. A l'heure où la question sociale agite le monde entier, il n'est pas sans intérêt de lire ce qu'en pensait et comment cherchait à la résoudre un homme qui, par la vivacité de sa foi et la largeur de ses vues, a compris un demi-siècle avant tout autre, la gravité actuelle de notre situation économique et sociale et comment il a travaillé à y porter remède.

Le Père Théodose appartenait à une famille

ancienne et estimée du village romanche de Münster, situé à la frontière tyrolienne du canton des Grisons.

On raconte que son grand-père Jean-Baptiste Flörintöni était allé à Rome, dans son jeune âge, avec l'intention d'entrer dans un couvent. A Florence, un pieux ermite, à qui il demanda conseil, l'engagea à retourner chez lui, ajoutant que beaucoup de ses descendants entreraient dans les ordres ou se feraient religieux.

La prédiction s'est jusqu'ici réalisée pour dix-sept d'entre eux, parmi lesquels il faut mentionner cinq capucins et six religieuses. L'une de ces dernières est actuellement supérieure du couvent de Münster.

Le Père Théodose naquit le 23 mai 1808 et reçut au baptême les noms d'Antoine Crispin. Il n'avait que huit ans quand il perdit son père, Paul Flörintöni. Sa mère Anna, née Fallet, avait atteint l'âge de quatre-vingt-cinq ans lorsqu'elle mourut en 1853.

C'était une femme forte et énergique, en même temps que calme et pieuse. Restée veuve avec six enfants, elle ne fut pas effrayée de la lourde tâche qui lui incombait. Avec de très modestes ressources, elle parvint à élever ses deux fils et ses quatre filles. Son fils aîné, Jean-Baptiste Fidèle devint plus tard capucin sous le nom de Père Florian. Rien n'arrêtait la sollicitude maternelle de l'humble femme et elle entreprit souvent de longs voyages à pied pour aller voir ses enfants lorsqu'ils se trouvaient à l'étranger. C'est ainsi que, malgré les difficultés et la longueur du chemin, elle se rendit un jour à Venise, où sa fille Catherine était alors en service.

Théodose parla toujours de sa mère avec grande vénération ; c'était certainement à elle qu'il devait une bonne part de son caractère actif et entreprenant.

Antoine-Crispin eut pour premier maître de latin un bon capucin tyrolien, résidant à Münster ; puis on l'envoya au collège de Bozen, dans le sud

du Tyrol. Il avait alors onze ans, était vif et intelligent, espiègle et passablement indiscipliné. Or, on ne badinait pas à cette époque, et le manque d'application du jeune écolier lui valut d'être congédié et renvoyé à Münster avec un de ses petits compatriotes. Mal reçus à la maison, ils ne firent qu'y passer, et furent tous deux envoyés à Coire pour y reprendre leurs études. Le guide auquel ils avaient été confiés, pour ce voyage, raconta, au retour, tous les soucis que lui avaient donnés les deux étourdis. Tantôt ils étaient en retard, tantôt en avance ; ils entraient bravement dans les auberges, se faisaient servir ce qui leur plaisait et laissaient sans façon, au guide, le soin de payer l'écot.

Antoine-Crispin cependant ne devait pas rester à Coire. Son frère, le capucin, se chargea de son éducation et l'enfant suivit son professeur à Stanz, puis à Baden, en Argovie. Il s'était mis sérieusement au travail et faisait des progrès rapides, mais l'étude n'altérait pas l'espièglerie de son carac-

tère et son application semble avoir subi des intermittences.

Un de ses maîtres lui ayant un jour prédit qu'il ferait un mauvais examen, il se mit au travail avec acharnement, étudia nuit et jour et passa un examen brillant. Ensuite, il posa lui-même à son professeur une question que celui-ci ne put résoudre.

Le jeune homme avait dix-sept ans quand il résolut d'aller à Soleure pour y faire ses études théologiques. Avant de partir, il vint prier sur la tombe de son frère, le Père Florian, mort depuis peu, et à la mémoire duquel il gardait une profonde vénération. Là, tandis qu'il priait, il crut entendre l'appel de ce maître et de ce frère tant aimé : « Suis-moi ! »

Sa résolution fut prise aussitôt. Le 20 octobre 1825, il entrait comme novice au couvent des capucins de Sion en Valais et, un an plus tard, il prononçait ses premiers vœux. Il continua de se livrer avec succès à l'étude de la philosophie et de

la théologie, et comme il n'avait pas encore l'âge requis pour être ordonné prêtre, il occupa ses nombreux loisirs à l'étude des langues vivantes et spécialement du français.

Cependant cette nature ardente et prime-sautière devait parfois souffrir de l'austérité de la règle, de l'inflexible régularité de la vie claustrale. Il eut à soutenir durant cette période des luttes intérieures très vives : l'épreuve fut si violente qu'il fut un jour sur le point de quitter son couvent et son ordre.

Le souvenir béni de son frère le retint sur le seuil qu'il allait franchir.

Ordonné prêtre en 1830, il fut successivement, dans les années suivantes, maître des novices, professeur de théologie et gardien dans diverses maisons de son ordre. Mais dès lors, son action ne se bornait pas aux religieux seulement, son influence dépassait de beaucoup les murs du cloître et il cherchait les moyens de s'opposer aux progrès croissants de l'irréligion. « Je crus que

pour les combattre, dit-il, il fallait recourir aux mêmes moyens qu'on emploie pour les propager : l'école et l'assistance des pauvres. »

Et, se mettant aussitôt à l'œuvre, il commença par fonder, dans un couvent des religieuses de l'Assomption, un pensionnat de jeunes filles.

Cet établissement était en pleine prospérité quand, en 1841, le couvent fut supprimé de même que la maison des RR. PP. capucins.

Une nouvelle constitution, défavorable aux catholiques, avait été élaborée par le Grand-Conseil du canton d'Argovie et acceptée par la majorité des électeurs, majorité due presque exclusivement au vote des protestants. Une très vive agitation se produisit aussitôt dans les districts catholiques, particulièrement dans les environs des grands couvents de Muri et de Wettizen.

Le gouvernement radical répondit aux mécontents en mettant des troupes sur pied et en sup-

primant, sans autre forme de procès, les huit couvents argoviens.

Les chefs du mouvement populaire catholique, qui avaient, pour la plupart, eu le temps de prendre la fuite, furent accusés de haute trahison et condamnés par contumace. Un ordre d'arrestation fut également lancé contre le R. P. Théodose qui, fort de son innocence, ne se décida qu'avec peine à céder aux conseils de ses confrères et de ses amis et à se rendre en lieu sûr, à Zoug.

Le 15 avril de l'année suivante (1842), il fut déclaré coupable d'avoir troublé la tranquillité et l'ordre public et, à son tour, condamné par défaut, à quatre ans de maison de force et à l'exil perpétuel.

Or, le père Théodose a toujours et absolument nié avoir pris une part active au soulèvement ou fomenté le mouvement populaire. Ceux d'ailleurs qui l'ont connu savent qu'il était beaucoup trop prudent pour seconder une entreprise ris-

quée qui n'avait aucune chance de succès.

Sur le conseil de ses amis, le père Théodose se décida à aller à l'étranger, attendre des jours plus calmes. Il se rendit d'abord en Alsace où son talent oratoire lui acquit bien vite une grande popularité. L'éloquent missionnaire était demandé, réclamé partout.

C'est à Ribeauvillé qu'il apprit à connaître les sœurs institutrices de l'abbé Moitier et qu'il revint au projet, depuis longtemps caressé, de doter son pays de religieuses exclusivement consacrées à l'éducation des jeunes filles.

En automne 1843, il rentra en Suisse, et se fixa provisoirement à Altorf. Il revit et augmenta le *Goffiné*, traduisit les annales de la Confrérie du Cœur immaculé de Marie et employa son temps libre à apprendre l'italien.

En 1845, il fut appelé à Coire comme curé et supérieur de la cathédrale.

La population protestante de cette ville ne voyait pas sans inquiétude l'arrivée de Théo-

dose, auquel, à la suite des événements d'Argovie, on avait fait une singulière réputation de fanatisme.

Quelques semaines à peine s'étaient écoulées et déjà la méfiance faisait place à l'admiration. Protestants et catholiques bénissaient le pauvre capucin qui savait si merveilleusement procurer du travail aux pauvres gens, des soins aux malades et l'instruction aux petits ignorants.

Et quand en 1859 le doyen du chapitre, Nicolas Florentini, fut élu évêque de Coire, il réclama comme vicaire général le zélé capucin.

Celui-ci profita de sa nouvelle situation pour favoriser le développement du *Pius-Verein* — cette association suisse si dévouée au Saint Père — et pour jeter les premières bases de l'Œuvre des missions intérieures.

A force d'instances, il obtint alors du gouvernement protestant de Zurich qu'il fût attribué, sur les biens du couvent sécularisé de Reichnau, une somme de cent mille francs à la paroisse

catholique de Zurich, soixante-dix mille à celle de Winterthur, et vingt mille à celle de Diesikon.

Celui qui réalisait, par sa seule persuasion, tant de grandes et saintes œuvres, avait reçu de Dieu les dons qui agissent sur les masses comme sur les individus. Son extérieur était imposant et sympathique : sa taille haute, ses traits nobles, ses yeux pleins d'expression. C'était un puissant orateur, simple et naturel dans la forme, énergique dans l'expression, plein de sens et de fines observations, grâce à son expérience et à sa profonde connaissance des hommes. Sa parole animée par l'enthousiasme religieux possédait cette logique convaincante qui soulève et entraîne. Et sa persuasive éloquence était à la portée de tous : l'humble femme et le savant en goûtaient également le charme. Il n'y avait plus ni mission, ni carême pour lesquels on ne réclama, avant tout autre, le Père Théodose.

Et le pauvre capucin, voulant se faire tout à

tous, était toujours en route, tantôt pour aller évangéliser des paroisses, tantôt pour se rendre dans les divers établissements qu'il avait fondés et qu'il se faisait un devoir de visiter souvent.

Il s'en allait modestement, seul, à pied, sans s'inquiéter de la longueur du chemin, de l'intempérie des saisons, de la nuit, dont il profitait souvent pour gagner du temps.

On ne sait comment, au milieu de ces fatigues incessantes, le R. P. Théodose trouva moyen d'écrire encore, pendant les quatre années de son vicariat général, un ouvrage en quatre volumes, comprenant ensemble trois mille pages, et qu'il avait intitulé : *Vies des saints de Dieu.*

Mais, humainement parlant, le zèle du Père Théodose l'avait entraîné trop loin et la dernière période de sa vie fut attristée par de nombreux embarras et des difficultés financières de toutes sortes.

En sa qualité de religieux, ses vœux lui interdisaient de rien posséder et par conséquent de

rien acquérir. Or, pour mener à bien ses entreprises philanthropiques, il était obligé de conclure, au nom de tierces personnes ou d'établissements déjà existants, comme l'hôpital de la Croix à Coire et la maison d'Ingenbohl, des achats, des marchés, des emprunts qui s'élevaient parfois à des sommes considérables. Plus tard, il fut engagé par la création d'une fabrique de drap en Bohême, et d'une fabrique de papier à Rhal (dans la vallée du Rhin), dans le mécanisme compliqué de l'industrie moderne, mécanisme qui finit par l'écraser. « Les finances ont toujours été son côté faible », écrivait-on en 1865; il était sous ce rapport trop socialiste, estimait trop peu l'argent, était trop vite prêt à s'en défaire et à se laisser exploiter par des gens qui ne méritaient pas ses faveurs.

Le mauvais état de ces deux fabriques fut le motif du dernier voyage que Théodose entreprit. Il alla en Bohême d'abord et de là revint, en passant par le Tyrol, à Haiden, où il fut délivré par

la mort des embarras qui s'étaient accumulés autour de lui.

Les jeunes gens de la localité, informés de l'arrivée du Père, étaient venus lui donner une joyeuse sérénade et le religieux, oubliant un instant ses soucis, avait passé avec les aimables musiciens une agréable soirée. Il avait été comme de coutume causeur et gai, accueillant et paternel, et rien ne faisait prévoir une catastrophe.

Le lendemain, 14 février, le R. P. Théodose, debout dès six heures, récitait son bréviaire, quand il fut pris d'un étourdissement. Il demanda un verre d'eau, sortit dans le corridor, où il tomba, frappé d'apoplexie. Transporté sur son lit, il était déjà paralysé d'un côté et avait perdu la parole. Il perdit bientôt connaissance et mourut, après une longue et douloureuse agonie, le lendemain 15 février, à 2 heures de l'après-midi.

Sa dépouille mortelle fut transportée à Coire et le saint religieux fut enseveli dans la Cathédrale.

Une foule immense, le gouvernement des Grisons et beaucoup de protestants assistèrent à son enterrement.

L'activité gigantesque de cet homme qui dépasse de beaucoup une force humaine ordinaire se déployait dans toutes les directions. En moins de trente annés, il avait fondé des couvents, des écoles, des hôpitaux, des asiles de vieillards, des orphelinats, des fabriques où il voulait, disait-il, christianiser l'ouvrier et cela au milieu de difficultés de tous genres : difficultés financières, il n'avait rien ; difficultés politiques, on le représentait aux gouvernements comme un fanatique : on cherchait à nuire à ses œuvres, à les rendre suspectes, les protestants prenaient de l'ombrage, les catholiques ne le comprenaient pas toujours.

Rien ne l'arrêtait, rien ne lui paraissait impossible et quand on lui demandait où il trouverait

l'argent nécessaire à des créations nouvelles : « J'édifie, disait-il, quelqu'un paiera. »

Et il avait raison, le Père Théodose. Il mourut en laissant près de deux millions de dettes : tout a été payé par la charité chrétienne et ses œuvres continuent à vivre et à prospérer.

Ce qui paraissait singulier ou même mystérieux dans le caractère de notre héros n'était en réalité que le génie, qui fait d'un grand homme une énigme pour les esprits superficiels. Le Père Théodose ne fut pas seulement un prêtre pieux et convaincu, entièrement soumis à l'Église, il fut encore le plus grand philanthrope que la Suisse ait produit. Certes ce petit pays a possédé et possède encore bien des amis du peuple sincères et dévoués, mais aucun qui, comme Théodose, se soit occupé de tous ses besoins corporels et spirituels.

Théodose possédait tout à la fois une haute intelligence et un cœur compatissant. C'était un homme dans toute l'élévation du mot, c'était

plus encore, c'était un prêtre, et l'on jugerait mal son caractère si l'on cherchait la source de son ardent amour pour l'humanité ailleurs que dans sa foi chrétienne, enthousiaste et profonde.

CHAPITRE XVII

NOTRE-DAME DE LA PIERRE

LÉGENDE

C'était un vieux castel bâti sur un haut pla teau. Tout autour, des forêts de noirs sapins sur lesquels se dessinaient les créneaux élégants et les tourelles aux toits pointus. Des fenêtres s'ouvraient sur l'immense étendue et l'on embrassait d'un coup d'œil les vastes plaines d'Alsace, les châteaux assis sur les collines, la Forêt-Noire et la chaîne des Vosges.

Au dessous, la *Vallée des Roches,* et tout au pied de la montagne, un village perdu dans la verdure des peupliers.

La grande et sauvage demeure était alors habitée par le puissant seigneur de Rottberg, par sa

femme jeune et belle et par le petit Jean âgé de six ans.

Pendant la journée, le châtelain chassait dans les bois du voisinage, tandis que sa noble compagne, vêtue de blanc comme un ange du bon Dieu, descendait la colline et venait apporter aux pauvres gens du pays ses aumônes et ses soins.

Le soir les ramenait tous trois dans la chapelle du château et devant l'image de la Vierge, ils récitaient leurs prières. Le petit Jean se plaçait entre son père et sa mère et de sa voix enfantine disait les noms de Jésus et de Marie.

Durant ses longues journées solitaires, l'enfant cueillait des fleurs pour la Mère de Dieu et apportait dans l'oratoire son oiseau favori, pour qu'il égayât de ses plus belles chansons le petit Jésus.

Cependant le seigneur de Rottberg, qui était riche, pieux et généreux, voulut faire construire, non loin de sa demeure, une église où les habi-

tants du village viendraient chaque dimanche assister aux divins offices.

Plusieurs plans furent élaborés et des architectes en renom vinrent de loin offrir leurs services.

Avant de se fixer, il s'agissait de résoudre une difficulté majeure, choisir l'emplacement du nouvel édifice.

Les habitants du village voulaient que l'église fût construite au milieu d'eux, tout près du pauvre presbytère. « *Ici,* disaient-ils, *la maison du Seigneur sera solidement bâtie ; elle sera fondée sur la pierre ferme.* Et le curé soutenait vivement l'opinion de ses paroissiens.

« La maison de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la maison de tous ; pourquoi l'élever comme un nid d'aigle au faîte de la montagne ? Et quand, la nuit, il me faudra chercher le bon Dieu pour ceux qui vont mourir, comment ferai-je avec mes vieilles jambes et mes quatre-vingts ans? *Mon âme est consumée du désir ardent*

de voir les parvis du Seigneur, mais il ne faut pas m'en rendre l'accès trop difficile. »

La châtelaine, un peu triste, son livre d'heures ouvert à ses côtés disait : « Pardonnez-moi, Monseigneur, si je vous fais souvenir que ce coin de pays a de sanglantes annales ; les seigneurs qui l'habitèrent tantôt pieux, tantôt bandits, toujours guerroyeurs, ont souvent et grandement offensé Dieu. L'un d'eux, de redoutable mémoire, vient, dit-on, chaque nuit, errer à la lisière des forêts et fait entendre des gémissements si tristes qu'ils font tout à la fois peur et pleurer. L'église, construite en ce lieu, appellerait sur les trépassés les divines miséricordes et ferait cesser l'épouvante que ces apparitions ont fait naître parmi vos gens. »

Et de la main, la noble femme désignait la forêt sombre d'où surgissaient, noyés et agrandis par le crépuscule, des arbres séculaires qu'en cet instant la brise ondulait lentement. Le silence était profond, l'air tiède ; dans le lointain un

aboiement lugubre et prolongé se fit entendre.

Le châtelain se signa.

« Moi », dit à ce moment le petit Jean, qui jusqu'alors avait écouté avec une religieuse attention, je voudrais que l'église fût bâtie à l'ombre d'un rocher, là où beaucoup d'oiseaux font leurs nids, où beaucoup de petites fleurs s'épanouissent aux rayons du soleil. »

Comme il achevait ces paroles, un paysan passa dans le sentier au pied de la terrasse. Son front ruisselait de sueur, il portait sur l'épaule la fourche et le râteau.

Le seigneur l'appela.

« Si tu avais assez d'argent pour bâtir une église en l'honneur de la Mère de Dieu, où voudrais-tu qu'elle fût placée ?

Le fanneur répondit :

« Là-bas, tout auprès du ruisseau, afin qu'aux années de sécheresse la Madone en protège la source et que jamais elle ne tarisse. »

Un peu plus tard, une vieille femme parut ; elle était courbée et marchait péniblement, appuyée sur son bâton.

Le châtelain lui posa la même question.

« Je ferais construire l'église à côté du cimetière », répondit aussitôt la vieille.

« Pourquoi ? »

« Pour que les morts n'aient pas à aller trop loin chercher leur dernière demeure et pour qu'ils entendent sans se déranger les *Requiem* et les *Libera*.

Une jeune fille s'avançait forte et robuste, brunie par le soleil.

« Et toi, mon enfant, où placerais-tu l'église si tu devais la faire bâtir ? »

La paysanne réfléchit un instant, d'un long regard interrogea le pays et dit d'un air pénétré :

« Sous les chênes, au bout du grand chemin. »

« Et la raison ? s'il te plaît. »

Elle rougit un peu.

« Les jours d'épousailles, répondit-elle, la noce se déroulerait bien sur la grand'route ; tout le village verrait le joli cortège et regarderait à loisir le marié et sa promise. Et puis, ajoute-elle, la procession de la Fête-Dieu serait plus belle dans le grand chemin. »

Le châtelain restait indécis et perplexe : où fallait-il placer l'église ?

Le lendemain son fils courut comme de coutume par monts et par vaux, sauta d'un rocher sur l'autre comme un chamois dans les Alpes, errant tour à tour dans les forêts de sapins ou dans le dédale des roches amoncelées, se perdant dans les crevasses, s'accrochant aux pointes les plus aiguës.

Il était si heureux ce jour-là qu'il lui prit fantaisie de ne pas redescendre. Peut-être n'avait-il pas vu que l'heure s'avançait et que déjà l'or du

couchant couvrait d'une teinte violette les collines opposées.

Jean était resté debout sur un sommet ; le précipice béant qui s'ouvrait à ses pieds s'emplissait d'ombre ; il entendit comme un bruissement d'ailés ; il sentit un parfum pénétrant comme celui de l'encens et des accords d'un vague mystérieux s'élevèrent de l'abîme. Il se pencha pour mieux entendre, pour mieux sentir.

Les jeux fantastiques de la lune dessinaient dans le gouffre des figures d'anges et de fantômes.

Jean se pencha un peu plus pour mieux voir. Son pied glissa ; il tomba avec un grand cri.

Dans sa chute, il rencontra un tronc d'arbre brisé, rebondit sur une roche en saillie, s'aggripa à une touffe de lichen et son corps, un instant, balança dans le vide.

« Petit Jésus, Sainte Vierge ! » cria l'enfant.

Une seconde fois, il tomba....

Il tomba sans plus avoir peur et sans se faire aucun mal jusqu'au fond de l'abîme.

Je ne sais comment la Vierge se trouvait là, mais en voyant tomber le petit garçon, elle déposa dans un creux de rocher, sur une touffe de mousse fleurie, son Enfant Jésus et, tendant les bras, elle reçut l'imprudent et le pressa sur son cœur.

Dans cette maternelle étreinte, il s'endormit et rêva du ciel.

On le chercha toute la nuit. L'aube commençait à éclairer les cîmes quand un audacieux berger escalada les rochers, sonda l'abîme d'un œil anxieux et vit l'enfant dans les bras de Marie.

Aussitôt des échelles de cordes furent apportées, mais dès qu'un des échelons eût touché le fond du précipice, on vit la Sainte Vierge reprendre l'Enfant-Dieu et déposer à sa place, sur le lit de mousse fleurie, le petit Jean qui dormait

encore. Elle disparut ensuite dans un nuage parfumé.

Dès lors, l'emplacement de l'église fut fixé. Dans le rocher même on érigea la chapelle, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Un couloir creusé dans le roc conduisait du fond du précipice au sommet de la montagne, et là fut élevé le beau sanctuaire de Notre-Dame de la Pierre.

Le père de Jean offrit tous ses trésors et les habitants du village se mirent à l'œuvre, M. le curé en tête. On fit venir pour les aider de nombreux ouvriers, on creusa dans les flancs de la montagne des carrières profondes ; on en tira des blocs de pierres qui servirent de fondement à l'édifice. On abattit les plus beaux chênes des forêts et les plus beaux sapins qui croissent sur les rochers arides ; on les équarrit, on les scia, on les rabota, on en fit la charpente et une haute tour couronna le temple.

Chaque ouvrier se réjouissait de voir ainsi



LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE LA PIERRE

s'élever vers les cieux l'église consacrée à la mère du Sauveur et répétait avec enthousiasme les cantiques sacrés.

« Jérusalem, cité céleste, vision de paix, bâtie dans le ciel avec des pierres vivantes et que des milliers d'anges couronnent comme une épouse ;

« Choisie par une grâce ineffable, enrichie de la gloire du Père, participant aux trésors de l'époux, reine, belle entre toutes, épouse du Christ, cité brillante du Ciel !

« Ses portes toujours ouvertes brillent de pierres précieuses et, par la vertu du Sauveur, celui qui souffre en ce monde y est introduit pour l'amour de Jésus-Christ.

« Les pierres vivantes dont elles est bâtie sont taillées, polies par les mains de l'ouvrier, étroitement liées les unes aux autres et placées sur le faîte.

« Gloire au Père tout-puissant et au Fils unique du Père et au Saint-Esprit : louange, gloire et puissance à Dieu dans toute l'éternité. Amen. »

« La sainteté doit être à jamais, Seigneur, l'ornement de votre maison. »

« Oh ! ce lieu est terrible ! c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel : il sera appelé le palais de Dieu. »

L'église s'acheva. Les ouvriers retournèrent dans leur pays, les paysans redescendirent dans leur village, le châtelain retourna à la chasse. Seul, le petit Jean venait prier dans l'église qui lui paraissait bien grande et bien déserte.

« Père, dit-il un soir, vous avez élevé à la Très-Sainte Vierge un beau et vaste sanctuaire mais — à part le dimanche — personne ne vient y chanter ses louanges. Or, je voudrais que nuit et jour des voix saintes et pures montassent vers Elle, pour la remercier et pour la louer, qu'il vous plaise que des moines y viennent remplir ce saint office. »

Deux mois plus tard, les religieux étaient installés. C'étaient de pieux augustins qui restèrent

à leur poste d'honneur jusqu'à ce que la tourmente religieuse du XVIᵉ siècle vînt les en arracher. Ils y furent remplacés plus tard par les Bénédictins de la célèbre abbaye de Reinwyl. Ceux-ci, grands serviteurs de Dieu, savants profonds, excellents laboureurs reprirent les chants sacrés, quelque temps interrompus. Le jour, ils travaillaient aux champs, mais, quand la nuit tombait, on les voyait glissant comme des ombres sous les arceaux du cloître, se diriger vers l'église. Leurs silhouettes se dessinaient vaguement entre les grands piliers et bientôt leurs voix graves entonnaient les hymnes.

*
* *

Des centaines d'années passèrent. Les nobles seigneurs, leur fils Jean, leurs petits-enfants et leurs arrières-petits-neveux avaient disparu. Au lieu de continuer à élever vers les cieux les flèches de ses tourelles et les festons de

ses ogives, la vieille demeure féodale s'était pierre à pierre étendue sur le sol.

Ainsi s'en vont les choses de ce monde, même les meilleures et les plus solides.

Seule, l'église étayée par l'abbaye était restée debout. Le chant des moines, sans cesse rajeuni et toujours infatigable comme celui des anges, retentissait encore chaque nuit sous les voûtes sonores, et dans la grotte qu'elle s'était choisie, la Vierge Marie recevait chaque année des milliers de visiteurs. Beaucoup s'en retournaient guéris, tous s'en allaient consolés.

Les moines avaient fait de la contrée sauvage un pays fertile : des champs, des prés, des forêts, des vignes garnissaient les coteaux ; les pauvres gens étaient nourris et vêtus et les pèlerins attristés, fatigués des choses de ce monde venaient se consoler et se reposer auprès des bons Pères. La vie, dans ces contrées, était sainte, laborieuse et douce et les siècles écoulés semblaient répondre des siècles à venir. Mais

partout il y a des ingrats, partout se trouvent des cœurs mauvais qui sèment la haine et le désordre. Un jour le Père Abbé reçut cette incroyable nouvelle[1] : le Grand-Conseil du canton de Soleure avait voté la suppression du couvent de Notre-Dame de la Pierre et le peuple, interrogé, venait de sanctionner cette odieuse injustice.

La dernière heure avait sonné pour l'abbaye huit fois séculaire.

Quelques jours plus tard, le beau monastère, les forêts défrichées, les terres rendues fertiles, les vignes prospères étaient mises en vente.

Les bibliothèques réunies des couvents de la Pierre, de Schœnenwest et des Franciscains, également dépouillées, formèrent une bibliothèque cantonale, et l'on dit que les grands conseillers crurent qu'ils avaient fait œuvre pie.

[1] Les détails qui suivent sont rigoureusement historiques.

Enfin, le dimanche de la Passion, qui, en cette année 1875, tombait le 14 mars, fut le dernier jour où les voûtes de l'antique église retentirent des chants divins.

Il y avait foule : tout le pays était venu et pleurait. On voulait retenir les Pères, on voulait garder la Vierge, on voulait sauver l'église.

Dans la sainte chapelle le nombre des communions fut immense.

Trois jours de sursis restaient encore, mais on n'espérait plus. Les religieux baisaient les pierres de leur église et les pieds de la Madone.

Le 17, à sept heures du soir, des gendarmes pénétrèrent dans le cloître et signifièrent au prélat l'ordre de partir.

« Je ne dois, à aucun prix, abandonner le poste que Dieu m'a confié ; je ne m'en irai pas. »

Les gendarmes se saisirent de lui et le traînèrent hors du couvent.

La nuit était venue ; les étoiles une à une se levaient au ciel, l'air était vif et froid, les petites fleurs du printemps, prématurément ouvertes, avaient déjà refermé leurs corolles.

Les agents de la force dirent au prélat : « Vous êtes libre ! »

Les religieux et les novices rejoignirent leur supérieur ; ils étaient libres aussi !...

Une maison voisine leur offrit l'hospitalité, c'est là qu'ils passèrent la nuit.

Il fallut bien prendre ensuite le chemin de l'exil.

Le Président de la République de l'Équateur était alors un grand homme et un grand chrétien ; il écrivit aux moines et leur dit : « Venez. A quelques lieues de Quito se trouve une belle vallée qui sera vôtre ; vous y élèverez un monastère plus vaste que celui qui vous est enlevé, vous y prierez en paix. Venez, nous vous aimerons. »

Dix moines partirent aussitôt pour l'Amérique; Garcia Moreno fit payer les frais de voyage. Les religieux disaient : « Nous fonderons là-bas une colonie suisse, ce sera la patrie retrouvée. »



GARCIA MORENO

Ceux qui étaient trop vieux ou trop souffrants pour partir trouvèrent en France, avec un abri, la liberté d'étudier les saintes Écritures, d'enseigner la jeunesse et d'adorer Dieu.

Les moines ne font de mal à personne, mais

les méchants ont peur des moines. Le gouvernement de Soleure ne rougit pas de traiter cette affaire avec l'étranger, et, le jour du départ, dès quatre heures du matin, quatre-vingts casques à pointes, sous la direction du Kreis-director de Mulhouse, arrivaient sur le territoire suisse. En cas d'émeute, ils voulaient prêter main-forte aux spoliateurs.

La petite chapelle souterraine est encore visitée; on vient y prier encore, mais on n'y prie pas sans pleurer, car la joie n'est pas revenue. Les yeux et les cœurs des pèlerins cherchent en vain dans le cloître, désormais silencieux et abandonné, l'ombre des saints religieux.

CHAPITRE XVIII

POÈTES INCONNUS, POÈTES OUBLIÉS

Poète veut dire littéralement créateur. En ce sens, Dieu est donc le grand poète, et la création l'épopée divine tombée de ses lèvres éternelles. Le but de ce poème incomparable est la glorification du Verbe dans les créatures, sa durée est le temps, son espace l'univers et son action une marche triomphale qui s'avance sans entraves d'une éternité à l'autre.

Ceux qui ont compris les ineffables harmonies de ce poème de Dieu ont balbutié des mots sublimes ; un souffle inspirateur a passé sur eux, et ils ont chanté comme les prophètes, aimé comme François d'Assise, écrit comme Thérèse de Cépède.

La vraie poésie est un écho du ciel : la seule

qu'il faut admettre, disait Platon, est celle qui nous rend vertueux et nous donne une idée juste de la divinité.

Pourquoi donc nous a-t-on montré la poésie comme une fleur de jeunesse dont le parfum pénétrant s'évanouit à mesure qu'il se répand et dont l'éclat trop vif disparaît avec la rosée du matin? Que deviendrions-nous, grand Dieu! si la poésie était l'apanage de la seule jeunesse. A celle-ci, sans doute, il appartient de chanter le bonheur, l'avenir, les charmes de la vie, la douceur de l'amitié, les arts, la beauté, mais que saurait-elle nous dire de la volupté des larmes, des enivrements de la souffrance, de la passion du sacrifice ; ces poèmes intimes dont Dieu seul sait faire vibrer dans les âmes les âpres mélodies! Pour chanter les vertus ignorées et l'héroïsme qui se cache, il faut avoir longtemps vécu, longtemps prié, longtemps souffert ; il faut qu'insensiblement les yeux se soient détournés des choses d'ici-bas pour se fixer vers

l'insondable avenir que nous révélera la mort. Et plus les regards se concentrent vers ce lointain horizon, plus le voile s'épaissit du côté de la terre, plus aussi le cœur éprouve le besoin de chanter ; car pour chanter le ciel, il faut fermer les yeux ; pour lire dans les âmes, il ne faut plus voir les choses de ce monde, et c'est dans les ténèbres qu'il faut apprendre à sonder les replis des cœurs.

Homère, Milton, Ossian, ne furent-ils pas des vieillards aveugles ? Double nuit qui éclaira leur génie et révéla à son vol hardi les immenses plaines des cieux.

Il faut l'avouer, peu de poètes ont su répondre à la sublimité de leur mission et s'élever par la vivacité de leur foi et de leur amour, par la pureté de leur cœur jusque dans le sein du grand poète. Ceux-là même qui ont voulu soulever le voile du Temple éternel et jeter un vague coup d'œil sur les merveilleux décors qu'il nous cache sont les

moins connus. C'est en vain qu'ils ont voulu en sonder eux-mêmes et nous en révéler, à nous, les troublantes profondeurs ; la foule qui acclame ceux qui célèbrent ses passions ou ses faiblesses, n'a pas un sourire pour ceux qui célèbrent son Dieu. De très nobles talents ont vainement cherché à se frayer un passage à travers cette indifférence et ce dédain : les poètes religieux sont morts sans avoir pu percer. Après leur mort, quelques amis de la saine poésie ont recueilli leurs œuvres éparses, les ont redites dans l'intimité, ont cherché à les faire admirer, mais pas plus sur la tombe que sur le front des poètes, ils ne sont parvenus à jeter une couronne de gloire.

En Suisse, Fribourg, la ville très catholique, pourrait à bon droit s'enorguellir de quelques-uns de ses poètes religieux, et nous ne citons pas sans émotion Ignace Baron, le poète aveugle, qui dût à une cécité précoce l'illumination de ses pensées.

C'était un pauvre petit garçon, né à Châtel-Saint-Denis de parents indigents et qui, dès l'âge de neuf ans, fut obligé de gagner le pain de chaque jour en gardant dans la montagne les chèvres et les moutons. . . . .

J'ai gardé les troupeaux au bord des précipices,
Bravé le froid, la pluie et l'ardeur du soleil ;
J'ai porté des fardeaux, dormi sur la bruyère ;
Cent fois j'ai dû, dans ma carrière,
Passer des jours sans pain et des nuits sans sommeil.

C'est de l'histoire vivante, c'est sa propre histoire que raconte ainsi le jeune berger Mais il n'était pas destiné à la vie des champs : on lui fit apprendre le latin, il continua ses études sous l'habile direction des RR. PP. Jésuites de Fribourg et rêva un instant d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Hélas ! à vingt-huit ans, la *goutte sereine* vint irrévocablement fixer sa vie dans la douleur et fermer ses yeux qui ne devaient se rouvrir qu'en face de l'éternelle beauté.

« Longtemps fermés à la lumière
« Mes yeux enfin se sont ouverts
« Et ce que j'ai cru sur la terre,
« Ce que j'ai chanté dans mes vers
« Je le contemple sans mystère[1]. »

Ces mystères de l'éternité, Ignace Baron semble en avoir écarté dès cette vie l'impénétrable rideau. Son âme, assoiffée d'idéal et de clarté, eut plus qu'une autre le pressentiment de ce monde qui nous attire, l'instinct de l'au-delà qui chante au fond de notre être. Le malheur présent lui était une lumineuse révélation du bonheur à venir ; il racontait les combats à soutenir pour le posséder un jour, peignait bien la tristesse des âmes avides de l'infini. Le pinceau du poète prenait parfois des nuances plus légères : il se plaisait à décrire les sites qui avaient captivé son enfance ou à railler finement les travers de l'humanité. D'autres fois, il nous parlait avec une

[1] Ces vers sont gravés sur la tombe du poète.

piété attendrie de la Vierge et des saints. Tour à tour, poète lyrique ou guerrier, il savait être encore un fabuliste aux idées charmantes, un moraliste sévère, un ardent apologiste de la religion. Il aimait son pays et n'était jamais mieux inspiré que lorsqu'il en racontait les gloires.

Parmi les pages héroïques de l'histoire nationale, il faut placer le départ des Gruyériens pour la Terre sainte. Au temps des croisades, les seigneurs Hugues et Turnius qui, comme la plupart à cette époque, étaient bons princes, forts généreux, grands fondateurs de maisons pieuses, dotèrent de leurs biens le cloître de Rougemont, puis rassemblèrent cent beaux soldats pour la conquête du Saint-Sépulcre.

Princes et vassaux, bourgeois et paysans applaudirent à ce projet éminemment chrétien, mais les jeunes montagnardes n'entendaient pas qu'on leur ravît de cette façon leurs frères et leurs fiancés. Elles tentèrent d'empê-

cher le départ et vinrent, durant la nuit, fermer les portes du château et lever les ponts, mais personne ne tint compte de leur douleur. Les portes furent rouvertes, les ponts baissés, et l'on vit le baronnet, armé de toutes pièces, s'avancer fièrement à la tête de la troupe. Sa voix mâle et énergique domina les sanglots : « En avant la Grue [1], criait-il, s'agit d'aller, reviendra qui pourra. »

Et cent voix répétèrent : « Pars, Gruyère ! en avant la Grue ! »

Les jeunes filles, du haut des remparts, virent leurs valeureux compatriotes disparaître dans un nuage de poussière. Quand la dernière bannière se fut évanouie, que le dernier clairon eut sonné le dernier adieu, elles s'interrogèrent en pleurant et se demandèrent avec effroi si cette mer lointaine qu'il fallait traverser pour aborder la Terre Sainte était bien aussi grande

[1] Les comtes de Gruyères portaient une grue avec la devise : *Tranvolat nebula virtus.*

que ce lac le long duquel elles passaient pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lausanne.

Dieu le veut ! disaient en partant les croisés, et la foule enthousiaste répète après eux : Dieu le veut !

« Aussiiôt cent guerriers, l'orgueil de la Gruyère
Jurent d'aller combattre aux rives du Jourdain,
Les voilà réunis sous l'antique bannière ;
En partant ils chantaient ce belliqueux refrain :
Soldats du Christ, prenons les armes,
Suivons la grue, allons, partons !
Vous qui restez séchez vos larmes,
Si Dieu le veut, nous reviendrons.
Il faut, aux champs de l'Idumée,
Que les croisés gruyériens
Aillent grossir la grande armée
Qui doit affranchir les chrétiens. »

L'âme d'Ignace, humble et naïve, était née pour chanter. Le parfum d'une fleur, l'écho d'une harmonie lointaine, une pensée pieuse suffisait pour provoquer l'émotion et les plus nobles vers jaillissaient de sa plume :

A CELLE QUE J'AIME

L'amour a de tout temps inspiré le poète :
Toute lyre à son tour lui paya son tribut.
J'aime aussi, je l'avoue, et ma flamme secrète,
Malgré moi, sous ma main, fait soupirer mon luth.

Celle qui me captive est si tendre et si belle,
Qu'il faut pour la chanter des accents tout nouveaux !
Il faut, pour retracer son image fidèle,
Du divin Raphaël emprunter les pinceaux !

Sous les plis ondoyants de sa robe traînante
Que sa pose a de grâce et son air de grandeur ;
Quand sa bouche sourit, la rose est moins brillante
Et l'aurore ne peut égaler sa fraîcheur.

Son regard est plus doux qu'un matin sans nuage,
Il calme mes douleurs, dissipe mon effroi ;
Il me semble, en voyant son radieux visage,
Que le parvis céleste est ouvert devant moi.

Sa parole touchante est si mélodieuse,
Qu'à l'entendre je goûte un bonheur inconnu ;
La harpe de David est moins harmonieuse ;
Son charme irrésistible embaume la vertu.

Son cœur ! ah ! que ne puis-je à tout ce qui respire
Répéter que son cœur est un fleuve d'amour,
Dont les flots débordés sur tout ce qui soupire,
Voudraient laver les plaies du terrestre séjour.

Son âme ! Ah ! qui peindra les splendeurs de son âme !
Il n'est rien après Dieu de plus beau, de plus pur.
Ce monde en est indigne, et le ciel la réclame :
La voilà qui s'assied sur un trône d'azur !

Onze étoiles soudain, sur sa tête brillante,
De rayons argentés lui forment un bandeau ;
Du bout de l'horizon, la lune intelligente
Arrive sous ses pieds, lui servir d'escabeau.

Les anges éblouis par l'éclat de sa gloire,
Se voilent devant Elle avec leurs ailes d'or.
Dans un hymne sans fin exhaltant son histoire,
Les justes prosternés confondent leurs transports.

De son trône enflammé, la Sagesse adorable
Contemple et applaudit l'ouvrage de ses mains,
Et la Vierge sublime, en sa pose ineffable,
Épanche son amour aux pieds du Saint des saints.

Marie ! oh ! voilà bien l'objet de mon ivresse !
J'appris à la connaître au bord de mon berceau ;
Je l'aime ! Et que ne puis-je, à force de tendresse,
Mériter que ses bras me servent de tombeau !

Ces vers coulent d'une source abondante et tranquille ; ils ont la majesté de la prière et la douceur des larmes. N'y a-t-il pas là de quoi satisfaire un goût délicat et notre poète, pour n'avoir pas connu la célébrité, en est-il moins un bon poète ?

Écoutez encore ce gémissement de l'aveugle :

« Autrefois je voyais ces montagnes lointaines,
Cet horizon pourpré qui limite nos plaines,
Ce tapis de verdure et ces fleurs du chemin;
Je voyais du printemps les grâces renaissantes,
Le sourire de l'aube et ses larmes brillantes.
Mais hélas ! je ne vois plus rien !

Non, plus rien dans le ciel et plus rien dans le monde !
Tout nage autour de moi dans une nuit profonde.
Tout me semble exister comme s'il n'était pas.
Ne soyez point surpris, si parfois je succombe !
Il faut, pour me comprendre, entrer dans une tombe,
Vivre dans la nuit du trépas.

J'ai, comme vous, jadis, contemplé la lumière,
J'ai vu pendant vingt ans les splendeurs de la terre ;
Et plus j'en ai joui, plus mon cœur doit souffrir.
Oh ! tomber tout à coup dans l'ombre et la souffrance,
Voir ainsi s'écouler la vie et l'espérance,
Ce n'est pas vivre, c'est mourir.

J'entends bien bourdonner l'abeille qui butine,
Le rossignol chanter au haut de la colline,
Et mugir les troupeaux dans le creux du vallon ;
J'entends bien à mes pieds le ruisseau qui murmure ;
Mais qu'importe ? à mes yeux se voile la nature,
Et sans voir peut-on jouir ? Non.

Je sens bien les parfums s'exhaler de la rose,
Le zéphir caresser la fleur à peine éclose,
Les rayons du soleil ruisseler sur mes flancs ;
Mais lorsque autour de moi tout déroule ses charmes,
Au lieu de contempler, mes yeux n'ont que des larmes
Et mon âme que des tourments.

Seul, errant sur des mers sans soleil, sans étoile,
Pilote infortuné, je conduirai ma voile.
Adieu donc, jours dorés, bonheur, riants séjours !
Adieu, fleurs du printemps, aurores éclatantes !
Et vous, livres chéris, études ennivrantes !
C'en est fait, adieu pour toujours !

Ce poète si déshérité des caresses de la vie chante son malheur, il le raconte, mais il ne s'en plaint pas ; d'autres douleurs l'occupent, et pour nous parler de l'Église et du Souverain Pontife persécuté, il trouvera des vers simples et énergiques, empreints d'une vigueur toute chrétienne.

La mer rugit autour de la barque de Pierre ;
Tous les vents, tous les flots, tous les monstres marins
Ont ligué leurs efforts pour lui faire la guerre,
Et briser l'arche des chrétiens.

Mais le Pontife est fort des promesses divines,
Il sait que les enfers ne prévaudront jamais.
Sans crainte il voit surgir les hordes assassines,
Tramant dans l'ombre leurs forfaits.

Dans ce duel à mort, sans pareil dans l'histoire,
Où Satan veut du Christ, triompher à tout prix,
Il est seul contre tous, et sûr de la victoire,
Il l'annonce au monde surpris.

Rome a-t-elle jamais vu plus grande figure,
D'un éclat plus sublime orner la papauté ?
Sous le triple bandeau, sa blanche chevelure
Rehausse encore sa majesté.

Moins grand était David, marchant avec sa fronde
Pour terrasser l'orgueil du géant Philistin :
Moïse était moins grand quand il suspendait l'onde
Pour délivrer le peuple saint.

Comme autrefois Noé, sur les eaux du déluge,
Pendant que les humains périssaient dans les flots,
Il dirige sa nef, notre unique refuge
Au sein du moderne chaos.

C'est l'ancre du salut, le rempart de l'Église,
Notre Palladium et notre bouclier.
Ce vieillard, que l'impie en son orgueil méprise,
Porte le poids du monde entier.

Du Dieu crucifié, c'est la plus belle image ;
Bénissons le Très-Haut de nous l'avoir donné.
L'enfer devant sa foi, ses vertus, son courage,
S'arrête et demeure étonné.

Oh ! le dragon rugit, il pousse un cri suprême,
Pour un dernier assaut range ses bataillons.
Il s'agite, il écume, il s'attaque à Dieu-même ;
Voyez grandir ses légions.

Mais en vain les suppôts de la force brutale
Pensent anéantir le monarque romain :
Celle qui terrassa la puissance infernale
Saura confondre leur dessein.

Le Pontife a fixé sur sa tête brillante
Une étoile nouvelle, un nouveau diamant ;
Et Marie, à son tour, veut de sa main puissante,
Garder le roi du Vatican.

Parfois les vers d'Ignace Baron deviennent moelleux et tendres et rappellent ceux de Com-

mire ; rien de gracieux comme *L'Enfant qui dort sous un palmier*.

Non loin de Nazareth, une vallée ombreuse,
Dont le charme surprend les yeux des voyageurs,
Étend de tous côtés sa pelouse soyeuse,
Riche de parfums et de fleurs,
Des bosquets d'ifs au vert feuillage
Couvrent les prés du voisinage,
Avec des massifs d'aloès.
Des rocs mousseux de la colline
S'écoule un ruisseau dont l'ondine
Murmure à l'ombre des cyprès.

Un palmier, déployant sa brillante parure,
Se dresse solitaire au milieu du vallon ;
Il arrondit dans l'air son dôme de verdure,
Comme un superbe pavillon.
Un jour qu'un soleil magnifique,
Avec son luxe asiatique,
Dorait ces lieux de ses splendeurs ;
Que la nature orientale,
Mettant sa robe nuptiale,
Montrait sa grâce et ses couleurs ;

On vit un jeune enfant sous l'ombrage s'étendre
Et goûter la fraîcheur de l'arbre hospitalier.
Son lit était formé de mousse fraîche et tendre,
Des fleurs lui servaient d'oreiller.

Un de ses petits bras se penche
Le long de sa tunique blanche
L'autre est ramené sur son cœur.
Le surprenant dans cette pose,
Sur sa paupière à demi-close
Le sommeil répand sa liqueur.

Il dort ; ah ! qui pourrait contempler son visage
Sans tressaillir de crainte et d'amour à la fois ?
Son teint semble un lait pur, où la rose surnage.
Plus beau que la pourpre des rois ;
Les petits yeux d'azur céleste
Ont une teinte si modeste
Que son regard est sans pareil ;
Ses traits d'une touche sublime,
Qu'un feu divin toujours anime
Lui donnent l'éclat du soleil.

Sur sa lèvre rosée un sourire angélique
Se joue en imprimant un suave contour ;
Les lignes de sa main sont d'une grâce antique
Et plus brillantes que le jour.
Les longs cheveux, couleur dorée,
Dont sa figure est encadrée,
Sont partagés au haut du front ;
Leurs boucles au souffle d'Éole,
Lui font une blonde auréole
En voltigeant sur le gazon.

Vous qui cherchez partout la perfection modèle,
Pour enrichir les arts de chefs-d'œuvre nouveaux,
Voici votre idéal, mon palmier le recèle,
Venez inspirer vos pinceaux.
Pour l'embellir, voyez encore
Autour de lui tout se décore
Tout prend un charme éblouissant,
La terre est plus luxuriante
Le ciel plus beau ; plus odorante
La brise au souffle caressant.

Dans le dôme touffu de l'arbre tutélaire,
Voltigent deux ramiers au plumage neigeux;
On les entend parfois, avec plus de mystère,
Roucouler des sons langoureux.
Pour animer le paysage
Un berger, dans le voisinage,
Fait paître son heureux troupeau.
Pendant que ses agneaux bondissent,
Que ses vaches au loin mugissent,
Il chante assis sous un ormeau.

Mais reportons les yeux sur la scène riante :
Sous les plis de sa robe et son voile de lin,
Une femme cachant sa beauté ravissante,
Y veille, un rameau dans la main.
On la voit, tantôt inquiète,
Écarter l'abeille indiscrète,

Le papillon aux ailes d'or ;
Tantôt debout près de la couche,
L'œil partout, un doigt sur la bouche,
Son geste semble dire : il dort !

De grâce, quand il dort, retenez votre haleine,
Zéphirs ; et vous, Bergers, chantez plus doucement.
Tourterelles, silence ; et murmurant à peine,
Ruisseau, coulez plus lentement.
Que la génisse mugissante,
Que la forêt retentissante
N'aillent pas troubler son repos.
Que tout se taise à ma prière,
Que dans les airs et sur la terre,
Rien ne réveille les échos.

D'un air mystérieux, au haut du monticule,
Apparaît toutefois un jeune adolescent ;
D'un chevreau sur ses reins la dépouille circule
Et forme son seul vêtement.
Les yeux baissés, le front sévère,
Le visage pâle et austère,
Il marche à pas silencieux ;
Ses cheveux flottent sur l'épaule ;
Une croix, une banderolle,
Surmontent son bâton poudreux.

Il s'approche en tremblant, sur la couche s'incline,
Contemple avec amour, adore avec ferveur ;

Puis se lève, s'éloigne et bientôt la colline
Cache l'étrange visiteur.
Il va, plein d'une foi profonde,
Annoncer le Sauveur du monde,
Baptiser au bord du Jourdain,
Car il a vu dans la prairie;
Dormant sous l'aile de Marie
L'Enfant promis au genre humain.

Il y a dans ces lignes de belles inspirations pleines de feu, d'invention et de grâce et notre poète mérite-t-il d'être si peu connu ?

CHAPITRE XIX

DOM HERMANN

Fribourg a eu d'autres poètes encore. La bonhomie, la franchise, la naïveté, l'ironie, l'amour de la religion et de la patrie sont les traits principaux de la poésie comme du caractère des Fribourgeois. Dom Hermann, le poète-mécanicien, qui chantait ses machines comme nous chantons les oiseaux et les fleurs, en est une des personnalités les plus remarquables.

Attiré par la vie contemplative, il choisit les solitudes de saint Bruno et entra comme novice au couvent de Saint-Hugon. C'est là que, devenu bon chartreux et mécanicien habile, il célébra tour à tour avec un talent incontestable et une égale conviction les charmes de la solitude et les

merveilles de la mécanique. La *légende en vers des machines construites par lui-même* est un vrai tour de force en versification, et le poète n'hésite pas à reconnaître qu'il y eut quelque témérité à nous donner ainsi la description de ses œuvres mécaniques et astronomiques :

« Car en prose déjà ce serait très pénible.
« Le tenter en des vers, c'est cent fois plus terrible. »

Louis Veuillot, dans ses *Pèlerinages de Suisse*, résume une des *légendes* de notre Chartreux et sa prose élégante nous révèle la singulière conception de l'œuvre originale.

« Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de

travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon qui fut insuffisant, et bientôt aux angles et au petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage ; pendant quelques nuits les choses allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venait onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait. Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait, toujours à onze heures, lui siffler dans l'oreille : Il est temps, levez-vous ! Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur, il se recon-

nut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil, et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable et le mécanicien humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre ; il fallait reprendre le dessus. Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur tout boîteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset et que la planche, avec le temps, fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur, soit que ses jambes fussent endurcies ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une nouvelle invention, et, tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde qui, à

l'heure fatale, se tend, sans crier gare, et le jette à bas de son lit.

« Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours..... Endormir ! Oh ! non, le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte, et, malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin ! Ce fut son dernier mot. »

« Le Père ne se borna pas à fabriquer des engins contre le sommeil. Il exécuta plusieurs travaux pour le couvent, entre autres une sorte d'horloge almanach-bréviaire en carton, qui, dans son genre, est une merveille. Heures, minutes, secondes, jours, semaines, mois, années, comètes, planètes, phase de la lune, jours fériés, jours d'abstinence pour les Chartreux (et il y en a !), jours des saints ; je ne sais ce que le cadran ne montre pas. Mais le plus curieux de ses inventions, c'est un orgue touché par une main mécanique, qui accompagnait de lui-même

plusieurs chants simples de l'office divin. »

Ce moine, au génie singulier, n'était pas seulement un dormeur comme vous et moi, un mécanicien, un inventeur comme bien peu le sont, un religieux fervent qui avait plus soucis des âmes que de sa gloire, et qui écrivit des lettres de direction comme saint François de Sales, c'était encore un poète, et ses historiens ont eu grand tort de garder le silence sur ses productions littéraires. Tout un côté de génie de Dom Hermann reste ainsi ignoré ; notre chartreux était un Delille pour la fécondité des vers ; nous en comptons plus de vingt mille sortis de sa plume. Il décrit ses machines, raconte sa vie et traite des sujets de piété. Ses œuvres, pleines de verve, rappellent les premiers temps de la littérature française ; il débute en nous donnant les *contemplations* qui ont captivé ses premières. années.

« C'était dans mon enfance ; j'avais quatre ou cinq ans
Seul, assis, j'admirais, un beau jour de printemps,

Des rayons du soleil le ciel illuminé,
De ma raison aussi, c'était la matinée.
Dans un âge si neuf, perçants étaient mes yeux;
Je voyais clairement vibrer l'air dans les cieux.
Ravi, je contemplais les arbres et les plantes,
Dont les variétés me semblaient étonnantes.
Mais voyez ce beau bleu, ce contour azuré,
Et cette voûte immense, et ce cercle doré !
Que de belles couleurs ! Voyez cette nuée :
Sans jambe elle marche, et sans être appuyée.
Voyez cet arc-en-ciel, ces teintes tout autour !
Quel compas il fallut pour tracer ce contour !
La nuit comme le jour, le Beau se montre encore !
Cette céleste voûte autrement se décore.
Que de points scintillants m'éblouissent les yeux !
O Dieu ! que de grains d'or sont semés dans les cieux !
Quelle extase en voyant resplendir les étoiles,
Comme des diamants cousus sur de grands voiles !
Qui me dira comment ce grand bassin d'argent
Croît et décroît, changeant de place à chaque instant ?
La lune, le soleil, dont la vive lumière
Vient frapper mon œil même à travers la paupière.
Qui les a faits ? Qui peut ainsi les diriger ?
Ils vont si loin, si vite, et ne semble bouger !
Qu'ils restent suspendus comment peut-il se faire?
Ils devraient, selon moi, fondre sur notre terre.
Fermés j'avais les yeux comme poulet dans l'œuf ;
Je ne comprenais rien. Mon Dieu que j'étais neuf !

Afin de tout savoir, je courus vers ma mère,
Lui demander raison d'un si profond mystère.

Cette description fraîche et naïve des premières impressions de notre chartreux au spectacle de la nature ne manque ni de coloris, ni de grandeur. Sans doute à ces brûlantes questions, la mère répondit en parlant du bon Dieu et des anges et redit, sous une autre forme, ce que raconte un aimable auteur :

« Je me rappelle que, quand j'étais un petit garçon, j'étais fou de tout ce qui est au ciel. Je n'avais qu'à lever les yeux pour y voir des légions de séraphins au doux regard, aux ailes de feu ; tout ce que j'y voulais voir, en un mot, je l'y voyais.

Aujourd'hui, il m'arrive bien encore de regarder là-haut, et d'y chercher ce que j'y trouvais alors ; mais — ma vue est-elle moins bonne ? — Ces visions bien-aimées, mon œil ne les atteint plus !

Je parle de mon enfance ; c'est aux étoiles

qu'il faut que j'arrive, et, auparavant, il faut que je prononce le nom de ma mère.

J'avais alors une bonne, et tendre, et pieuse mère, — que je n'ai plus ; — elle me mena un soir à la fenêtre, un soir que j'avais été tout à fait sage ; et, me montrant la belle nuit qu'il faisait, et les belles étoiles qui l'éclairaient à l'envi, — elle me raconta que ces belles étoiles étaient les yeux des anges, qui, de là-haut, veillent la nuit sur le sommeil des enfants dociles, et que plus les enfants avaient été dociles, plus les yeux des anges s'illuminaient au ciel de joie et de contentement.

C'était là un de ces contes que les mères font à leurs enfants, et que les enfants, — qui ont le bonheur de tout croire, — accueillent avec avidité. Aussi, quand venait le soir, et que je me sentais sous ces brillants regards, je devenais, comme par enchantement, le plus obéissant, et (on me l'a dit) le plus aimable petit garçon qui se pût voir. — Si le sang, si l'âge m'emportaient :

« Les anges te regardent, me disait ma mère, prends garde ! » Et je prenais garde, pour ne pas fâcher les anges.

Ces chères étoiles, comment en parler dignement ? tout éloge qu'on ferait d'elles n'est-il pas insuffisant ? Les poètes en ont fait de la poussière d'or, ils les ont comparées à tout, au diamant, que sais-je encore ! Il n'y a point de bonne comparaison. »

..... « Toujours est-il que ce que ma mère m'avait dit des étoiles me les avait rendues sacrées, et que je les aimai passionnément jusqu'au jour où, voulant les aimer davantage, je me mis à suivre un cours d'astronomie à l'Université de ***.

Que ne perd-on pas à s'instruire ! et qu'il ferait bon souvent avoir les yeux fermés !

Que devins-je quand j'appris que mes belles petites amies, n'étaient ni plus, ni moins, que de gros détestables mondes comme le nôtre, des mondes où il y a peut-être

aussi, qui sait ? des universités — et des observatoires !

A partir de ce jour, les étoiles ne furent plus pour moi que le souvenir, que l'ombre de ce qu'elles avaient été d'abord.

Mais il faut respecter les souvenirs, ces tristes restes, — ces ombres chéries du passé[1]. »

Dom Hermann, lui aussi, voulut étudier les belles étoiles afin de mieux les connaître et de mieux les aimer. Ses yeux fermés ne tardèrent pas à s'ouvrir, mais ce ne fut pas pour le désenchanter : le poète regretta peut-être le regard des anges, la poussière d'or et les diamants, mais l'astronome ravi contempla avec enthousiasme le merveilleux mécanisme du ciel. Rendons-lui justice : il a été plus heureux en mécanique qu'en poésie, les lignes de son compas sont plus harmonieuses que les cordes de sa lyre, et cependant ses vers ont quelque chose d'attrayant qui captive

[1] Alfred de Musset.

le cœur. Son style heurté, trivial parfois, plaît par la simple et charmante naïveté avec laquelle il dépeint les mouvements de son âme et ceux de ses machines.

« Mon caractère est vif, pétille au moindre vent,
Je me vois hors de moi pour un seul mot piquant.
Je m'aigris pour un rien qui me mets hors d'haleine
Enflamme mon courroux, presqu'aux abois me mène.
Ce rien m'émeut, j'en tremble, oh ! la tentation !
Je suis prêt à frapper en pareille occasion.
Heureusement pour moi, je nourris l'espérance
De dompter ce défaut en usant de violence.
Cent fois Dieu j'ai prié, pour qu'il éteigne en moi
Ce penchant dangereux, si contraire à la loi. »

Un peu plus loin, le poète raconte quelques légères fautes de sa jeunesse et énumère avec complaisance les bonnes résolutions qu'il prenait. Hélas ! elles ressemblaient à celles qu'un pieux auteur a comparées « aux épées hautes que des soldats en peinture tiennent sur la tête de l'ennemi sans jamais décharger le coup ».

Cent résolutions je prenais le lundi,
Le dimanche suivant tout était refroidi.

Le jeune homme malgré tout poursuivait l'idée d'entrer en religion, et il eut enfin le bonheur d'être admis à la Chartreuse de Saint-Hugon. C'est dans cette retraite, qu'il commença à écrire son autobiographie qu'il nous donne sous ce titre :

LA VIE D'UN SOLITAIRE CHARTREUX
ÉCRITE DE SA PROPRE MAIN EN PROSE RIMÉE.

Nous ne le suivrons pas dans les récits pittoresques de son existence de reclus, ni dans la description originale, mais un peu longue, de ses premières œuvres mécaniques et astronomiques dont il avait conçu et exécuté le plan sur la terre étrangère.

Les événements devaient le ramener bientôt au pays natal. Il était religieux depuis douze ans quand éclata la révolution française. Aux ruines sans nombre qui s'amoncelèrent en cette heure néfaste, vinrent se mêler celles de Saint-Hugon.

« Ah ? Dieu voulait punir, la mesure était pleine
Le désert dût payer les dettes de la plaine. »

Obligé de fuir, notre chartreux se mit en route pour la Suisse; il arriva sans encombre jusqu'à Chambéry, où il fut arrêté par des soldats :

« Sans le secours d'en-haut, j'avais la bastonnade,
Ou la prison ou bien un coups d'arquebusade.
N'étant pas déguisé, on me connaît soudain,
Et chacun de crier : A bas le calotin !
On barre le passage, on saute sur la bride,
On se jette sur moi, je demeure intrépide.
Pour lors, Dieu m'inspira, pour apaiser ces loups,
Un mot assez plaisant qui brisa leur courroux :
« Oui, je suis calotin, dis-je, à votre service;
« Qui veut se confesser ? Je lui ferai l'office. »
Tous se mettent à rire. — Oh, ça n'en est pas un,
C'est un hardi farceur ! » J'entends dire à chacun :
« Qu'on le laisse passer; il a l'air d'un bon diable. »
On m'ouvre le chemin, je passe à l'amiable.

Pareil à la colombe qui se cache dans le creux du rocher pour se soustraire à la fureur de la tempête, le pauvre Dom Hermann, échappant à l'orage révolutionnaire, trouva un abri sûr à la chartreuse de la Part-Dieu.



DOM HERMANN A LA CHAPELLE DE SAINT-HUGON

Ce couvent, fondé en 1307, est situé sur le versant septentrional du Moléson, le Righi de la Suisse française. La vue magnifique dont on jouit de son sommet était bien faite pour inspirer tout à la fois l'âme poétique et les rêves astronomiques du réfugié, mais, hélas ! il ne tarda pas à y tomber malade. Des infirmités de toute sorte l'accablent :

« J'oserais presque dire avec Notre-Seigneur :
« Des pieds jusqu'à la tête, en moi tout est douleur.

Cette succession de misères diverses n'altéra en rien sa quiétude et sa bonne humeur. Il sait que l'infortune est le couronnement du génie et « que l'homme n'a de génie qu'à l'instigation de la douleur » ; il sait surtout que la vraie gloire du chrétien est de porter sans défaillance la croix de Jésus-Christ. C'est du reste chose digne de remarque que, chez la plupart des hommes qui se sont illustrés par leur talent, de disgracieux défauts physiques et de grandes souffrances

corporelles s'unissent aux plus brillants dons de l'esprit. Ici, la ferveur du religieux était soutenue par les inspirations de l'artiste. Tour à tour physicien, horloger, mécanicien, astronome et poète, Dom Hermann trompait la douleur en traçant le plan gigantesque d'une horloge et sphère artificielle, astronomique. Les vers qui en donnent la description révèlent une fois de plus la hardiesse de ses conceptions.

LE MOUVEMENT DES PLANÈTES

Voici ce qu'est mon ciel : une sphère en laiton,
Se mouvant d'elle-même ainsi qu'un peloton.
Je fais marcher ma pièce au moyen d'une montre,
Tous les cercles du ciel, s'engrenant à l'encontre,
Partiront de concert de ce centre commun,
Et s'entrelaceront, mais sans accroc aucun.
Chaque cercle se meut en son ovale plaque ;
Par cette marche oblique, il suit le Zodiaque.
Ma machine contient le mouvement réel,
Juste, tant qu'il se peut, de chaque astre du ciel,
Des planètes, surtout, marchant avec la terre,
Du couchant au levant, et du globe lunaire,
Chaque astre y montrera son opposition,
Avec sa latitude et sa conjonction.

L'on verra chaque jour les aspects, pentagone,
(Tout comme peint aux yeux) sextil, carré, trigone.
On aura grand plaisir de voir tout se mouvoir,
Le tout s'entrecroiser comme en un dévidoir.
Du savant Copernic, j'ai suivi le système.
Au centre est le soleil, comme il l'a mis lui-même.

DU MOUVEMENT DE LA TERRE ET DE LA LUNE

Entre les mouvements qu'il me faut graduer,
Les trois qui sont ici, vont me faire suer :
Les éclipses, la terre, et sa fille, la lune,
Qui par son inconstance est la plus importune,
Car son cours est marqué par vitesse et retard,
Qui défient ainsi des horlogers tout l'art.
Pour ces trois mouvements il me faut treize roues,
Sans compter leurs canons, ressorts, tenons, bajoues.
Sept mouvements la lune embrassant à la fois,
De sa marche qui peut reproduire les lois ?
Elle marque en mon plan, phases et latitude.
Périgée, ascendant, éclipse, longitude.
Tout autour de la terre elle a son mouvement.
Des rayons du soleil, coupant droit la lumière,
Elle l'éclipsera par son ombre d'arrière.
La terre de son dos, par un juste retour,
Éclipsera la lune, en l'ombrant à son tour.
Il faut voir de ses yeux, comme le tout s'engendre,
Suivre le mouvement, pour pouvoir le comprendre.

La terre en se roulant tout autour du soleil,
Fait si charmant effet qu'à nul il n'est pareil.
Hors du centre l'on voit comme elle se balance,
Et Mercure et Vénus se meuvent en cadence.

Pour l'intelligence entière de la description qui va suivre, nous sommes obligés de donner les quelques vers qui lui servent d'introduction.

Ici, je dois décrire une autre invention,
Plus merveilleuse encore en sa construction,
Surtout quant aux calculs, que toute précédente.
J'en ai conçu le plan, qui vraiment m'épouvaute.
J'aurais dû l'accomplir quand il fut inventé,
Gravé dans mon esprit, peu m'en aurait coûté.
Mon père en fut la cause, en me faisant visite.
J'avais mis sous ses yeux cette merveille écrite,
Il me le défendit : tu vas devenir fou,
Me dit-il, ton talent va te tordre le cou. »
Je me soumets encor. Chez moi, l'obéissance
Brise chaque tendon de toute résistance.
Et qu'on ne m'en loue pas : ce ne fut qu'à regret ;
Car j'aurais bien voulu compléter mon projet !
Je n'aurais, dans ce temps, rien risqué pour ma tête ;
Aujourd'hui, c'est trop tard ; les ans m'ont rendu bête.

Dans ce dernier vers notre chartreux se calom-

nie ; il se contredit lui-même en nous donnant, avec beaucoup de science, l'explication

DU MOUVEMENT DES CADRANS

Il me reste à parler d'un autre mouvement
Dont l'immense calcul n'est pas sans son tourment.
Pour rendre cette sphère aussi rare qu'utile,
J'ai fait quatre cadrans, jouant par son mobile,
Ce qui rend mon ouvrage entièrement complet,
C'est qu'il me sert de maître en mon cher cabinet.
Sur le premier cadran, trois aiguilles en lutte,
Marquent comme une montre, et l'heure et la minute,
Et même la seconde. Ainsi ce cadran fait
Un triple mouvement, dont l'ensemble est parfait.
Le second des cadrans ne porte qu'une aiguille
(Plus simple étant l'objet, plus l'invention brille).
Tout comme le premier il est en fruits fécond.
Les jours de la semaine indique ce second.
Mais ce n'est pas le tout : l'aiguille en sa tournée.
Marque les jours du mois et de toute l'année.
Mais le plus merveilleux entre tous mes cadrans
Sera bien le troisième : il lui faut dix mille ans
Pour un unique tour, c'est de là que mon père
Pour ma tête craignit en voyant cette affaire.
Et qu'il me défendit son exécution,
Pour préserver son fils d'aliénation.

Ce troisième cadran a double cadrature,
L'une marque l'année et présente et future,
Jusqu'au nombre de cent, et l'autre marquera
Cent siècles à venir, bien plus qu'on n'en verra.
L'année, on voit encor, quand elle est bissextile,
Ce qui rend d'autant plus ma machine fertile.
La lune n'étant pas décrite entièrement
En ce que j'en ai dit touchant le mouvement,
Mentionnons le cadran indiquant l'apogée
Comme aussi, dans son temps, la lune périgée.
Ce dernier complétant de cet astre les lois,
Huit mouvements, la lune, aura tout à la fois ;
En tout cinquente-deux pour toute la machine.
Elle est loin, malgré çà, de valoir la divine.

Hé ! sans doute la machine du bon Père était loin d'égaler le divin mécanisme qui règle le mouvement des astres, mais elle n'en était pas moins une conception merveilleuse qui aurait dû suffire à rendre à jamais célèbre l'humble chartreux. Et cependant parmi ses contemporains, combien peu le connurent ; et aujourd'hui qui parle encore de Dom Hermann ? Les neiges de l'indifférence et de l'oubli ont depuis longtemps couvert la tombe du mécanicien-poète.

Tout ce qui avait rapport à la grande harmonie des cieux le captivait, le fascinait ; il en parlait le jour, il en rêvait la nuit !

« Un jour à Saint-Hugon j'eus un petit crochet
Avec un vieux chartreux dit dom Bruno Rochet.
Du fameux Copernic j'appuyais le système,
Voulant que le soleil forme le centre même
De tout astre mouvant. Dom Bruno le niait,
Disant que le soleil autour de nous tournait,
Que mon système était contraire à l'Écriture,
Et qu'hérétique était ma sotte conjecture.
Dom Dupré, saint Chartreux, étant près de sa mort,
Daigna, par charité, nous remettre d'accord.
Je m'en vais voir là-haut, un moment de patience,
Dit-il, et je viendrai redresser votre science.
De suite après sa mort (car il était si bon),
En songe il m'apparut et dit que j'ai raison.
Cette apparition, si l'on daignait y croire,
Évidente rendrait la copernique histoire.

La lyre agreste comme l'exact compas devaient bientôt tomber des mains du religieux ; le 9 janvier 1821, à l'âge de soixante-huit ans, il alla voir lui-même, de tout près, l'ensemble prodigieux de ces globes dont la constante étude l'avait tant

occupé et charmé sur la terre. Toute sa vie a été un démenti formel du *dolce far niente* que les nombreux désœuvrés du monde aiment à jeter à la face des religieux. Son existence et ses œuvres prouvent l'étroite union qui règne entre les sciences exactes, la poésie, la vie contemplative, et donnent raison à cette parole d'un grand poète : « Il n'y a aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique. Le nombre est dans l'art comme dans la science. L'algèbre est dans l'astronomie, et l'astronomie touche à la musique. L'algèbre est dans la musique, et la musique touche à la poésie. »

Enfin, si le lecteur est tenté de reprocher à notre bon chartreux sa manie de versifier, nous lui dirons avec le Père Ducerceau :

> Qui fit des vers, des vers encor fera,
> C'est le moulin qui moulut et moudra.

Et peut-être notre poète-mécanicien aura-t-il le droit de répondre, avec le même Père Jésuite :

Mais quoi ! rimer, ainsi que je l'ai fait,
Est-ce après tout un aussi grand forfait ?
Vous écrivez ce qu'il vous plait en prose,
N'osai-je, en vers, faire la même chose ?

CHAPITRE XX

GÉDÉON WALDVOGEL OU L'OISEAU DES BOIS [1]

En sortant du couvent des capucins, où le Père Bruno, l'aimable et savant gardien, venait de mettre à notre disposition le volumineux manuscrit de dom Hermann, nous croisâmes dans la rue un ramoneur que Louis salua d'un grand coup de chapeau.

Je suis démocrate par principe, mais saluer ainsi un ramoneur inconnu, dans une ville étrangère, et lorsqu'on n'a pas à se faire nommer député, me parut une politesse excessive, d'un goût douteux.

[1] Ce récit est historique dans presque tous ses détails. Le nom du héros *Waldvogel* veut dire en français *Oiseau des bois*. Il y a quelques années un ramoneur de Fribourg en accusait un autre d'avoir donné la mort au pauvre Waldvogel. Il fut cité en justice et dut se rétracter et payer les dommages-intérêts.

— Tu connais cet homme?

— Non. Mais les ramoneurs de Fribourg ne ressemblent pas à ceux des autres pays : ils ont leur réputation, ils ont leur histoire. Une histoire bien simple, bien modeste, qui, néanmoins, mérite d'être racontée. L'auberge que tu vois là, au coin de la rue, a été témoin, il y a quelques années, d'une petite fête qui ne ressemble en rien aux réunions socialistes et tapageuses de notre époque. L'idée humanitaire qui y avait donné lieu est absolument originale et je ne pense pas que l'événement se soit répété nulle part ailleurs. Voici le fait :

A Fribourg, comme dans toutes les contrées de la terre, les petits enfants avaient peur du ramoneur. On leur avait dit que l'homme noir emporte dans un sac les enfants indociles et pas un, en face du danger, ne se sentait la conscience tout à fait nette. Sans le savoir, toute la gent enfantine commentait

dans sa tête et s'appliquait le grand mot de saint Paul : « Nul ne sait s'il est digne ou d'amour ou de haine. » Mieux vallait donc être prudent et disparaître dès que le danger se faisait pressentir. Qui n'eut reculé d'ailleurs devant le sombre visage et le balai fantastique ? L'échelle, la raclette, l'habit de suie complétaient l'effrayant équipage et les plus courageux se cachaient dans un coin de la cuisine pour voir disparaître l'ennemi dans les profondeurs ténébreuses de la cheminée, mais personne n'attendait pour l'en voir ressortir.

Or, il arriva qu'un jour, un de ces petits qui craignent le ramoneur jouait à Fribourg, sur la place de Rames, avec les enfants du quartier de la Neuve-Ville, lorsque son père le fit appeler.

Gédéon Waldvogel venait d'atteindre sa sixième année; il était temps qu'il gagnât sa vie. Sans lui demander son assentiment, sans s'inquiéter de ses timides questions, on lui

mit un habit de toile sur les épaules, un bonnet noir sur les yeux et sur les oreilles, une raclette à la main, un balai sous le bras ; on dressa une échelle devant une cheminée et son père lui dit : Gédéon, mon ami, tu vois ce grand trou noir, tu vas monter là-dedans et nettoyer çà au contentement des gens. Puis tu redescendras, tendras la main et me porteras dix *cruches* [1] pour lesquelles tu recevras à dîner. Est-ce clair ?

« Oui père, » répondit l'enfant, et il pensa tout bas : « Le plus clair est que je vais mourir dans cet horrible trou où l'on ne voit goutte. »

Il fallait obéir cependant.

Après avoir bien prié saint Gédéon, vainqueur des Gabaonites, son très cher et illustre patron, le pauvre petit ferma les yeux et se jeta courageusement à travers les brouillards du foyer et les horreurs de la suie : le moment était décisif,

[1] 0,50 centimes.

et Gédéon, au risque de se casser bras et jambes, fit de son mieux et parvint à grimper jusqu'au sommet.

Quand il revit la belle lumière et qu'il respira de nouveau l'air pur, un cri de délivrance s'échappa de sa poitrine, il se mit à chanter. Du haut de la grande cheminée le spectacle lui parut singulièrement amusant et bizarre ; il voyait distinctement les gens circuler dans les rues de la ville, mais tout le monde paraissait bien petit ; les chevaux étaient grands comme des moutons et ses camarades comme des souris, et lui, Gédéon, éprouvait un naïf orgueil à dominer ainsi toute la cité. Il n'était pas pressé de reprendre le chemin par où il était venu, mais il lui tardait d'aller raconter son triomphe aux enfants du quartier.

Hélas ! quand il apparut tout noir, comme un vulgaire ramoneur, ses camarades s'enfuirent et Gédéon les rappela vainement.

En une demi-heure l'enfant venait d'être initié

à toutes les gloires et à toutes les tristesses de son nouveau métier. Sa carrière était irrévocablement choisie et jusqu'à sa mort il ne fit plus que deux choses, ramoner et prier, et s'il interrompait l'une de ces occupations, c'était pour aller dans la forêt des Pillettes recueillir du menu bois et des herbes sèches pour sa chère Maïsson.

Maïsson ! que Dieu la mette en gloire avec Gédéon son frère ! Depuis que les années avaient passé et que les vieux parents avaient disparu, elle était venue partager la misère du ramoneur. C'est elle qui faisait son café du matin et du soir, ses pommes de terre du dîner. C'est elle encore qui soignait le pauvre aveugle Bionda, un ami malheureux qui avait pris place à l'humble foyer.

Ce petit homme à figure piémontaise, toujours vêtu d'un vieil habit rouge tuile, restait tout le jour adossé au parapet du Court-Chemin, jouant du violon devant une image treillissée de la Vierge : à ses pieds, une corbeille pleine de

madones et d'angelets encadrés qu'il vendait pour quelques sous à qui voulait bien les acheter. Bionda avait connu l'aisance : son patrimoine avait disparu dans une faillite que son travail et sa bonne foi n'avaient pu éviter. La fortune perdue, il avait gardé l'honneur, mais un honneur revêtu d'indigence : de là peut-être la mélancolie de ses grands yeux sans regard, la tristesse de son sourire.

Gédéon, lui, n'avait jamais été ni plus riche, ni plus pauvre ; aucun revers n'avait altéré sa bonne humeur, il portait gaiement ses guenilles. Dans la forêt, bûcheronnant et dans la cheminée ramonant, le bon Waldvogel chantait toujours. Il n'avait qu'un chagrin, mais un chagrin réel et persistant, qui parfois mettait une ride à son front et des larmes dans ses yeux : pourquoi donc les enfants qu'il aimait tant se sauvaient-ils toujours à son approche comme à l'approche d'un loup ? Gédéon eût été si heureux de les caresser, de les amuser. Mais les enfants ne s'apprivoisaient

pas, et c'est en vain que le ramoneur leur chantait de vieux Noëls et leur répétait sa chanson :

Petits enfants quand je ramone,
N'ayez pas peur.
Car si bien noire est ma personne,
Blanc est mon cœur.

Petits enfants quand je ramone
D'un bras puissant
Loin que mon racloir vous étonne
Chantez gaîment.

Car où l'oiseau des bois ramone
Au nom de Dieu
On n'a vu sourciller personne
Au glas du feu.

Ces avances infructueuses ne découragèrent pas Waldvogel ; il poursuivit son but et, pour la première fois de sa vie, s'avisa d'un stratagème. Il n'entrait plus dans une maison sans avoir payé au peuple enfantin son tribut de bienvenue en faisant une large distribution d'images. Le succès dépassa l'espérance ; en peu de temps le vent de l'opinion changea, au lieu

d'être un objet de terreur, Waldvogel fut l'idole de tous les enfants.

Du plus loin qu'ils l'apercevaient, garçons et fillettes couraient à lui et criaient : « Waldvogel, des images, des images ! »

Ce cri se mêlait au gazouillement des écoles, au bruit des cloches invitant à la prière. Chaque quartier fournissait son contingent, augmentant sans cesse le nombre des solliciteurs.

Le pauvre Waldvogel, accablé par la faveur de ce petit monde, ne savait plus à qui répondre ; il rentrait chez lui poursuivi, extenué et de sa maison entendait répéter encore : Waldvogel, des images, des images !...

Le jour où Gédéon parvint enfin à rendre populaire parmi l'enfance les ramoneurs du canton et à dissiper les préjugés qui mettaient au rang des épouvantails de la société toute une honnête classe d'individus, fut le plus beau jour de sa vie. Cette victoire fut fêtée chez

Sylvestre[1] par tous les ramoneurs et Waldvogel, fou de plaisir, fut porté en triomphe à la maison, sur les épaules de ses confrères qui n'étaient guère moins gais que lui.

Ce jour-là, Waldvogel avait laissé au fond de son verre quelque chose de sa réserve et de sa prudence ordinaires, mais ce fut son premier et son unique excès. Sobre par principe autant que par nécessité, jamais il ne franchissait le seuil d'un cabaret, jamais il n'allait l'après-midi du dimanche se réjouir avec ses camarades. Le jour du Seigneur était pour lui un vrai jour de prière qu'il passait tout entier dans les églises et les chapelles de la ville. Il assistait à toutes les cérémonies : les offices du matin, les vêpres, les complies, la bénédiction, le salut, il n'omettait rien ; on le trouvait toujours à l'entrée du temple, pieusement agenouillé sur les dalles, les bras en croix, tout abîmé dans sa prière. Et les jours de grandes fêtes : Pâque, Noël ! qu'il se sentait heu-

[1] Débit de vin qui faisait l'angle actuel de l'hôtel des Merciers.

reux ! L'orgue, les lumières, l'encens, tout cela l'enivrait, lui montait à la tête et au cœur. Son pâle visage s'illuminait de pieuses émotions et les heures passaient sans que Waldvogel songeât à se retirer. Seul, l'ordre du sacristain qui venait fermer le sanctuaire et éteindre les dernières bougies, pouvait l'arracher à son extase. Lorsqu'il était sorti,que les portes étaient closes, que la nuit et le silence s'étaient faits profonds, Gédéon, s'arrêtant encore sous le porche, se mettait à genoux et remerciait une dernière fois la bonne Vierge et les saints qui l'aidaient à porter vaillamment sa misère.

Ah ! n'ôtez pas au peuple les solennités religieuses : ce sont ses fêtes à lui, ses spectacles et ses plaisirs. A l'église, ses pensées s'élèvent, ses sentiments s'épurent. Ces cérémonies qu'il comprend et qu'il admire sont pour lui des joies pleines de poésies et de grandeur qui élargissent son horizon et étendent le cercle étroit de son existence.

Ainsi, naïf et pieux, Gédéon s'avançait dans la

vie priant et ramonant, ramonant et priant ; heureux comme un sage, confiant comme un enfant, humble et doux comme un chrétien. Le cycle uniforme des années avait ramené la sombre fête des morts ; le vent devenait âpre et dur, une neige fine commençait à couvrir le sol ; il était temps de songer à la provision de bois. Le lendemain des trépassés, Gédéon prit un corde et une hache et voulut sortir. Sur le seuil Maïsson l'arrête :

— Où vas-tu, Gédéon ?

— Où va-t-on, ma sœur, avec la corde et la hache ?

— Tu vas au bois des Pillettes ?

— Oui, Maïsson, je vais t'y chercher des bûchettes.

Maïsson s'arrêta pensive.

— Il faut rester en ville, frère; tu as une cheminée à ramoner à l'Auge.

— J'irai après le dîner ; l'heure s'avance, laisse-moi partir, Maïsson.

— Le brouillard est épais, Gédéon.

— Un bon feu chassera le brouillard ; mais pour allumer le foyer, il te faut des bûchettes.

— Eh bien ! va, à la garde de Dieu, soupira Maïsson et deux larmes lui vinrent aux yeux.

A ce moment le chat noir miaula d'une étrange façon ; le bois du lit eut un craquement sinistre, on entendit comme le soupir d'une âme en peine, et le livre d'heures de la famille tomba de l'âtre sur le plancher.

Maïsson tressaillit.

Son frère s'était déjà engagé dans le pêle-mêle dans les ruelles tortueuses de la ville, il avait gravit la rue des Hôpitaux, et passait sous la voûte des Ursulines quand il croisa un conseiller communal.

C'était une connaissance : deux fois par an

Waldvogel ramonait la cheminée du fonctionnaire.

— Waldvogel, cria-t-il gaîment, viens boire un verre de vin.

— Grand'merci, Monsieur le conseiller ; je n'ai pas le temps aujourd'hui; il est huit heures et j'ai du travail devant moi jusqu'à midi.

— On travaille avec plus de courage quand on a bu un petit coup.

— Vous êtes trop bon, Monsieur le conseiller : pas aujourd'hui, une autre fois.

Waldvogel s'éloigne plus rapidement encore; il traverse les Places, enfile la rue de Romont ; franchit la porte et enjambe au pas de course le sentier qui conduit aux Pillettes.

Il entra dans le bois.

Depuis, personne ne l'a revu ni vivant, ni mort. Quand la nuit fut venue, Maïsson et Binoda se mirent à pleurer et à chercher; les

voisins vinrent à leur aide et toute la nuit, et le lendemain, et les jours suivants, on fouilla en tous sens le bois des Pillettes ; mais on ne trouva ni Gédéon, ni son chapeau, ni sa hache, ni sa corde, ni son faix de bois, ni rien qui eût appartenu au pauvre ramoneur.

Un soir, Maïsson pleurait accoudée à la fenêtre de papier de son pauvre réduit ; les flots bleus de la Sarine étaient plus foncés que de coutume, la voix de l'eau plus moelleuse, la brise plus caressante, des myriades d'étoiles formaient au ciel des traînées blanches et brillantes. La sœur de Gédéon regardait vaguement, écoutait sans entendre. Tout à coup, une voix limpide émergea du silence, elle chantait :

Si vous cherchez l'oiseau des bois
Ne cherchez pas au cimetière ;
Ne le cherchez pas sur la terre,
Si vous cherchez l'oiseau des bois.

J'ai vu, rayonnant de lumière,
Sillonner l'air l'oiseau des bois;
Ne le cherchez pas sur la terre :
Il est ailleurs, l'oiseau des bois.

Le cœur de Maïsson battait à se rompre ; elle ouvrit le vasistas et regarda dans la nuit ; la voix allait s'éloignant du côté du Botrat, mais elle disait encore :

Ne le cherchez plus sur la terre,
Il est *au ciel*, l'oiseau des bois.

CHAPITRE XXI

LES MAYENS DU VALAIS

Entre deux collines couronnées de ruines crénelées et de tours couvertes de mousse que l'imagination se plaît à repeupler de fiers seigneurs et de belles châtelaines, s'élève Sion, la plus pittoresque des vieilles cités de la Suisse.

Pendant les grandes chaleurs, à l'époque des journées longues et lourdes et des nuits de tempête et d'orage, le touriste trouve déserte la capitale du Valais, ou peu s'en faut : on dirait un squelette de ville dont l'âme se serait évaporée.

— Où sont les habitants ? demandai-je à un jeune garçon qui traversait les rues silencieuses, avec la mélancolie d'un voyageur

égaré dans une ville morte de la Campanie.

— Aux mayens, là-haut, dit-il en indiquant d'un geste vague la montagne aux flancs élargis qui s'élève au midi de la ville, de l'autre côté du Rhône.

Il n'y avait pas à choisir — pour voir des Sédunois, il fallait faire une ascension de plus.

Sans hésiter, nous prîmes la direction si sommairement indiquée et, pendant quelques minutes, nous eûmes la bonne fortune de gravir lentement des pentes emaillées de beaux arbres, de champs et de vergers.

A mesure que nous montions, le sentier devenait plus étroit, le calme plus absolu, l'ombre plus complète et plus douce. Nous nous avancions maintenant dans une forêt d'antiques mélèzes, jouissant de la fraîcheur, marchant pour marcher, sans trop savoir où aboutirait notre course matinale.

Une belle clairière s'ouvre enfin devant nous,

et, dans cette clairière, de nombreuses habitations d'où nous arrive un brouhaha semblable à celui de la ruche qui s'éveille. C'est le séjour d'été des bourgeois de Sion.

On retrouve partout ces petites colonies dispersées sur le flanc de la montagne.

A cette époque, la ville n'est plus tenable et les pauvres gens eux-mêmes envoient leurs enfants sur les hauteurs. Les affaires pourront retenir le chef de la famille, mais lui seul reste, tous les autres s'en vont aux mayens chercher le calme et le frais.

Ces maisons d'été, flanquées d'une tour carrée, lourde et sans grâce, ont un faux air de château. Elles n'appartiennent du reste à aucun style, à aucune architecture, mais les fenêtres parées de fleurs semblent fermées aux tracas de la vie. Les riches teintes du mélèze et l'aspect chaudement coloré du paysage leur servent d'ornement.

Plusieurs mayens ont leur chapelle parti-

culière dont quelques-unes sont ouvertes à tout le monde. L'une de ces dernières, vrai bijou caché dans les arbres de la forêt, a appartenu autrefois aux évêques de Sion et tenté le pinceau de plus d'un artiste. La poésie qui l'enveloppe invite à la méditation et au repos et l'on se dit que du petit sanctuaire la prière monte vers le ciel plus sereine et plus confiante.

L'environnante splendeur des mélèzes la dérobe aux regards ; les gigantesques rameaux que le temps a noués, crispés, tordus se sont enlacés à la roche nue, et les troncs chenus, sillonnés, labourés par les siècles font à la chapelle un incomparable frontispice.

Dans ces hauts parages la vie des Sédunois est charmante de naturel et d'aimable laisser aller. Les relations y sont, plus encore qu'à la ville, simples et courtoises : on dirait une seule et nombreuse famille en villégiature.

De bon matin, la petite cloche appelle à la prière les montagnards improvisés : on commence la journée par entendre la messe.

Ce premier devoir accompli, les jeunes gens discutent les projets d'excursion, les mères de famille et les enfants s'installent sous quelque arbre de prédilection. On travaille, on lit, on joue au croquet, aux barres, au saute-mouton, chacun selon sa fantaisie. Si quelque groupe nouveau apparaît dans le lointain, on l'appelle, on l'invite à la causerie.

De temps à autre s'organisent de petites fêtes générales. Le mot de *pique-nique* passe de bouche en bouche, de mayen en mayen. La brise souffle à travers les feuilles le mot magique et bientôt la fête est organisée.

C'est un peu étrange peut être, mais c'est innocent et c'est joyeux.

Chaque famille arrive avec son dîner au lieu du rendez-vous et s'installe sur l'herbette, ce qui doit être mangé chaud a été apporté

dans la casserole soigneusement couverte. Il y en a parfois toute une armée de ces casseroles, mais le service n'en est pas incommodé. Les messieurs débouchent les vins, les dames offrent les mets et, quand le dessert arrive, les jeux, les rondes, les chansons commencent. Toute la société, vieux et jeunes, répètent en chœur les refrains. L'animation est si grande, le plaisir si vif, que les plus graves personnages de la réunion ne voient pas passer les heures. Dans ces clairières lumineuses, où les rayons des premières étoiles ne rencontrent plus la voûte des arbres, les pâles clartés de la nuit succèdent, sans qu'on sans doute, à l'éclat du jour et aux teintes adoucies du crépuscule.

Il est nuit close quand on rentre chez soi.

Ces fêtes sans apprêt, où règne l'abandon et où toute la grande famille de là-haut est joyeusement conviée, sont le plus grand charme

des mayens. C'est une sorte d'institution qui devrait faire rêver plus d'un législateur. On ne saurait inventer mieux pour unir et rapprocher tous les habitants d'une cité et développer parmi eux le sentiment de la solidarité et du patriotisme local.

Hélas ! ces vieilles coutumes et ces joies toujours neuves, les Sédunois sauront-ils les garder longtemps encore ? Les étrangers qui depuis quelques années viennent nombreux aux mayens n'emporteront-ils pas ces parfums du vieux temps ? Ils ont découvert les sentiers, ils ont traversé les remparts de verdure. Dieu veuille qu'il ne réussissent pas à remplacer l'ombre des grands arbres par l'ombre des grands hôtels !

Qu'inventer alors pour dédommager la jeunesse de Sion et par quoi la consoler d'avoir perdu des plaisirs si vrais, une liberté si rare ?

On conçoit que des réjouissances d'une si grande simplicité peuvent sans inconvénient se

renouveler souvent, mais, plus que tout autre, l'époque de la *râclette* est la saison propice aux gais rendez-vous.

« Si vous m'en croyez, gourmets délicats, vous irez à Sion au temps de la râclette. Les fromages sont descendus de la montagne : on en prend un, gros et fait à point, c'est à bien choisir que se connaît le talent, — puis on le coupe en deux moitiés égales, dont on promène la tranche sur un large brasier. Quand elle est bien dorée, bien rousse, bien fondante, en pleine ébullition, on la *râcle* d'un coup rapide de lame de couteau, l'on étend tout ce que le couteau a enlevé sur une mince tranche de pain noir, et voilà la râclette. Chose toute simple et chose exquise ! Ceci toutefois n'est encore que la moitié de la recette. Voici l'autre moitié. Prenez un bloc erratique pour foyer, à 1300 mètres au-dessus de la mer ; groupez, tout à l'entour, la plus aimable des sociétés : des jeunes filles fraîches et belle-venues, des mamans, mêmes des grands'mamans

restées jeunes et des messieurs qui, à vingt ans, savent encore avoir vingt ans; — prenez pour cuisiniers les deux plus vaillants garçons de la bande, que chacun ait son brasier et son demi-fromage, servez chaud, mangez chaud, faites circuler un vin clair, léger, pétillant, et dites-moi si la râclette n'est pas le roi des régals [1]. »

Cette société de Sion est charmante. La beauté y est de race; on sait combien le sang est beau dans les bonnes familles valaisannes, mais ce qu'il y a de plus captivant c'est l'amabilité générale.

Un salon aristocratique pourrait offrir peut-être plus de talents réels, de haute science et fournir des sujets de conversation plus variés, mais je ne sais s'il serait possible d'y trouver plus d'esprit d'à-propos et surtout plus d'aisance et de naturel. Ces qualités appartiennent en propre à la société sédunoise ; on ne les rencontre nulle part ailleurs à ce degré. Tout y est simple

[1] Rambert.

et de bonne marque ; point de minauderies, ni d'embarras, ni de compliments inutiles, mais une politesse toujours exacte et un accueil toujours gracieux.

*
* *

C'est une chose digne de remarque que plus un pays est resté attaché à la foi catholique, plus il a gardé les mœurs simples et austères, plus aussi on y trouve de franche gaîté. Est-ce la loi des contrastes, est-ce le secret des consciences plus tranquilles ; est-ce l'habitude de la confiance en Dieu et de la soumission à sa volonté ; est-ce la conséquence naturelle des habitudes d'ordre, de travail, de vertu ; est-ce le sentiment de la charité réciproque qui fait naître la bienveillance et l'affection et par conséquent augmente le plaisir qu'on a de se voir ? Tout cela y contribue sans doute. Quoi qu'il en soit, le fait est établi : plus un peuple est catholique, mieux il sait rire et plus il paraît content. Il y a davantage encore,

parmi les catholiques, les plus disposés à une gaîté calme et digne, sont les religieux, et parmi ceux-ci il n'y en a pas dont la bonne humeur soit plus habituelle, que ceux qui vivent sous la discipline la plus austère, les ordres cloîtrés par exemple. Il faut avoir assisté à une récréation de visitandines ou de carmélites pour savoir quelle vivacité, quelle gaîté charmantes y président. C'est un peu enfantin, mais si spirituel et si joyeux !

Tous ces cœurs vraiment catholiques semblent contenir moins que les autres « les racines de cet ennui qui vient de son autorité privée, dit Pascal, projeter son ombre entre nous et tous nos soleils ». Ils vivent dans je ne sais quelle atmosphère de riante poésie, ou plutôt ils l'ont si bien compris les harmonies spirituelles de la joie et de la douleur que le poids de la vie leur est devenu léger.

CHAPITRE XXII

UN VIEUX VILLAGE

Anniviers est un petit village des montagnes Valaisannes. Nous y arrivions sans avoir rien vu sur notre route que de grandes formes confuses d'arbres et de rochers perdus dans un brouillard épais qui tout à coup se changeait en une pluie torrentielle. Une bonne vieille, assise sous l'auvent de sa demeure, nous offrit des sièges et nous proposa une histoire. Nous acceptons, constatant avec un sourire que le mauvais temps qui refroidit l'entrain et la verve des jeunes aiguisait la sienne. Quant à moi, je me sentais le cœur en fête, car j'ai le travers d'aimer la pluie. Non pas quand elle tombe lente, impitoyable, désespérante de monotonie, mais bien quand

elle nous arrive, comme ce jour-là, par violentes rafales, abondante, pressée, bruyante, poussée par le vent qui fait craquer les vieilles masures, siffler les cheminées et sangloter les arbres. C'est tout un monde qui se révèle confus, mais vivant, agité, nerveux. La vie bouillonne dans ces coups de vent, et non pas seulement la vie physique, car on entend rire et pleurer. L'homme eut-il jamais tant de force pour agir et sa pensée a-t-elle la rapidité du souffle qui anime l'air et embrasse à la fois tout l'horizon circulaire? C'était beau ainsi, le vent et la pluie me racontaient leurs histoires, me chantaient leurs chansons et j'avais oublié le récit de la vieille, quand, élevant un peu la voix, elle se mit à nous conter la légende que voici.

« Les savants, dit-elle, qui viennent ici pour regarder les vieilles pierres du cimetière et les murs lézardés de l'église, ont perdu leur latin à chercher l'origine des premiers Anni



ÉGLISE D'ANNIVIERS

viens. J'aurais pu le leur dire, moi, mais ils ne me l'ont pas demandé. Il y a bien des centaines d'années, une tribu de payens, venus d'Italie, s'était réfugiée dans ce pays perdu. Ils vivaient seuls et continuaient à offrir des sacrifices à leurs idoles. Les fruits de la terre et leurs troupeaux suffisaient à les nourrir et il est probable qu'ils eussent pu vivre pendant des siècles inconnus dans leur trou s'ils avaient consenti à manger leur soupe sans sel. Mais ils ne l'entendaient pas ainsi et, comme il n'y a pas dans le pays vestige de la précieuse denrée, ils descendaient dans la plaine, réclamaient le sel comme un tribut et tuaient sans merci quiconque faisait seulement mine de ne pas les servir assez vite.

Ils étaient ainsi devenus l'effroi et le fléau des chrétiens leurs voisins.

Car alors déjà le Valais était chrétien et il y avait un évêque à Sion. Celui-ci, de loin en loin, envoyait des missionnaires pour

convertir ces barbares. Mais les pauvres prêcheurs avaient bien vite usé leur éloquence; dès qu'ils ouvraient la bouche, les payens d'Anniviers, pour les réduire au silence, se dépêchaient d'en faire des martyrs. Tous ceux qui avaient hâte d'aller au ciel et tenaient à y figurer dans la rouge et héroïque phalange n'avaient qu'à aller rendre visite à ces mécréants, ils étaient sûrs de leur affaire.

Cela ne pouvait durer ainsi : le haut et puissant baron Witschard de Barogne, un dimanche d'août, à l'issue du service divin, se présenta solennellement devant le maître-autel de la cathédrale de Sion, et, nouveau croisé, jura entre les mains de l'évêque que le rasoir ne passerait pas sur sa figure, tant que les payens d'Anniviers ne seraient pas vaincus par le fer et le feu, ou amenés convertis et repentants aux pieds de Sa Grandeur.

Le projet ne manquait pas d'audace. Les Anniviens, retranchés dans leur forteresse de

montagnes, pouvaient tenir tête à toute une armée d'assiégeants et le défilé qui conduisait à leur repaire était si épais qu'à peine il suffisait aux eaux de la Navizance. Mais le torrent, cette année-là, s'était comme évaporé sous l'ardent soleil, ce n'était plus qu'un ruisseau insignifiant, si bien, qu'en suivant son lit, en se glissant comme des lézards de rochers en rochers, on pouvait traverser la fissure de la montagne et tomber à l'improviste dans la retraite des payens. Il était nuit noire quand Witschard, à la tête de ses trois cents braves arriva à l'entrée de la vallée mystérieuse. Déjà il poussait un hourra triomphal et faisait déployer la bannière, quand un gros chien lui sauta aux jambes en se mettant à aboyer et à hurler. Aussitôt, un cor de chasse, puissant comme un coup de tonnerre, réveilla tous les échos endormis et, en quelques minutes, il s'éleva de toutes les sommités plus de colonnes de feu que les Valaisans n'en pouvaient compter.

Les feux disaient clairement que l'ennemi était de beaucoup superieur en nombre et que les arrivants n'avaient qu'une chose à faire, tourner les talons le plus rapidement possible.

Bien leur en prit ; ceux qui, tout en fuyant, se retournaient, virent une quantité innombrables de torches enflammées ; elles avaient l'air de sortir du sol et se promenaient dans la vallée à la manière des feux follets. Vite, il fallait gagner le lit de la Navizance, mais à peine y eurent-ils mis le pied qu'un effroyable mugissement se fit entendre : les payens avaient fermé toutes les écluses des canaux qui conduisaient dans leurs prairies les eaux du torrent et celui-ci, dans toute sa force, s'élançait sur les assaillants. Ce fut une indescriptible débandade, chacun s'accrocha comme il put aux rochers et aux buissons.

La lune étant venue fort à propos éclairer leur détresse, ils se tirèrent de ce mauvais pas, mais ils perdirent leur drapeau, leurs hallebardes,



LE BARON DE BAROGNE VIT UN PAUVRE NAIN INFIRME

leurs casques et leurs panaches qui descendirent le courant qu'eux-mêmes avaient fort risqué de suivre.

Le baron de Barogne songeait tristement le lendemain à sa piteuse aventure quand il vit, devant sa porte, un pauvre nain infirme qui dînait d'un morceau de pain noir.

« Seigneur, dit le petit homme d'un air humble, mais résolu, si vous voulez bien me le permettre, j'irai moi tout seul à la conquête de la vallée et, Dieu aidant, je reviendrai vainqueur. Je ne vous demande d'autres armes que le beau livre d'Évangiles avec les belles peintures et les lettres d'or que Votre Seigneurie a reçu à Noël dernier de Monseigneur l'évêque.

Le baron partit d'un éclat de rire.

— Zachéo, mon ami, dit-il, comment t'y prendras-tu ?

— C'est mon secret, dit le nain. Laissez-moi faire : je sais lire comme un bénédictin et je parle la langue des Anniviens aussi bien qu'eux.

— Toi, tu sais leur langue que personne ne connaît ?

— Oui, pour avoir été leur prisonnier pendant trois ans. Mais donnez-moi votre livre d'Évangiles... Votre barbe a bien grandi depuis hier, seigneur Witschard.

Cette dernière réflexion décida le baron. Zachéo prit le livre, l'enveloppa soigneusement dans son écharpe et, après avoir reçu le baiser d'adieu de sa vieille mère et la bénédiction de son évêque, il partit à la conquête des payens et atteignit, vers le soir, après mille fatigues, l'entrée de la vallée.

Le petit apôtre arrivait tout joyeux, portant son grand livre, quand un vieux chef s'avança d'un air d'ogre et déclara que, selon les lois hospitalières du pays, tout étranger qui s'introduisait dans la vallée sans permission devait être précipité dans la grande bouche du Weisshorn, et sacrifié ainsi au géant du glacier.

Pendant que le chef développait ces projets bienveillants, le petit Zachéo, sans avoir l'air d'entendre, déployait son trésor et le montrait aux nombreux indigènes qui étaient venus s'enquérir des nouvelles du jour. Une bruyante exclamation s'éleva de toutes parts dans l'assemblée quand ils virent la couverture du livre resplendissante de pierreries, la magnifique feuille du titre avec ses belles arabesques rouges, bleues, vertes ou dorées.

« Maître, disait le nain tout en tournant les pages, je sais bien que je n'ai pas plus le droit de vivre que les autres Valaisans qui ont été sacrifiés au géant du glacier, mais dans ce livre, il n'y a pas que de belles images, il y a encore de belles histoires, des histoires du vieux temps, et si vous voulez le permettre, avant de mourir, je vous en lirai une page.

Sans attendre la réponse, le petit apôtre commença à lire le onzième chapitre de saint

Jean. D'une voix pénétrante et douce, avec la lenteur qui lui était nécessaire pour traduire à livre ouvert le texte sacré dans la langue des payens, il lut en entier le récit de la mort et de la résurrection de Lazare.

L'impression fut profonde et l'on convint de laisser vivre Zachéo jusqu'à ce qu'il eût, en certains jours désignés, trouvé le temps de lire en entier le livre devant l'assemblée réunie.

Le nain ne précipita pas sa lecture, il avait ses raisons : mais ce fut moins pour prolonger sa triste existence, que pour laisser aux payens le temps de comprendre ses leçons et de se pénétrer de l'esprit de l'Évangile. C'est ainsi que durant plusieurs mois, il leur parla de Jésus, de Bethléem, du Calvaire et de la Résurrection.

Tout cela paraissait aux Anniviens fort intéressant et ils chargèrent l'un de leurs bardes de composer quelques chants sur les

morceaux les plus touchants du livre divin.

Quand l'automne prit fin, le barde s'en allait d'un chalet dans un autre, chantant, près du foyer, les noëls de sa façon.

Depuis que Zachéo lisait et que le barde chantait, les payens négligeaient de sacrifier aux Weisshorn; depuis des mois ils n'avaient plus tué personne. Mais, dès que le nain eut terminé la dernière page, le vieux chef lui fit attacher le livre au cou et ordonna de le précipiter avec son trésor dans le terrible glacier.

Tous les visages s'assombrirent et exprimèrent la tristesse que leur inspirait l'ordre barbare, mais il était formel, et l'on se dirigea vers le Weisshorn. De loin on entendit sortir de l'abîme un sourd mugissement comme si le géant eut réclamé avec colère sa victime en retard de plusieurs mois. Quelques minutes encore et le condamné à mort était jeté ou plutôt glissé, comme à regret, dans une crevasse toute récente.

Le dieu accueillit cette offrande par un grondement plus prolongé, plus affreux. La foule épouvantée s'enfuit pour n'être pas engloutie avec le nain. Celui-ci, pendant que les autres se sauvaient, avait bien vite jugé que sa situation n'était pas si mauvaise qu'on aurait pu le croire; il n'avait pas glissé bien loin et, en homme habile, il constata qu'en se traînant dans le couloir, à la façon des ramoneurs, il ne tarderait pas à trouver une issue. Ainsi pensé, ainsi fait.

Une fois dehors, il eût pu facilement se cacher jusqu'à la nuit et regagner le Valais à la faveur des ténèbres, mais il voulait poursuivre jusqu'au bout le témoignage qu'il avait rendu à son divin Maître et, au risque d'être une seconde fois livré à la mort, il revint dans la vallée des Anniviens.

Quand ils le revirent subitement au milieu d'eux, ils crurent à une apparition céleste et tombèrent à genoux.

Mais le nain leur fit signe de se relever et se mit à leur parler de nouveau du Sauveur Jésus qui guide et conduit les siens dans tous les dangers et qui venait de vaincre en faveur du pauvre Zachéo, le géant du glacier.

A peine eut-il achevé ce petit discours, que deux robustes jeunes gens placèrent sur le bouclier de l'exécuteur des hautes œuvres le nain qui tremblait de fatigue et de froid et, tandis qu'ils l'élevaient sur leurs robustes épaules, le vieux chef s'écriait :

— Jésus de Nazareth est notre Dieu, et Zachéo est son grand prêtre !

Et le peuple enthousiasmé répéta :

— Jésus de Nazareth est notre Dieu et Zachéo est son grand prêtre !

Le nain déclina cet honneur ; il déclara qu'il ne pouvait être prêtre, mais qu'il était facile d'en faire venir un et même plusieurs du Valais, et dès le lendemain il arrivait à

Sion, avec une députation d'Anniviens pour annoncer à l'évêque que la vallée avait résolu de se mettre sous sa houlette pastorale.

A cette nouvelle, le sire de Barogne, fou de joie, saisit son meilleur rasoir et se débarrassa de la crinière qui depuis bientôt deux ans envahissait son visage.

L'été suivant, le vieux chef et tout son peuple fut baptisé dans la Navizance, à la fête de la Pentecôte. »

Ajoutons au récit de la vieille que si les habitants d'Anniviers ont été les derniers dans le Valais à embrasser le catholicisme, ils ont, par leur ferveur, rattrapé le temps perdu et se sont bien vite montrés aussi ardents pour leur foi nouvelle qu'ils avaient mis d'entêtement à la rejeter. Tels ils ont été, tels ils sont encore aujourd'hui et l'on dit quelquefois avec un brin de malice que les Anniviens sont plus catholiques que le pape.

CHAPITRE XXIII

LE VŒU D'UN PESTIFÉRÉ [1]

Mario, l'écrivain sympathique qui a conté de si jolies légendes du canton du Valais, rapporte qu'au XIVe siècle la peste éclata dans ce pays et mentionne, à ce sujet, une histoire miraculeuse et vraie d'un bout à l'autre, malgré sa couleur légendaire.

« La *mort noire*, comme on disait alors, causa de tels ravage que partout la population fut décimée à tel point qu'il en est né le proverbe : « De cent, il n'en reste que neuf ». Chose singulière, elle était même plus meurtrière dans les montagnes que dans la plaine. Le petit village de Chermignon ne fut point épargné. Si nombreux

[1] Mario***, *Croquis valaisans*, avril 1887.

étaient ceux que le fléau emportait journellement, qu'il devint impossible de les ensevelir dans le cimetière de la paroisse, et force fut de creuser une fosse sur le lieu même, pour enfouir au fur et à mesure les cadavres de ceux qui mouraient ainsi. L'endroit choisi s'appelle aujourd'hui encore la *Tombire*.

Or, il arriva qu'un jeune homme dont le nom ne s'est pas perdu non plus — il s'appelait Oïntzo — ayant été atteint de l'épidémie pendant qu'il fauchait de l'herbe dans un pré à quelque distance du village, et comprenant qu'il était à fin de vie, se cramponna à un dernier moyen, celui des désespérés. Il fit un vœu, promettant, s'il en réchappait, de fonder à perpétuité une distribution annuelle de pain bénit sur le lieu où on enterrait les victimes de la peste.

Le ciel l'entendit. Tandis que soixante personnes, nous dit la tradition, périrent ce même jour, Oïntzo se releva de cette attaque. Rendu à la santé, et ne voulant point être en reste avec le

bon Dieu, il tint scrupuleusement ce qu'il avait promis, en assurant par une donation spéciale l'observation perpétuelle de ce vœu. C'est pourquoi, depuis cette époque, chaque année le jour de Pâques, tout le village se rend sur la *Tombire* pour y recevoir le pain bénit. Puis la répartition achevée, avant de se séparer, à un signal donné, les hommes se découvrent, chacun s'agenouille, et l'on prie pour le repos de ceux qui sont couchés sous ce tertre gazonné.

Cet exemple a trouvé des imitateurs. Avec le temps, d'autres dons sont venus grossir peu à peu le fonds placé par Oïntzo à cette pieuse intention, ce qui permet de faire encore une seconde distribution générale le jour du patron, non plus à la *Tombire*, mais en pleine campagne, devant la croix de Girette, l'endroit, dit-on, où Ointzo fut pris de la peste. On y accourt en foule des villages environnants et même de la plaine, les gens du dehors, tout comme ceux de la commune, étant admis sans distinction de nationalité

ou de confession à recevoir leur part de pain bénit. »

*
* *

Le cérémonial qui accompagne la distribution du pain bénit est de la fine fleur du terroir, il peint dans toute leur simplicité les mœurs des habitants et notre auteur le décrit d'une façon originale et charmante :

« Dans les villages reculés du Valais, une fête ne serait pas complète si un déploiement officiel d'uniformes et de pompons n'entrait dans son programme. La *militairomanie* est dans les mœurs. Si on n'en apporte pas le germe en naissant, on se fait du moins de bonne heure à l'odeur de la poudre.

Pour preuve, prenez la fête de Chermignon, la gloire des gamins. C'est là que, sous l'égide de

saint Georges, ils font sinon leurs premières armes, en tous cas leurs premières parades.

Ce coup d'œil, il faut le voir.

Déjà, avant l'heure fixée, tout le monde est dehors, les vieux assis sur de gros troncs de sapins des deux côtés de la rue, les jeunes, groupés çà et là, en se promenant par bandes. Tout le mouvement se porte vers la maison communale. Pas de bruit, pas de confusion. Ces gens, grands et petits, sont sérieux et calmes dans l'attente du défilé traditionnel que de siècle en siècle chaque année leur ramène.

Comme nous les voyons, ainsi déjà faisaient leurs pères.

Ran, plan, plan ! Voici les tambours. Ils parcourent le village pour rassembler la compagnie de Saint-Georges.

Alors, de partout, on voit venir des garçons dans la tenue d'ordonnance — la tête enfoncée dans le shako où elle disparaît à demi, leur taille grêle, serrée par le ceinturon où pend le sabre

qui leur bat la jambe, — la figure épanouie et tout pénétrés de leur rôle. D'autres, au lieu de sabres, sont armés de simulacre de fusils au bout desquels brille une baïonnette. L'attention dont ils sont l'objet ne les gêne point ; elle les soulève. Sous le sérieux et la décision de la pose, on sent la joie contenue et la bravoure. La naïveté ne sied-elle pas aux cœurs vaillants comme aux juvéniles ardeurs ?

Mais voici bien autre chose. A quelques pas de la chapelle, dans leurs plus beaux habits, les marmots — j'entends ceux qui pour la plupart, portent encore la robe, — sont à leur poste, prêts à répondre au premier commandement. Échelonnés deux à deux du haut en bas de l'escalier d'une maison voisine, chacun d'eux serre dans sa petite main une longue lance de bois surmontée soit d'un drapeau, soit d'un panache de fleurs et de rubans. Raides, sans paroles, quasi étourdis, les yeux tout grands ouverts, un étonnement radieux les tient immobiles. Il y en a même de si petits

que, pour ceux-là, force est à leur mère de les porter sur les bras. Sont-ils assez sérieux, sont-ils assez fiers, ces guerriers en herbe ? Pas un ne fléchit, pas un ne bronche. Et tous à peindre ou à croquer !

Une troisième division apparaît, — les rouges, comme on les appelle ici, — non plus des marmots, non plus des gamins, cette fois, mais des adolescents dans leurs habits de parade, les anciens uniformes écarlates que portaient leurs aïeux dans les régiments étrangers, pompeuse défroque conservée avec soin pour faire honneur à saint Georges.

Leur commandant en tête, ils fendent la foule avec la musique, avec les tambours, les sapeurs, et deux hommes d'âge mûr armés d'antiques hallebardes, et se dirigent vers la maison communale où, en cortège, ils vont quérir le clergé et les autorités. Ainsi le veut l'étiquette.

Un silence de quelques instants. Puis les coups de mortier, le roulement des tambours, la musique

qui retentit, donnent le signal du départ. Tout aussitôt le défilé se forme et se poste en avant dans l'ordre qu'ont suivi toutes les générations. Comme fidélité, tradition oblige.

Entendons-nous. Ceci n'est point une cérémonie religieuse. C'est le moyen âge dégagé de ses ombres, qui pour un moment se dresse devant nous. Il n'y a que la « simplesse », vieux mot disparu, pour rendre ici la pureté de l'acte et celle des intentions.

Regardez bien.

Le cortège se met en marche, les sapeurs devant. Les tambours viennent ensuite, puis la musique avec les bannières, puis les rouges, les fusils, les sabres, les drapeaux, ainsi qu'on les désigne ; les grands hallebardiers, tout le contingent d'honneur ; les marmots bravement, aussi vite qu'ils peuvent. Derrière eux les conseillers. Deux hommes les suivent portant des paniers à vanner, puis plusieurs autres chargés d'énormes sacs de pain. Immédiatement après, la foule. Des

centaines d'hommes et de femmes, massés jusque-là de chaque côté de la rue, s'ébranlent à leur tour et suivent le mouvement. Beaucoup, pour mieux voir, se précipitent au-devant, éparpillés dans les prés sur toute la longueur du chemin. Le village une fois dépassé, le cortège, ondulant au vent, se déroule au milieu des prairies sur la route de Lens, dans une gloire de poussière, que soulèvent les pieds des passants, et la route semble courir avec lui.

Pour se croire encore au lendemain de la peste, il ne manque plus que d'avoir Oïntzo en tête du défilé.

Quelques minutes mènent au lieu désigné. La croix de Girette se dresse au bord du chemin. On ne va pas plus loin, c'est la première halte. Les conscrits, sabre nu, forment une double haie. L'assemblée se presse tout autour. Alors commence la distribution du pain, un pain solide de seigle qui a été bénit le matin, à la sortie des offices, et préalablement coupé en portions égales.

Les sacs ouverts, on les vide au fur et à mesure dans les grands vans apportés, selon la coutume, a cette intention. Debout sur la route, les conseillers procèdent au partage. Tandis qu'en vertu d'un privilège cinq fois séculaire, les notables comme les prêtres et les anciens bourgeois reçoivent un pain entier, le commun des assistants n'a droit qu'au quart de la même portion. Tout se fait par ordre. Sauf la compagnie de Saint-Georges, dont le tour n'est pas encore venu, toutes les personnes présentes passent à la file devant les distributeurs. Bientôt allégés de leur contenu, les vans sont remplis à nouveau aussi longtemps qu'il en est besoin. Une fête de famille des temps primitifs, dirait-on, agape solennelle à laquelle quelque patriarche chargé de jours aurait convié tous ceux de son peuple et de sa parenté. C'en est une. »

Mais la fête ne serait pas la fête et ne plairait à personne si elle ne se terminait par la prière. Quand tout est fini, on se rend à la chapelle,

on récite à haute voix le *De profundis* pour l'âme des trépassés, et chacun s'en retourne chez soi sérieux et ravi dans la paix de ce jour, le plus glorieux de l'année pour les gens de Chermignon, grands et petits.

CHAPITRE XXIV

HISTOIRE D'UNE ABBAYE

BELLELAY

Siginand, premier prévôt du chapitre de Moutier-Grandval, s'était un jour égaré, dit la légende, dans une des vastes forêts où il avait coutume de se livrer à la chasse, son plaisir favori. Il s'était laissé entraîner à la poursuite d'un sanglier jusque dans des fourrés inconnus et quand il avait voulu revenir sur ses pas, il ne lui avait plus été possible de s'orienter et de retrouver sa route. Des arbres, dont les tiges et les branches entrelacées formaient d'impénétrables retranchements, lui disputaient le passage ; toute la végétation spontanée des forêts vierges lui barrait le chemin. A mesure que le temps s'écoulait, son inquiétude devenait plus

vive ; il voulait avancer malgré tout et marchait fiévreusement en dépit des obstacles, rampant sous les branchages et les roseaux, se glissant à travers les sentiers tortueux, étroits, hérissés d'épines, qui lui déchiraient les mains. Plus la noire profondeur de la forêt était effrayante, plus il se sentait attiré : c'était une sorte de fascination. Bientôt cependant la région solitaire devint absolument inaccessible et le chasseur ainsi plongé dans l'inconnu crut mourir de fatigue, d'inanition et de terreur.

Deux fois la nuit avait succédé au jour et le jour à la nuit, et la course circulaire de Siginand dans la terrible forêt l'avait ramené à l'endroit même où il avait tué le sanglier.

Il s'assit, découragé et pleurant, sur un tronc d'arbre renversé.

Tout à coup, une espérance lui remonte au cœur, cette espérance que rien ne surpasse ni n'égale et que donne la pensée de Dieu protecteur de ceux qui se confient en lui.

Le grave prévôt se mit à genoux et fit vœu d'élever en ce lieu un sanctuaire qui témoignera de sa reconnaissance, si le Seigneur prend pitié de sa détresse.

A peine avait-il achevé sa prière, qu'il crut voir les rameaux entremêlés se détacher les uns des autres pour lui livrer passage. Un petit sentier qu'il n'avait jamais vu se déroulait devant ses pas, à mesure qu'il avançait, et, quelques heures plus tard, l'égaré revenait sain et sauf au milieu de ses frères, que son absence avait consternés.

Siginand s'empressa d'accomplir sa promesse. En l'année 1136, il fit construire, à l'endroit désigné, une chapelle en l'honneur de saint Augustin, et, afin de rappeler à la postérité le souvenir de son malheur et de sa miraculeuse délivrance, il voulut que ce lieu portât le nom de Belle-laie.

Peu d'années après, il fit bâtir un couvent attenant à la chapelle, et des religieux de l'ordre des Prémontrés vinrent donner à la

Vallée rousse l'exemple des vertus monastiques.

On les voyait, dans leurs longues robes blanches, passer calmes et sereins sous l'épais ombrage des grands arbres qui entouraient leur demeure — les mains jointes, la tête inclinée, se livrant aux délices de la prière ou se préparant par la méditation à l'enseignement de la jeunesse qui leur était confiée.

Car les moines avaient apporté à ce petit coin de pays perdu, non seulement le bienfait de l'agriculture, mais encore celui, mille fois plus précieux, de l'éducation chrétienne.

Le collège de Bellelay était rapidement devenu l'orgueil et l'objet de prédilection des habitants de la contrée. Aux jeunes gens du pays qui suivaient les leçons des religieux, s'ajoutaient des élèves venus de partout : de France, d'Allemagne, de Savoie et des différents cantons de la Suisse..

On leur enseignait la religion, le latin, le français, l'allemand, l'arithmétique, l'histoire, la



COUVENT ET COLLÈGE DE BELLELAY

géographie, les mathématiques, la philosophie, l'architecture, le chant, la musique et l'escrime.

De plus, une chose trop négligée de nos jours était soigneusement pratiquée au pensionnat de Bellelay : c'était la politesse et le savoir-vivre. « Messieurs les pensionnaires, disait un article du règlement, seront obligés de se saluer les uns les autres, dans la rencontre ou l'abord, avec tout le développement dont le maître de maintien prescrit les lois. Il en sera de même quand on abordera un maître ou qu'un étranger viendra visiter les classes. »

Et tous les visiteurs s'accordaient à dire que cette civilité y était exquise et chez les maîtres et chez les élèves.

Cet institut, dirigé par des religieux, n'offrait rien de monacal, ni de trop austère. C'était une sorte de corps militaire qui avait sa hiérarchie et ses grades, depuis le commandant et les officiers, jusqu'au caporal et au

tambour. Son arsenal était richement fourni d'armes de toutes espèces et se faisait gloire du canon que lui avait gracieusement offert le gouvernement de Soleure.

Dans les fêtes religieuses ou civiles, les élèves figuraient toujours en costume militaire; ils assistaient à la parade en grand uniforme, veste bleue à parements cramoisis, épaulettes d'or, culottes bleues et guêtres blanches.

Les connaisseurs admiraient leur bonne tenue. Dans une visite qu'il fit à Bellelay, le prince Henri de Prusse qui, comme son père, « prenait grand plaisir aux beaux grenadiers », ne pouvait assez témoigner sa satisfaction. Il fut surtout charmé par un jeune homme de haute stature, qui portait fièrement le costume militaire et qui débita au prince, d'un air martial, un discours fort bien tourné.

Le général Gouvion de Saint-Cyr, l'envahisseur de Bellelay en 1797, eut un mouvement

de surprise admirative et ne put s'empêcher de dire en voyant cette jeune milice rangée en bataille à l'entrée de la cour : « Voyez donc ! comme ces petits calotins savent manier l'arme et faire les évolutions ! »

Cette éducation très large et très chrétienne préparait parfaitement les élèves de Bellelay à devenir un jour soit des prêtres distingués par leur science, soit des hommes capables de faire honneur, dans la société et le monde, à la Sainte Église, sous l'égide de laquelle ils avaient été formés.

La situation élevée ou modeste d'une famille n'entrait pour rien dans l'admission d'un élève ; ce qu'on demandait d'un enfant, quelqu'il fut, c'était un bon naturel et les aptitudes nécessaires.

De cette façon, les enfants les plus pauvres pouvaient recevoir, dans le célèbre collège, l'éducation la plus distinguée.

On raconte encore dans le pays l'histoire

d'un petit garçon, David Juillerat, qui débuta dans la carrière par être berger des troupeaux de l'abbaye. Les bœufs gras des métairies étaient, à cette époque, vendus, en partie, à un boucher de Bienne. David fut un jour chargé d'aider l'acquéreur à conduire jusqu'au Fuet les bêtes achetées. Sa tâche faite, l'enfant réclama son pourboire, mais le boucher se mit à rire et lui dit : « Je te le donnerai quand tu seras devenu abbé de Bellelay. »

Le petit berger, tout mortifié, reprit le chemin du couvent.

Or, il arriva que de longues années plus tard, le même boucher revint à l'abbaye faire de nouveaux achats. Le supérieur d'alors le reconnut, sourit, et le fit entrer dans son appartement. « J'ai à vous réclamer, dit-il, le paiement d'une dette que vous avez contractée en ma faveur, sous condition, il y a quelque vingt ans.



LE RETOUR DES TROUPEAUX

— Laquelle, Votre Grâce ?

L'Abbé rappela le fait ci-dessus et termina par ces mots : Eh bien, le petit berger, c'est moi ?

Le marchand se souvenait de l'incident et se confondait en excuses. Il demande enfin comment il pourra remplir ses engagements.

« C'est très facile, répondit le Père avec bonhomie ; vous donnerez le pourboire au petit pâtre qui m'a succédé dans cette humble fonction et vous voudrez bien, pour sceller notre réconciliation, vous asseoir à la table de celui que la Providence a daigné élever sur le siège abbatial de Bellelay. »

La première condition n'était pas très onéreuse et la seconde fut acceptée plus d'une fois. Quand le boucher revenait acheter des bœufs, il était invité à la table du couvent et la plaisante aventure du petit pâtre fit souvent les frais de la conversation.

Le collège cependant n'était qu'un des fleurons de l'abbaye; elle était encore renom-

mée pour son orphelinat — le premier fondé en Suisse, — ses largesses envers les pauvres, ses métairies admirablement exploitées, sa cordiale hospitalité envers les étrangers.

Cette hospitalité est restée proverbiale dans le Jura. Quand les parents des élèves venaient les voir ils étaient parfaitement accueillis et royalement traités ; les étrangers de distinction partageaient les repas de l'Abbé, les autres avaient leur couvert mis à la table ordinaire des religieux. Or, la table était abondamment servie, les mets bien préparés, le vin à discrétion. Il était admis que tout visiteur pouvait passer trois jours entiers au couvent : c'était un véritable hôtel, avec cette différence qu'au départ personne ne présentait la carte à payer !

Les hommes lettrés trouvaient à y passer leur temps d'une fort agréable manière. La conversation des Pères, toujours pleine d'aménité et de gaîté, s'élevait souvent jusqu'aux considérations les plus hautes de la philosophie,

abordait les problèmes difficiles de la science ou s'aventurait avec un merveilleux savoir dire dans le domaine réservé des arts. La grande bibliothèque, où se rencontraient sans se mélanger les vieux manuscrits, les riches incunables et les publications du jour, politiques et littéraires, offraient d'abondantes ressources aux causeurs et aux penseurs.

Souvent les hôtes étaient conviés le soir à une représentation théâtrale dont les élèves étaient à la fois l'orchestre et les acteurs.

L'abbaye, longtemps prospère, avait cependant connu des jours mauvais pendant les troubles religieux du XVIe siècle.

Farel était venu jusqu'à Bellelay prêcher ses abominables doctrines, et des fenêtres d'une auberge voisine il avait essayé d'haranguer le peuple au moment où celui-ci sortait de l'église. La foule indignée le congédia d'un façon peu parlementaire et le poursuivit jusqu'au Genevez

où les femmes réunies l'attendirent pour le chasser ignominieusement. La rencontre eut lieu sous un gros hêtre qui reçut et porte encore aujourd'hui le nom *d'arbre des fous plumés*.

La guerre de Trente Ans était venue aussi et avec elle l'incendie et le pillage.

Mais, enfin, ces tristes jours étaient depuis longtemps rangés parmi les lointains souvenirs ; le présent se berçait d'espérance et Bellelay semblait à l'apogée de sa gloire : des dignitaires nombreux, des princes, des têtes couronnées, venaient, de loin, saluer l'Abbé, admirer la belle tenue de l'abbaye et du collège ; parmi les élèves, les programmes de l'époque mentionnent les plus grands noms de France.

La science, la piété, la vertu s'y développaient en paix, quand les premiers grondements de la Révolution française vinrent se répercuter dans les gorges du Jura.

L'Abbaye était riche; elle ouvrit ses portes toutes grandes aux proscrits de la Terreur.

Ce fut un crime aux yeux des révolutionnaires : on pilla le couvent, on vola l'église et, le 19 décembre 1797, les religieux furent à leur tour expulsés de leur foyer.

Il faisait très froid. Les vieux Pères suivaient péniblement le triste cortège des moines, que des gendarmes à cheval injuriaient et malmenaient sans pitié : quand on fut arrivé au dernier poste français, entre la Reuchenette et Bonjean, les gendarmes s'en allèrent, mais non sans avoir exigé encore des malheureux une partie de l'argent qui leur restait.

Ainsi finit en pleine gloire et en pleine prospérité l'Abbaye sept fois séculaire.

*
* *

Pauvre, grande et sainte maison d'où l'on a chassé le Maître, chassé les amis des pauvres,

les éducateurs de la jeunesse, les savants et les artistes ! Elle est majestueuse encore dans sa misère et son abandon et il faut que la Révolution ait été ce qu'elle fut, idiote et cruelle, pour avoir osé la souiller ainsi et la mutiler.

On voit encore à l'entrée de l'imposant et solide édifice le millésime de 1698 et les armoiries de l'Abbé constructeur Frédérich de Haal.

La façade de l'église était toute en pierres taillées ; à ses côtés s'élevaient deux hautes tours et dans ces tours dix cloches qui donnaient la gamme entière et formaient le plus beau carillon qu'aient jamais entendu les montagnes du Jura.

A l'intérieur, la vaste nef, les bas côtés, surmontés de galeries, le maître-autel, le chœur, le grand orgue, les statues, les tableaux, les stalles en bois sculpté étaient d'une grande richesse et faisaient honneur aux moines de Bellelay qui en furent les architectes et les ouvriers.

Sous l'église un vaste caveau leur servait de sépulture.

Hélas ! Hélas ! qu'est devenu ce monument l'un des plus beaux du pays ? L'église est une étable et des cariatides d'un beau style soutiennent les râteliers ; des chapiteaux et des corniches à demi brisés portent des auges et des mangeoires.

Brisés aussi, ces blocs de pierre d'où étaient sortis, taillés avec art par la main des moines, des vierges et des saints, des anges et des fleurs, des monstres et des gargouilles. Ce qui n'a pas été détruit a été dispersé. On vendit pour moins de six francs les douze statues du chœur et la grille de l'entrée fut achetée au prix du vieux fer. L'horloge, le grand orgue, les autels latéraux, la chaire, chef-d'œuvre de sculpture, furent emportés au loin, la riche et grande bibliothèque éparpillée, les cloches envoyées de côtés et d'autres.

Les quatre-vingt-huit pièces du monastère, cellules ou grandes salles, qu'éclairaient deux cent soixante-sept fenêtres, tombent en ruine.

En ruine encore les grandes arcades des souterrains et les caves gigantesques où l'on pouvait entrer en équipage et se promener à cheval.

Ce superbe édifice eut défié pendant des siècles encore les injures du temps ; il semble au visiteur attristé qu'il a conservé quelque chose de sa fière beauté, mais tout témoigne du vandalisme des révolutionnaires et partout on trébuche sur les décombres entassés par l'incurie et la barbarie moderne.

Les religieux, violemment séparés les uns des autres, achevèrent çà et là leur vie dans les exercices du saint ministère, dans les fonctions les plus variées, dans les postes les plus difficiles. Ils tombèrent l'un après l'autre entourés de l'incomparable auréole de la sainteté et du malheur.

Le dernier moine de Bellelay mourut le 2 octobre 1861, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

CHAPITRE XXV

UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

Il y a dans le Jura catholique, aux portes de Porentruy, l'antique résidence des princes-évêques de Bâle, une petite chapelle, ombragée de tilleuls séculaires, dans laquelle le visiteur n'entre jamais sans y trouver des pèlerins agenouillés et priant. C'est qu'entre tous les sanctuaires du pays, il n'en est pas de plus chers aux Jurassiens que cette chapelle « vouée à l'honneur de la Vierge et bâtie en la forme de la chapelle de Lorette », d'après les plans que deux magistrats, députés tout exprès en Italie, avaient rapportés de la *Santa casa*.

L'édifice en effet a 29 pieds et 8 pouces de long sur 12 pieds 8 pouces de large, comme à Lorette en Italie : deux portes latérales donnent entrée

dans le sanctuaire ; dans une niche au-dessus de l'autel se trouve la statue de la sainte Vierge et vis-à-vis, une fenêtre percée dans le mur rappelle celle de l'ange, conservée dans la Sainte Maison.

L'origine de la chapelle tient une large place dans l'histoire de la cité et remonte à la terrible époque de la guerre de Trente ans.

La population était en pleine épouvante, de ces épouvantes dont un pays se souvient durant des siècles. Depuis plusieurs jours, une angoisse soutenue, intense, sans merci, étreignait toutes les poitrines. Les nouvelles les plus fâcheuses arrivaient de toute part et chaque soir, sur le ciel assombri, on voyait la sinistre réverbération des incendies qui dévoraient les localités voisines.

La ville devait subir le même sort.

Un détachement de l'armée Suédoise, commandé par Rhingrave lui-même, s'avançait à marche forcée contre Porentruy et les habitants affolés couraient aux églises, implorant avec

grands cris et grande abondance de larmes le secours divin.

Plus calmes dans leur douleur, plus soumis aux décrets de la Providence, plus confiants en la Miséricorde infinie, les RR. PP. Jésuites et les Religieuses Annonciades priaient jour et nuit avec une admirable ferveur.

L'assemblée des notables, réunie d'urgence, décréta à l'unanimité que la ville serait mise sous la protection de la Très-Sainte Vierge et fit le vœu solennel de bâtir une chapelle en l'honneur de Marie si elle sauvait la cité.

Cependant les Suédois avançaient toujours.

La veille de l'Annonciation, dans la nuit du 24 au 25 mars de l'an du Seigneur 1634, ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres ; mais quand ils arrivèrent sur la hauteur qui domine la ville qu'ils venaient assiéger, ils n'aperçurent devant eux qu'une mer immense au-dessus de laquelle planait l'image de la Mère de Dieu, couvrant d'un voile tutélaire l'emplacement de la cité.

A cette vue, les ennemis effrayés se retirèrent en désordre et disparurent. Les religieuses annonciades ont fixé par écrit dans leurs annales le récit de cette merveilleuse protection :

« Dans l'an 1634, les Suédois vinrent devant cette ville pour l'assiéger et étaient résolus d'y mettre tout à feu et à sang, d'où vient que le R. Père Chavasse, jésuite et prédicateur de la ville, ayant confessé les dites religieuses la veille de l'Annonciation de Notre-Dame leur dit qu'il fallait se disposer à mourir tant le danger de la ville estoit évident, de quoy les dites religieuses étant réduites dans la dernière appréhension, portèrent la statue de Notre-Dame dans une salle haute de la maison où elles demeuraient et de laquelle salle, on découvrait l'armée ennemie dont les soldats s'étaient arrêtés dans la Haute-Fin, duquel côté lesdites religieuses ayant tourné la dite statue de Notre-Dame se prosternèrent devant elle et luy firent un vœu pour la délivrance de la ville : après quoy, et le lendemain

matin on vit paraître à la pointe du jour une nuée fort basse en forme de manteau bleu et au-dessus de la place où est bastie la chapelle de Lorette, ce qui fut estimé comme une marque visible de la protection de la sainte Vierge. Et par effet, le même jour de l'Annonciation, ladite armée quitta et se retira, et en action de grâce de cette protection on a baty ladite chapelle de Lorette. »

Depuis, le petit sanctuaire est resté l'objet de la vénération publique. Une des fresques du plafond rappelle l'événement mémorable, et remplace l'ancien tableau commémoratif, où l'on voyait la Vierge couvrant de son manteau la ville de Porentruy.

Lorette est comme le *palladium* de la cité. Lorsqu'une calamité la menace, aussitôt une procession s'organise et va porter aux pieds de la Vierge miraculeuse les angoisses et les prières de tous.

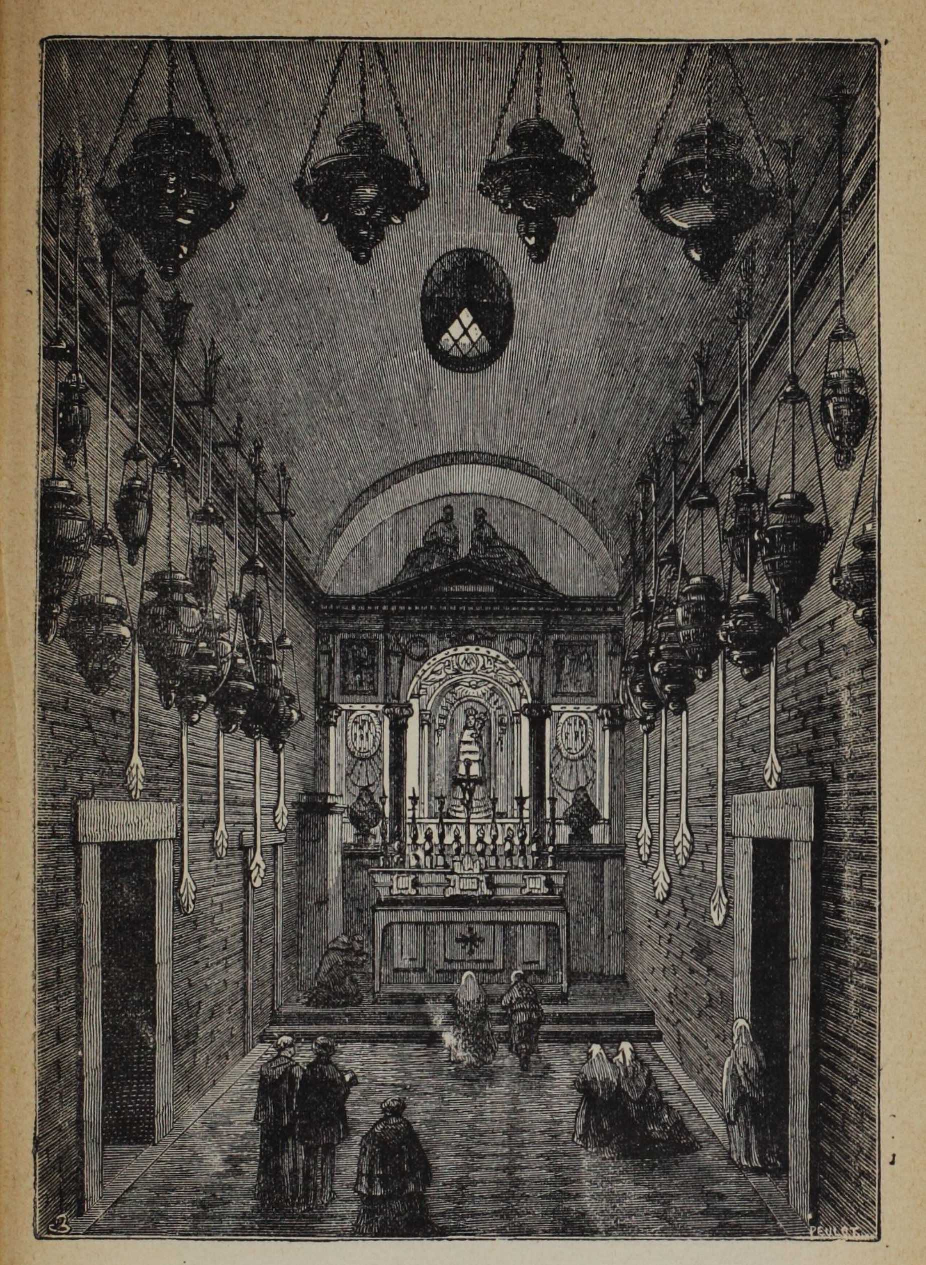
Le typhus, le choléra, la sécheresse, les dissensions, les persécutions, tous les fléaux du

domaine matériel et religieux, tout s'est arrêté aux portes de la chapelle, tout a cédé à la Vierge miraculeuse.

Aussi malheur à qui oserait profaner l'humble église, outrager par ses actes ou par ses paroles Notre-Dame de Lorette.

On raconte qu'un bourgeois de Porentruy s'étant permis de dire un jour, dans un moment d'ivresse, *qu'il faudrait porter la chapelle de Lorette au diable*, fut condamné pour ce blasphème à trois jours et à trois nuits de prison et à être exposé trois dimanches, durant l'office du matin, sous le crucifix de l'église paroissiale. Il lui fut de plus ordonné « de fréquenter les sermons et pour obvier à ses ivrogneries, de remettre à sa femme l'argent qu'il gagnera de son métier ».

Le chemin même de la chapelle était alors comme une route sacrée; les voitures n'osaient le suivre, ni le traverser, sous peine d'amende. Il était bordé de quinze croix de pierre figurant les stations de la voie douloureuse et on



NOTRE-DAME-DE-LORETTE

ne le parcourait guère que le rosaire à la main.

Aujourd'hui encore, de tous les villages voisins, les paysans viennent chaque matin, à tour de rôle, et durant toute la belle saison, chanter à Lorette les louanges de Marie ; et l'hiver, durant les longues soirées où, selon l'usage, maîtres et valets veillent autour du feu de la cuisine, les pieux campagnards se racontent à l'envi les faveurs merveilleuses journellement obtenues dans la chapelle de Lorette.

CHAPITRE XXV

LA MOISSON DANS LE JURA SUISSE

L'heure devenait fraîche et douce; le soleil qui avait été très chaud s'était déjà voilé d'une brume transparente et les moissonneurs se pressaient d'achever leur ouvrage.

La vallée où l'on vient de couper le blé mûr s'étend entre des collines d'un vert clair, agréable à l'œil, que couronnent des chênes et des sapins vigoureux et superbes dans leurs sombres feuillages.

Le dernier char avait reçu le rameau triomphal, ornementé de fleurs et de rubans : le travail était fini, on allait reprendre le chemin du hameau.

Un calme profond succédait au mouvement; les lumières dorées du crépuscule se faisaient

caressantes et des gerbes de rayons rouges, incertains et mourants, se mêlaient à trois gerbes d'épis restées sur le sol. Ce sont les plus élevées, les plus nourries — la part du pauvre — ; une jeune fille à genoux les lie avec une sorte de pieux respect. Elle les soulève ensuite, les dresse en faisceaux au milieu des moissonneurs muets et prosternés. Le plus ancien fait alors un grand signe de croix et d'une voix haute et ferme récite trois *pater* et trois *ave* en l'honneur de la Très-Sainte Trinité.

La prière n'a fait que suspendre un instant la gaîté. On se relève, les plus agiles d'entre les jeunes filles se hissent par dessus les gerbes amoncelées sur le char ; les autres suivent à pied, avec les hommes. Le joyeux cortège foule les tiges coupées, entre lesquelles, çà et là, une marguerite ou un bluet relève sa tête échappée au carnage, et, sans rancune, envoie ses parfums aux passants. Les chants

partent de toutes les poitrines, se répandent dans la vallée, passent par dessus les collines et vont se répercuter au loin dans la fraîcheur des campagnes. Ces cantilènes plaintives et douces au début deviennent peu à peu sonores et vibrantes comme des cantiques d'allégresse; je ne sais quelle foi, quelle gratitude triomphantes rayonnent dans les regards de ces travailleurs, ils chantent ensemble une hymne de joie.

A mesure qu'on avance la rumeur indistincte des cloches vient se mêler aux voix ; dans le lointain sombre on entend tinter les sonnailles des troupeaux ; on voit à travers les petites fenêtres filtrer des lueurs vacillantes : c'est le village.

La grande ombre de la nuit uniforme et tranquille s'est étendue toute entière sur le pays; la campagne a repris sa mélancolie nocturne et son mystérieux silence ; mais la fête se prolonge sous le chaume que surmontent

les iris violets et les mousses soyeuses, et qu'enveloppent la saine odeur de l'étable mélangée aux parfums vivifiants de ce soir étoilé.

Lorsque les moissonneurs débarrassés de leurs faucilles se sont rangés autour de la table, où l'on va, durant de longues heures, boire, rire et chanter, le père de famille se lève et, avec la majesté grave d'un patriarche, il commence la prière. Tous les convives debout, les mains jointes, la tête découverte, répondent lentement, aux trois *pater* et aux trois *ave* qu'en signe de gratitude émue le chef récite de nouveau, comme il l'a fait au milieu des champs en l'honneur de la Très Sainte Trinité, de qui procèdent tous nos biens et à qui tout doit retourner un jour.

C'est la vie pastorale dans toute sa simplicité et toute sa grandeur.

C'était ainsi, il y a cinquante ans ! et cette foi naïve et sereine commande encore le res-

pect, et les yeux de ceux qui se souviennent se voilent de pleurs, et leurs cœurs se serrent en constatant qu'autour d'eux tout cela est fini, tout cela est mort, comme la vertu des vieux âges qui, à son tour, se meure dans l'âme du peuple.

Pourquoi lui a-t-on enlevé ces horizons pleins d'ombres lumineuses qui lui faisaient relever le front et contempler par delà les prés fleuris et les moissons dorées, les rives éternelles où chante l'éternel printemps. Quand, à travers ses larmes ou du milieu de ses sourires, le laboureur savait regarder le ciel, quand, dans la souffrance ou la joie, il savait dire pitié ou merci, était-il moins heureux, était-il moins noble ou moins grand ?

TABLE DES MATIÈRES

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.



